

Ce document est extrait de la base de données
textuelles Frantext réalisée par l'Institut National de
la Langue Française (INaLF)

Nouveaux contes orientaux [Document électronique] / par le comte de Caylus

HISTOIRE DE MORADBAK

p289

Hudjiadge, un des rois célèbres de Perse, éprouva
une si grande insomnie, qu' elle n' avoit jamais eu
d' exemple ; elle lui alluma si prodigieusement le
sang, qu' il devint cruel et barbare, de doux et
d' humain qu' il étoit quand il jouissoit du repos
comme les autres hommes.

p290

Il avoit employé depuis vingt ans tous les remedes
des sages et des médecins célèbres de l' orient ;
mais tous leurs conseils et tous leurs remedes
avoient été inutiles. Enfin, ne sachant plus à quel
moyen avoir recours pour retrouver le sommeil,
il donna ordre à son visir, qui le veilloit
ordinairement, de faire monter un nommé Fitéad, qui
avoit la garde des portes de son palais et d' une
prison particulière qui y étoit jointe. Hudjiadge
s' étoit persuadé qu' un homme aussi sédentaire qu' un
portier et geolier tout-à-la-fois, pourroit avoir
entendu plusieurs personnes conter leurs histoires ou
leurs malheurs, et que ces récits lui feroient
peut-être retrouver le sommeil. Quand Fitéad fut en
sa présence, il lui dit : je ne puis prendre aucun
repos, je veux que tu me contes des histoires.
Hélas ! Souverain seigneur, dit Fitéad en se
prosternant, je ne sais pas lire, et je n' ai point
de mémoire ; je me suis toujours contenté d' ouvrir et
de fermer exactement la porte du palais de votre
majesté, et de garder fidèlement les prisonniers
qu' elle m' a confiés ; je n' ai jamais pensé à autre
chose. Je crois que tu dis vrai, reprit Hudjiadge ;
mais si tu ne me trouves quelqu' un qui me conte des
histoires capables de m' endormir ou de m' amuser quand

Livros Grátis

<http://www.livrosgratis.com.br>

Milhares de livros grátis para download.

je ne puis dormir, je te ferai mourir. Va-t-en ; je te donne trois jours pour m' obéir, sinon je te tiendrai parole.

p291

Fitéad en s' en allant, disoit en lui-même : jamais je ne pourrai faire ce que le roi me demande ; je n' ai point d' autre parti à prendre que celui d' abandonner le pays, et d' aller chercher fortune ailleurs. Cependant il traversa la ville, demandant à tous ceux qu' il rencontra, s' ils ne connoissoient personne qui sût des histoires ou des contes capables de faire dormir ; mais tout le monde se moquoit de sa question, et le laissoit dans le même embarras. Il revint chez lui fort triste et fort affligé.

Fitéad étoit veuf, et il avoit une fille âgée d' environ douze ans, qui étoit très-belle, et qui avoit beaucoup d' esprit ; elle se nommoit Moradbak. Elle s' aperçut aisément du chagrin qui dévorait son père, elle lui fit des questions d' une façon si touchante, qu' il eut bientôt satisfait sa curiosité. Moradbak le conjura de ne se point affliger, et de mettre sa confiance en dieu, en l' assurant qu' elle espéroit trouver le lendemain ce que le roi ne lui demandoit que dans trois jours, et Fitéad attendit avec impatience l' exécution de la parole de sa fille.

Quand la nuit fut venue, Moradbak passa dans sa chambre, elle leva la natte qui étoit entre son lit et la muraille, entra dans le souterrain, descendit

p292

à la grille de fer, et vint consulter le sage Aboumélek sur une conjoncture si délicate. Pour l' intelligence de cette histoire, il faut savoir que le roi Hudjiadge avoit autrefois fait mettre en prison ce grand homme, avec ordre de ne lui donner que du pain et de l' eau pour sa subsistance, et de l' empêcher de parler à qui que ce pût être. Ce prince avoit absolument oublié et le sage et les ordres qu' il avoit donnés il y avoit déjà quinze ans. Ce sage, qui ne l' étoit guère de vouloir corriger un roi, avoit été attiré à la cour de ce prince pour guérir son insomnie, et, pour y parvenir, il lui avoit représenté combien la cruauté

aigrissoit le sang et devoit éloigner le sommeil ; mais il avoit été puni de cet avis salutaire, par une prison plus cruelle que la mort. Il y avoit alors environ trois ans que la jeune Moradbak, en jouant dans la chambre qu' elle habitoit, avec un oiseau qui depuis quelques jours faisoit tout son amusement, avoit trouvé derrière son lit une natte, et derrière cette natte un endroit de la muraille assez mal construit, et qui laissoit quelques ouvertures dans lesquelles l' oiseau qui faisoit ses délices étoit entré. Sa voix pour le faire revenir étant inutile, et touchée des plaintes de ce petit animal, elle ôta quelques pierres avec tant de facilité, qu' en très-peu de tems elle entra dans un souterrain dont la porte avoit été très-mal murée. Moradbak reprit son

p293

oiseau ; et dans la crainte d' être grondée d' avoir démoli la muraille, elle eut soin de cacher la porte du souterrain avec la natte, de façon qu' on ne pouvoit la distinguer. La jeunesse est curieuse. Ce souterrain, tout horrible qu' il paroissoit à la première vue, étoit assez large et assez élevé pour laisser passer un homme. Moradbak s' accoutuma peu-à-peu à le voir sans horreur. Quelques plaintes qu' elle entendit à l' extrémité du souterrain, lui causèrent d' abord des frayeurs qui se calmèrent ; elle voulut savoir d' où elles partoient ; vingt fois elle s' avança, et vingt fois elle revint sur ses pas ; mais enfin elle trouva que le souterrain conduisoit au cachot qui renfermoit le sage Aboumélek, et n' en étoit séparé que par deux effroyables grilles de fer. Qui que vous soyez, lui dit le sage, ayez pitié de ma misère. Hélas ! Lui répondit Moradbak, que puis-je faire pour vous ? Je suis la fille de Fitéad, je n' ai que neuf ans ; et mon père me grondera peut-être de vous avoir parlé. êtes-vous, continua-t-elle, le prisonnier auquel il porte tous les jours du pain et de l' eau, et qu' il ne veut pas que je voie. Je le suis, lui répondit Aboumélek : alors Moradbak devenue plus hardie, vint à ces grilles de fer, et bientôt elle y porta tout ce qui étoit en son pouvoir, et les petits soulagemens dont elle se privoit souvent pour adoucir les rigueurs de la captivité du sage. Pour reconnoître un si bon naturel, il résolut de son côté d' élever

p294

son ame à la vertu et aux sublimes connoissances. Dans le dessein d' y parvenir, et de lui rendre les leçons de morale plus agréables, il lui avoit conté plusieurs histoires. Ainsi Moradbak en promettant à son père de lui trouver un homme tel que le roi Hudjiadge lui avoit demandé, n' avoit songé d' abord qu' à lui proposer le sage Aboumélek ; elle avoit même regardé le desir d' Hudjiadge comme un moyen de lui procurer la liberté, et une occasion dont elle profitoit pour reconnoître les obligations qu' elle lui avoit. Cependant elle voulut le consulter avant que de faire aucune proposition à son père, pour savoir comment elle pourroit parler de lui sans lui faire tort, ou comment enfin elle pourroit engager Fitéad à se servir de lui dans l' occasion présente, d' une façon qui parût naturelle, et qui ne pût les commettre ni l' un ni l' autre. Ce fut dans ces intentions qu' elle descendit à la grille du cachot, et qu' elle fit part au sage et de ce qui lui étoit arrivé, et de ses projets. Aboumélek lui répondit qu' Hudjiadge se souviendroit peut-être encore des menaces qu' il lui avoit faites, et que ce seroit l' exposer inutilement que de le proposer ; qu' il valoit mieux que ce fût elle-même qui se présentât pour conter les histoires que l' on desiroit. Vous avez de la mémoire, ajouta-t-il, je vous en ai conté plusieurs, et je vous en apprendrai tant que vous en aurez besoin.

p295

Allez, et n' oubliez pas qu' il n' est rien à quoi vous ne deviez vous exposer pour sauver les jours de votre père. Ce discours fit impression sur la jeune Moradbak, qui, malgré son mérite, ne présuinoit pas d' elle, et la détermina à se proposer le lendemain à son père. Mon père, lui dit-elle, je suis assez heureuse pour vous tirer de la peine où vous êtes, et mettre ainsi vos jours à l' abri de la cruauté d' Hudjiadge. Ah ! Ma fille, que je t' ai d' obligations, lui dit-il en l' embrassant les larmes aux yeux ; où trouverai-je le personnage illustre à qui je vais être si redevable ? Je veux aller me prosterner à ses pieds, et lui donner des marques de la plus vive reconnaissance. Vous n' irez pas loin, reprit Moradbak, pour le remercier d' une chose que le devoir et les sentimens lui font entreprendre avec joie. C' est moi, continua-t-elle. C' est toi ! Répondit Fitéad avec une surprise mêlée de chagrin, je te sais gré de ta bonne volonté ; mais puisque tu n' as point d' autre

ressource à m' offrir, je vois bien qu' il faut me résoudre à quitter le pays. Prépare-toi à me suivre dans ma fuite ; je n' ai plus d' autre parti à prendre, et nous serons peut-être plus heureux ailleurs. Si vous étiez obligé d' abandonner votre patrie, il est certain, lui répliqua Moradbak avec tendresse, que je vous suivrais avec joie ; mais vous n' êtes pas réduit à cette peine. Soyez tranquille, je vous réponds de tout. Le roi ne peut

p296

dormir, je ne compte assurément pas lui faire des questions embarrassantes, et qui tiennent l' esprit en suspens, selon l' usage des philosophes indiens, comme est celle-ci, par exemple :
une femme est entrée dans un jardin où elle a ramassé des pommes. Ce jardin a quatre portes, gardées chacune par un homme. Cette femme a donné la moitié de ces pommes à celui qui gardoit la première porte ; quand elle est arrivée à la seconde, elle a donné la moitié de ce qui lui restoit au second portier ; à la troisième elle a fait la même chose ; enfin elle a encore partagé avec le quatrième, de façon qu' elle n' avoit que dix pommes ; alors on demande combien elle en avoit ramassé. Fitéad étonné, voulut deviner combien la femme en avoit ramassé ; mais Moradbak l' interrompit dans son calcul, et lui dit : elle en avoit pris cent soixante. Soyez donc assuré, poursuivit-elle, que je saurai demeurer dans les justes bornes que peut exiger mon entreprise ; ne craignez point que je fasse comme la femme dont ébouali Sina avoit fait la fortune, et qui ne put se renfermer dans les bornes que le sage lui avoit prescrites.
écoutez-en l' histoire.
Fitéad y consentit, et Moradbak poursuivit ainsi :
ébouali Sina, sage derviche et fort aimé du grand prophète, passa la nuit chez une pauvre

p297

femme, qui avoit exercé à son égard tous les devoirs de l' hospitalité. Il fut touché de l' état malheureux où elle étoit réduite ; et voulant la soulager dans sa misère, il détacha une pierre du mur de sa maison, et prononça quelques paroles sur elle, ensuite il la remit à sa place, et la perça

d' un petit canal, au bout duquel il eut soin de placer un robinet. Alors il dit à la femme en la remerciant et lui disant adieu : ma bonne mère, quand vous voudrez avoir du *permets* , ouvrez le robinet, et tirez-en autant qu' il vous plaira. Prenez-en la quantité qui vous sera nécessaire pour votre usage, et portez le surplus au marché. Soyez sûre que la source n' en tarira jamais. Tout ce que j' exige de vous, c' est de ne pas détacher cette pierre, et de ne point regarder ce que j' ai mis derrière. La bonne femme le lui promit, et pendant quelque tems elle observa ce que le saint homme lui avoit recommandé. Elle reprit des forces, l' opulence régna bientôt dans son petit ménage ; enfin la curiosité devint si forte en elle, qu' elle y succomba. Elle déplaça la pierre, et ne trouva dessous qu' une grappe de raisin. Elle remit les choses comme elle les avoit trouvées, mais le permets ne coula plus et s' évanouit pour jamais. Soyez donc persuadé, mon cher père, poursuivit Moradbak, que je ne

p298

déplacerai point la pierre par un trop grand desir de bien faire ; que je profiterai des conversations que j' aurai avec le roi, et que vous ne vous repentirez point de m' avoir conduite pour lui faire des histoires.

Fitéad, charmé du grand esprit de Moradbak, l' embrassa plusieurs fois, et se rendit à ses instances, persuadé qu' il n' en auroit point de reproches ; il alla donc au lever du roi, ou pour mieux dire à sa première audience qui se donnoit de bon matin, car il ne dormoit point, et il lui dit en se prosternant : votre majesté me donna hier trois jours pour trouver quelqu' un qui lui contât des histoires ; cependant, je suis en état de lui présenter dès aujourd' hui quelqu' un dont j' espère qu' elle sera contente : tu as bien fait de le trouver, reprit Hudjiadge, ta tête m' en répondoit. Mais qui dois-tu m' amener ? Sire, lui répondit Fitéad, c' est ma fille. Ta fille ! Reprit le roi ; quel âge a-t-elle ? Douze ans, lui répondit Fitéad ; tu te moques de moi, interrompit Hudjiadge en colère ; que peut-on conter à cet âge ? Visir, continua-t-il, faites punir tout-à-l' heure cet insolent. Le visir lui représenta avec beaucoup de ménagement, que l' on seroit toujours à portée de le punir, s' il avoit abusé de la confiance de son souverain ; heureusement pour Fitéad, Hudjiadge en convint, et dit à son portier : viens donc ce soir, amène

ta fille, nous

p299

entendrons, le visir et moi, les beaux contes que peut faire un enfant : je veux même, dit-il, en se tournant du côté de Fitéad, que tu juges toi-même de son mérite, selon lequel, j' en jure par ma barbe, tu seras puni ou récompensé.

Fitéad se retira, et vint apprendre à Moradbak, ce qui s' étoit passé, en lui disant que sa vie étoit entre ses mains ; mais elle avoit tant de confiance aux paroles du sage Aboumélek, qu' elle dit à son père tout ce qu' il falloit pour le rassurer.

Le soir étant venu, Fitéad la conduisit à l' appartement du roi, qui la vit paroître avec étonnement, la grandeur de sa taille et sa beauté adoucirent un peu la férocité d' Hudjiadge ; cependant, il lui dit : fais-moi un conte qui m' endorme ou qui m' amuse ; voyons si tu pourras sauver la vie à ton père. Moradbak ne s' étonna point d' un début si peu prévenant ; Aboumélek l' avoit mise au fait du caractère d' Hudjiadge : elle prit la parole avec assurance, après avoir reçu ordre du roi de s' asseoir aussi bien que le visir, et même Fitéad, et commença dans ces termes.

p300

HIST. DAKIANOS ET SEPT DORMANS

Les historiens rapportent qu' il y avoit dans l' ancienne Perse, un berger nommé Dakianos, qui depuis trente ans conduisoit des moutons, sans avoir jamais négligé la sainte habitude de faire ses prières. Tous ceux qui le connoissoient, rendoient justice à sa probité, et la nature l' avoit doué d' une éloquence capable de l' élever aux plus grands emplois, s' il avoit vécu dans le monde.

Un jour, dans le tems qu' il faisoit sa prière, son troupeau prit l' épouvante et se dispersa.

Dakianos en courant de tous côtés pour le rassembler, aperçut un de ses moutons qui étoit entré jusqu' à la moitié du corps dans un trou dont il ne pouvoit

sortir, il courut à lui et le retira ; mais il fut frappé d' une lumière très-brillante qui sortoit de cette ouverture ; il examina ce qui la produisoit, et reconnut sans peine qu' elle partoit d' une lame ou table d' or, d' une assez médiocre étendue ; il augmenta l' ouverture du trou, et se trouva dans un souterrain qui n' avoit pas plus de sept pieds de haut sur quatre ou cinq de large. Il considéra cette table d' or avec beaucoup d' attention ; mais il ne savoit pas lire, et ne pouvoit comprendre ce que signifioient quatre lignes qu' il y voyoit écrites : pour s' en éclaircir, il l' emporta, et quand la nuit fut venue, il la mit sous sa veste, et revint à la ville. Son premier soin fut de la montrer aux savans qu' on lui indiqua, mais quelque versés qu' ils fussent dans les sciences, il n' y en eut aucun qui pût lui expliquer cette inscription ; cependant un de ces docteurs, lui dit : personne ne peut ici traduire ces caractères, allez dans l' égypte, vous y trouverez un vieillard âgé de trois cens ans, qui sait lire les plus anciennes écritures et qui possède toutes les sciences, lui seul peut satisfaire votre curiosité. Dakianos remit le troupeau à celui à qui il appartenoit, et partit sur le champ pour l' égypte. Dès qu' il y fut arrivé, il s' informa du vieillard. Il étoit si célèbre que tout le monde lui montra sa maison. Il alla le trouver, lui dit le sujet de son voyage, et lui présenta la table d' or. Le vieillard

p302

le reçut avec bonté, et fut frappé d' étonnement à la vue de cette merveille. Il lut les caractères avec la plus grande facilité ; mais après avoir réfléchi quelque tems, il jetta les yeux sur Dakianos, et lui dit : comment cette table est-elle tombée entre vos mains ? Dakianos lui en rendit compte. Ces caractères, reprit le vieillard, promettent à celui qui l' aura trouvée, des choses qui vraisemblablement ne doivent pas vous arriver. Vous avez, continua-t-il, la physionomie heureuse, et cette inscription parle d' un infidele dont la fin doit être tragique et funeste ; mais puisque la fortune vous a donné cette table, ce qui est écrit dessus, vous regarde sans doute. Dakianos, surpris de ce discours, lui répondit : comment ce que vous dites peut-il être ? Je prie dieu tous les jours depuis trente ans ; jamais je ne lui ai été infidele ; comment puis-je être réprouvé ? Quand il y auroit trois cens ans, lui répondit le

vieillard, que vous serviriez dieu, vous n' en serez pas moins une victime de l' enfer. Ces dernières paroles percèrent le coeur de Dakianos. Il poussa des soupirs, il pleura même, et s' écria : plût à dieu que je n' eusse jamais trouvé cette table d' or, que je ne vous l' eusse jamais montrée, et que je n' eusse jamais entendu une sentence aussi terrible ! Que vous auroit servi, lui dit alors le savant homme, de ne me la point apporter, la prédestination de dieu est de toute éternité,

p303

ce qui est écrit dans le livre de vie, ne se peut effacer ; mais je peux me tromper : le savoir des hommes est quelquefois douteux, dieu seul est infaillible. Je puis cependant vous apprendre que cette table d' or indique un trésor des plus considérables, et que toutes les richesses appartiennent à celui qui sera possesseur de la table d' or. Ces mots de richesses consolèrent Dakianos, et dans le transport de son ame, il dit au vieillard : ne tardons point, allons chercher le trésor, nous le partagerons comme deux frères ; mais le vieillard lui dit en soupirant : vous ne serez pas plutôt le maître de toutes ces richesses, que vous en abuserez. Il n' est pas aisé de savoir être riche, et je serai peut-être le premier à me repentir de vous avoir rendu service. Quels discours me tenez-vous, s' écria Dakianos ! Quoi, je vous ai obligation de me procurer des trésors, vous faites ma fortune, et vous voulez que je manque à la reconnoissance ! Un infidele ne seroit pas capable de cette ingratitude, et je ne puis jamais en avoir seulement la pensée. Je fais donc serment, par le grand dieu, de vous regarder comme mon père, et de partager exactement toutes ces richesses avec vous ; ou plutôt, vous ne m' en donnerez que ce qu' il vous plaira, et je serai toujours content. Ces protestations n' auroient que médiocrement rassuré le vieillard ; mais l' avarice, la seule passion

p304

qui se fasse sentir à un certain âge, l' emporta sur les réflexions ; il consentit au départ. Ils

arrivèrent au lieu où Dakianos avait trouvé la table d' or. Le vieillard lui ordonna de creuser la terre environ de vingt pieds. Il découvrit bientôt une porte d' acier, et le vieillard dit à Dakianos de l' ouvrir. Dakianos obéit avec tant d' empressement, qu' il rompit la porte avec son pied, quoique la clef fût à la serrure. Ils entrèrent l' un et l' autre dans le souterrain, sans être découragés par la grande obscurité qui y régnoit. Après avoir fait quelques pas, une faible lumière leur fit distinguer les objets. Plus ils avançaient, et plus la lumière augmentait. Ils se trouvèrent à la fin devant un grand et magnifique palais, dont les sept portes étoient fermées, mais sur lesquelles les clefs étoient attachées ; Dakianos prit celle de la première porte, et l' ouvrit. Le premier appartement renfermoit des parures et des ajustemens de la plus grande magnificence, et sur-tout des ceintures d' or garnies de pierreries. Ils ouvrirent le second, qu' ils trouvèrent rempli de sabres, dont la poignée et le fourreau étoient couverts des pierres les plus précieuses. Le troisième étoit orné d' un nombre infini de cuirasses, de cottes de mailles, et de casques d' or de différentes façons, et toutes les armes étoient enrichies de pierreries superbes. Le quatrième renfermoit des harnois de chevaux

p305

qui répondoient à la magnificence des armes. Le cinquième offroit des piles de lingots d' or et d' argent. Le sixième étoit rempli d' or monnoyé, et l' on pouvoit à-peine entrer dans le septième, tant on y trouvoit de saphirs, d' améthistes et de diamans. Ces trésors immenses éblouirent Dakianos ; dès ce moment, il fut fâché d' avoir un témoin de sa bonne fortune. Sentez-vous, dit-il au vieillard, de quelle conséquence le secret et le mystère sont en cette occasion ? Sans doute, lui répondit-il. Mais, reprit Dakianos, si le roi a la moindre connoissance de ce trésor, son premier soin sera de le confisquer ; êtes-vous bien sûr de vous ? Ne craignez-vous rien de votre indiscretion ? Le desir de posséder la moitié de ces richesses, lui répliqua le vieillard, vous en doit être un sûr garant. La moitié de ces richesses ! Interrompit Dakianos, avec une sorte d' altération : mais cette moitié surpasse les trésors des plus grands rois. Le vieillard s' aperçut de cette altération, et lui dit : si vous trouvez que la moitié soit trop pour

moi, vous pouvez ne m' en donner qu' un quart. Volontiers, reprit Dakianos. Mais quelle précaution prendrez-vous pour l' emporter surement ? Vous nous ferez découvrir, et vous serez cause de notre malheur. Eh bien, lui répondit le vieillard, quoique vous m' ayez promis beaucoup davantage, ne me donnez

p306

qu' un des appartemens, j' en serai content. Vous ne répondez point à ma question. Nous examinerons à loisir le parti que vous me proposez, reprit Dakianos : je suis toujours bien-aise que vous soyez plus raisonnable, et que vous commenciez à vous rendre justice. Dakianos examina de nouveau ces richesses avec plus d' avidité, et ses yeux en furent encore plus éblouis. Après avoir bien considéré le superbe appartement des diamans où ils étoient alors : vous sentez bien, dit-il au vieillard, que celui-ci est sans contredit le plus riche, et qu' il n' est pas naturel que je vous cede des droits aussi légitimes que les miens. Vous avez raison, reprit le vieillard, et je ne vous le demande pas. Ils passèrent ensuite à l' appartement qui étoit rempli de l' or monnoyé. Ce trésor, dit Dakianos après l' avoir considéré quelque tems, est assurément celui qui causera le moins d' embarras, et dont on peut se défaire le plus aisément ; il peut encore servir à conserver tous les autres, soit en établissant une garde, soit en élevant des murailles ; ainsi je vous crois trop raisonnable, continua-t-il, pour ne pas convenir de la nécessité qui m' engage à le garder. J' en conviens, lui répondit le vieillard ; passons à un autre. Ces piles de lingots d' or et d' argent ne vous sont pas toutes nécessaires, dit-il en voyant le cinquième appartement. Non, lui répondit Dakianos, je pourrois absolument me passer de quelques-unes ;

p307

mais je vous ai trop d' obligations pour vous exposer, en vous les donnant : comment pourriez-vous les emporter ? Quelle peine n' auriez-vous point à vous en défaire ? Ce sera mon affaire, lui répliqua le vieillard. Non, non, ajouta Dakianos, je vous aime trop pour y consentir. De plus, ce seroit le moyen de me faire découvrir ; on vous arrêteroît, et vous ne pourriez vous empêcher de

me dénoncer. Voyons les autres. Ils ouvrirent le quatrième appartement. Ces harnois de chevaux ne peuvent absolument vous convenir, votre âge est un obstacle à leur usage. Il lui fit encore la même difficulté pour lui refuser les cuirasses et les armes qui remplissoient le troisième. Quand il l'eut refermé avec autant de soin que les autres, ils se trouvèrent dans celui qui renfermoit les sabres ; et le vieillard lui dit : ces armes sont aisées à porter ; j'irai les offrir aux rois des Indes : je les vendrai séparément, et vous ne courrez aucun risque. Vous avez raison, reprit Dakianos, je puis vous en donner quelques-uns. En disant ces mots, il les examinait, soit pour le poids de l'or, soit pour le prix des diamans. Enfin il en tira un de son fourreau. Alors il compara toutes les richesses dont il pouvoit être le seul possesseur, avec la tête d'un homme ; et ne pouvant concevoir comment il avoit si long-tems mis les choses en balance : je me défie de toi, dit-il en courant sur le vieillard. Le vieillard

p308

embrassa ses genoux : soyez touché, lui dit-il, de ma vieillesse ; les trésors ne me font plus aucune impression, et je n'y prétends rien. Je le crois bien, lui répondit Dakianos, ils sont à moi, la table d'or me les donne. Le vieillard lui rappella ses sermens : mais je vous en relève, poursuivit-il ; pour prix de l'obligation que vous m'avez, je ne vous demande que la vie. Je t'ai trop offensé, reprit Dakianos, ta vie seroit ma mort, elle me donneroit trop d'inquiétude. Mon secret est à moi, dit-il, en faisant voler la tête de ce savant vieillard.

Le premier soin de Dakianos fut de faire promptement une fosse et d'enterrer cette malheureuse victime de son avarice. Il craignoit les témoins, et non pas les remords. Son coeur n'étoit occupé que du trésor qu'il possédoit ; et son esprit, que des moyens de le conserver. Mais après l'avoir dévoré des yeux, et joui de tout ce que la cupidité peut avoir de satisfaisant, dans quel trouble ne se trouva-t-il pas, quand il se sentit obligé de s'éloigner pour aller chercher des vivres ? Combien se reprocha-t-il de n'en avoir pas apporté avec lui ? Et s'il eut quelque souvenir du vieillard, ce ne fut que pour accuser sa mémoire, et pour se persuader qu'il avoit eu de mauvais desseins, puisqu'il ne l'avoit pas averti d'une chose que l'on pouvoit prévoir sans être aussi savant qu'il l'étoit en effet.

Pour ne pas mourir de faim dans le souterrain,

p309

il falloit en sortir ; quel secours trouver dans une campagne aussi aride que celle dont il étoit environné ? Il falloit donc s' en éloigner ; mais comment pouvoir s' y déterminer, sur-tout dans un tems où la terre nouvellement remuée pouvoit attirer la curiosité des voyageurs ? Dakianos fut au moment de se laisser mourir pour ne pas perdre de vue ce trésor. Tout ce qu' il put faire pour calmer ses inquiétudes, fut de partir quand la nuit fut venue. Il avoit pris quelques poignées de l' or monnoyé, et il se rendit à la ville. Il acheta un cheval qu' il chargea de biscuit et d' une petite barrique d' eau, et revint avant le jour trouver un trésor qu' il apperçut avec autant de plaisir dans l' état où il l' avoit laissé, qu' il avoit eu de chagrin pour s' en éloigner.

Son premier soin fut de faire lui-même, avec une fatigue incroyable, un fossé très-profond autour de la caverne. Il ménagea un passage sous terre dont il couvrit l' ouverture avec ses autres habits, sur lesquels il coucha les premiers jours. Il fit ensuite une cahute de terre pour se mettre à l' abri. Tout ce qu' il souffrit en faisant des travaux si considérables, ne se peut concevoir, et l' on n' auroit jamais imaginé, en le voyant exténué par la peine et le travail, qu' il fût le plus riche habitant de la terre.

Quand il eut conduit ses travaux au point de

p310

pouvoir s' en éloigner sans crainte, il se rendit encore à la ville, mais avec les mêmes précautions, c' est-à-dire, il n' y fut que la nuit. Il l' employa toute entière à faire emplette de quelques esclaves, par le secours desquels il fit venir peu-à-peu toutes les choses qui lui étoient nécessaires pour sa sureté et sa commodité. Bientôt il assembla des ouvriers avec lesquels il construisit plus solidement les ouvrages qu' il avoit commencés. Il fit jusqu' à trois enceintes de pierre autour de sa caverne, et coucha toujours entre la première et la seconde. Il eut grand soin de faire répandre ensuite le bruit qu' il faisoit le commerce étranger, et parla beaucoup de la

fortune qu' il avoit faite en égypte : sur ce prétexte, car il en faut pour être riche, il bâtit un superbe palais ; celui de mille colonnes élevé par Mélik Joüna, ancien roi des Indes, n' étoit rien en comparaison.

Tant de magnificence le fit bientôt considérer et rechercher de tout le monde, et les peines qu' il s' étoit données pour conserver ses richesses flattèrent non-seulement son amour-propre, mais lui persuadèrent aisément qu' il les avoit acquises, et qu' il en pouvoit jouir sans remords ; aussi ne pensa-t-il plus au vieillard.

Il lui fut aisé de tirer tous les trésors du souterrain dont il ne confia jamais le secret à personne. Il envoya des caravanes de tous les côtés de l' Inde pour autoriser les dépenses qu' il faisoit en esclaves,

p311

en bâtimens, en femmes et en chevaux ; et la fortune favorisoit encore un commerce qui l' intéressoit fort peu. Son coeur satisfait du côté des richesses ne fut pas long-tems sans être sensible à l' ambition. Les cours ont beaucoup d' attrait pour les gens riches ; on les y reçoit avec tant d' accueil, on les loue d' une façon si fine et si déliée, qu' ils sont ordinairement séduits ; et Dakianos qui joignoit à l' opulence une ambition démesurée, ne négligea rien pour s' introduire à la cour du roi de Perse ; il fit des présens aux visirs pour obtenir leur protection, et se rendit par-là leur esclave ; sa magnificence et sa générosité parvinrent, comme il l' avoit prévu et désiré, jusques aux oreilles du roi qui voulut le voir. Dakianos eut audience dès qu' il parut ; mais pour donner une impression favorable de lui, et mériter la faveur du roi, il lui porta des présens que les plus grands rois n' auroient peut-être pu rassembler. C' est ordinairement par neuf qu' on les présente quand on veut pousser la magnificence à son dernier degré. Il se fit donc précéder par neuf chameaux superbes. Le premier étoit chargé de neuf parures d' or, garnies des plus belles pierreries, où les ceintures tenoient le premier rang. Le second portoit neuf sabres, dont les poignées d' or étoient garnies de diamans. On voyoit sur le troisième neuf armures de la même magnificence.

Le quatrième avoit pour charge, neuf harnois de chevaux, assortissans aux autres présens. Neuf caisses pleines de saphirs étoient sur le cinquième. Neuf autres caisses combles de rubis, chargeoient le sixième. Un pareil poids d' émeraudes se trouvoit sur le septième. Les améthistes, dans un nombre égal de caisses, faisoient la charge du huitième. Enfin, l' on vit paroître neuf caisses de diamans sur le neuvième chameau. Neuf filles de la plus grande beauté et superbement parées suivoient cette petite caravane, et huit jeunes esclaves qui n' avoient point encore de barbe, précédoient immédiatement Dakianos. Au milieu de l' éblouissement que ces présens causoient au roi et à toute la cour, quelqu' un de ceux qui la composoient, et qui, suivant l' usage de ces lieux, cherchoit à critiquer, ou vouloit faire de la peine à celui que l' on applaudissoit, ou ne vouloit peut-être que montrer la justesse de son esprit, demanda où étoit le neuvième esclave ; Dakianos qui s' attendoit à la question, se montra ; le roi sensible au tour délicat qu' il joignoit à des présens si considérables, le reçut avec une extrême distinction, et son éloquence naturelle acheva de lui mériter ses bonnes grâces. Bientôt il ne fut plus

p313

possible au roi de se passer de lui ; il le faisoit asseoir à ses côtés, il lui donnoit le plaisir de la musique, il lui envoyoit tous les jours des plats de sa table, et très-souvent les vins les plus exquis ; pendant que de son côté il répondoit à tant de bontés par des présens dont la quantité étonnoit autant que la magnificence. Enfin, sa continuelle libéralité et son éloquence lui donnèrent un si grand crédit sur l' esprit du roi, qu' il le fit son visir pour ne jamais s' en séparer ; cependant la confiance et l' amitié qu' il lui témoignoit, lui donnoient encore plus de crédit que la charge dont il étoit revêtu. Dakianos gouvernoit la Perse avec un pouvoir absolu ; il auroit dû jouir d' un bonheur qui contenoit sa vanité ; mais l' ambition peut-elle être jamais satisfaite ? La montagne de Kaf peut borner le monde, mais jamais les idées et les souhaits d' un ambitieux. Ce fut alors qu' on apprit au roi

l' arrivée d' un ambassadeur de Grece, il lui donna promptement audience : l' ambassadeur, après avoir baisé le pied de son trône, lui remit une lettre qu' il fit lire à haute voix par son secrétaire ; elle étoit conçue en ces termes :

" moi, empereur et sultan des sept climats, à vous, roi de Perse. Aussi-tôt que ma lettre royale vous aura été rendue, ne manquez pas de m' envoyer le tribut de sept années. Si vous

p314

faites difficulté de me satisfaire, sachez que j' ai une armée toute prête à marcher contre vous " . Cette lettre causa tant d' étonnement au roi qu' il ne sut quelle réponse il devoit faire. Dakianos, pour tirer le roi de l' embarras où il étoit, se leva de sa place, frappa la terre de sa tête, et voulut lui remettre l' esprit. La lettre de l' empereur de Grece ne doit pas, dit-il, vous affliger ; il est aisé d' y répondre, et de le faire repentir de ses menaces et de son insolence : ordonnez à vos sujets de me venir trouver, moi, qui suis le plus humble de vos esclaves, je leur dirai ce qu' ils auront à faire. Ces paroles consolèrent le roi, il donna des ordres en conséquence, et Dakianos leva plus de cent mille hommes pour le roi, pendant que de son côté il assembla dix mille hommes qu' il équipa à ses dépens ; le roi joignit à cette troupe d' élite deux mille soldats des mieux aguerris qu' il tenoit toujours auprès de sa personne, et dont il forma la garde de Dakianos qu' il déclara général de cette armée composée de cent douze mille hommes. Le nouveau général prit congé du roi, et se mit à la tête des troupes qui servirent d' escorte à toutes ses richesses, qu' il eut grand soin d' emporter avec lui, et que dix mille chameaux portoient avec peine ; le roi de Perse qui se séparoit avec regret de son visir, l' accompagna pendant trois journées, et ne le

p315

quitta que les larmes aux yeux, en lui donnant mille bénédictions, et lui répétant mille fois qu' il étoit sa force, son appui, et qui plus est, l' ami de son coeur.

Dakianos choisit dans toutes les villes de son passage les hommes les plus aguerris, il les

équipoit à ses dépens, et leur donnoit tout l' argent qu' ils demandoient. Le bruit qui se répandit de cette magnificence attira des hommes de tous les côtés de l' univers, et son armée se trouva bientôt forte de trois cens mille hommes.

L' empereur de Grece assembla promptement ses troupes sur les nouvelles qu' il eut de l' armée de Perse, et vint au-devant de Dakianos avec sept cent mille hommes. Dès qu' il apperçut l' ennemi, il partagea son armée en deux corps et donna le signal du combat. Les troupes de Dakianos marchèrent avec tant de valeur, et leur premier choc fut si terrible, que l' armée de l' empereur de Grece eut à-peine le tems de se reconnoître ; elle fut presque aussitôt défaite qu' attaquée. Dakianos fit couper la tête à l' empereur de Grece qu' il avoit fait prisonnier, et se rendit sans peine maître de tous ses états, dont il se fit reconnoître pour le souverain.

Le premier soin de ce nouveau monarque fut d' écrire cette lettre au roi de Perse :

p316

" j' ai défait et vaincu César, j' ai conquis ses états, je suis monté sur son trône, et j' ai été reconnu souverain de tout son empire. Dès que ma lettre vous aura été rendue, ne différez pas d' un moment à m' envoyer le tribut de sept années ; si vous faites la moindre difficulté de me le payer, vous subirez le même sort que César " . Cette lettre mit avec raison le roi de Perse hors de lui-même. Sans perdre de tems, il assembla ses troupes. Mais avant que de se mettre à leur tête pour marcher du côté de la Grece, il fit cette réponse à Dakianos :

" un homme aussi méprisable que toi, peut-il s' être emparé de la Grece ; tu me trahis, moi qui suis ton roi, et qui me vois assis sur le trône d' or de mes aïeux ; tu m' attaques malgré la fidélité et la reconnaissance que tu me dois ; je pars pour faire périr jusques à ta mémoire, remettre la Grece en son premier état et la rendre à son souverain légitime " . Cette réponse méprisante du roi de Perse jetta

p317

Dakianos dans un emportement de colère

épouvantable ; il fit sur le champ un détachement de deux cens mille hommes de son armée pour aller combattre le roi de Perse ; ces troupes ne furent pas long-tems sans le rencontrer, le combat fut très-opiniâtre ; mais enfin le roi de Perse fut défait, pris et conduit devant Dakianos.

Quand ce prince fut en sa présence ; méchant, lui dit-il, comment peux-tu soutenir mes regards, toi, le plus ingrat de tous les hommes ? Moi, ingrat ! Reprit Dakianos ; j' ai levé des troupes à mes dépens, j' ai dépensé la plus grande partie de mes trésors, j' ai donc acheté cette conquête ; de plus, j' ai combattu, j' ai vengé ta querelle ; que peux-tu me reprocher ? Je t' ai aimé, reprit le roi. On soutient mal des reproches aussi bien fondés, quand on a la puissance en main. Ainsi Dakianos, pour toute réponse, ordonna qu' on lui coupât la tête. Aussi-tôt il envoya des troupes et s' empara de tous les états du roi de Perse. Il choisit éphèse pour y fixer son séjour ; mais ne trouvant pas cette ville assez superbe, il la fit rebâtir avec magnificence, et donna tous ses soins à la construction d' un palais qui n' avoit point son pareil pour la solidité, l' étendue et la magnificence. Il fit élever au milieu un kiosch dont les murailles avoient deux cens toises de longueur, et dont le ciment et toutes les liaisons étoient d' or et d' argent. Ce kiosch contenoit

p318

mille chambres, et chacune renfermoit un trône d' or sur lequel on voyoit un lit de semblable métal ; il fit faire trois cens soixante et cinq portes de crystal, qu' il plaça de façon que le soleil levant regardoit tous les jours de l' année une de ces portes ; son palais avoit sept cens portiers ; soixante visirs étoient occupés de ses affaires ; on voyoit tous les jours dans la salle d' audience soixante trônes sur lesquels ceux qui s' étoient signalés à la guerre étoient assis ; il y avoit sept mille astrologues, qui s' assembloient tous les jours et qui lui marquoient à tous les momens les différentes influences ; il étoit toujours environné de dix mille ichoglans qui portoient des ceintures et des couronnes d' or, et qui du reste étoient magnifiquement vêtus ; ils n' avoient point d' autre emploi que d' être toujours prêts à recevoir ses ordres. Il établit soixante pachas, chacun desquels avoit sous ses ordres deux mille jeunes hommes bien faits, qui commandoient chacun en particulier deux mille

soldats.

Un jour que Dakianos étoit au milieu de toute sa splendeur, un vieillard sortit de dessous le trône sur lequel il étoit assis. Le roi surpris, lui demanda qui il étoit ; mais loin de lui en faire l'aveu, puisqu'il étoit un génie infidèle : je suis, lui dit-il, le prophète de dieu, j'obéis à ses ordres en venant vous trouver ; sachez donc qu'il m'a fait le dieu des cieux, et qu'il veut que vous soyez le dieu de la

p319

terre. Dakianos lui répondit : qui pourra croire que je le sois ? Et le génie disparut aussitôt. Quelque temps après, Dakianos eut encore la même apparition, et le génie lui dit les mêmes choses ; mais il lui répondit : vous me trompez ; comment pourrais-je être le dieu de la terre ? Votre puissance, vos grandes actions et le soin que dieu a pris de vous, doivent vous le persuader ; mais si vous ne me croyez pas, poursuivit le vieillard, faites ce que je vous dirai, et vous serez bientôt convaincu. Dakianos, dont l'orgueil étoit flatté et qui n'avoit plus rien à désirer du côté des grandeurs humaines, lui promit de consentir à tout. Que l'on porte votre trône sur le bord de la mer, poursuivit le vieillard. On exécuta ce qu'il desiroit ; et quand Dakianos s'y fut placé : prince, lui dit le génie, il y a au fond de la mer un poisson dont dieu seul connoît la grandeur, et qui vient tous les jours à terre, il y demeure jusqu'à midi pour adorer dieu, personne ne l'interrompt dans ses prières, quand elles sont finies, il se replonge au fond de la mer. Le poisson parut à son ordinaire et le génie, dit à Dakianos : quoique le poisson ne veuille rien croire de votre puissance, il a cependant déclaré à tous les poissons de la mer que vous êtes le dieu de la terre ; il ne redoute rien et vient aujourd'hui pour s'en informer. Vous saurez la vérité de ce que je vous annonce, continua-t-il, si vous daignez

p320

seulement lui dire : je suis le dieu de la terre ; votre voix redoutable le glacera d'effroi, il ne pourra l'entendre sans frémir, et certainement il

prendra la fuite. Cette proposition fit plaisir à Dakianos, il appella le poisson et lui dit : je suis le dieu de la terre. Ces paroles infidèles firent plonger le poisson jusqu' au fond de la mer, dans la crainte où il étoit que le dieu tout-puissant ne lançât ses foudres pour punir cet imposteur. Dakianos se persuada sans peine que le poisson étoit infidèle, et que sa présence lui avoit fait prendre la fuite. Dès-lors il ajouta foi aux fausses paroles du génie, et bientôt il ne douta plus de sa divinité. Non-seulement son peuple l' adora, mais l' on venoit de tous les coins du monde lui donner toutes les marques du culte qu' il exigeoit ; car il faisoit jeter dans un brâsier ardent tous ceux qui refusoient de l' adorer. Dans le nombre des dix mille jeunes esclaves qui demeuroient toujours devant lui les mains croisées sur l' estomac, il y avoit six grecs qui avoient toute sa confiance et qui approchoient le plus de sa personne. Ils se nommoient Jemlikha, Mekchilinia, Mechlima, Debermouch, Chaznouch et Dreznouch. Ils étoient ordinairement placés en nombre égal à sa droite et à sa gauche, et Jemlika étoit celui qu' il aimoit le plus. La nature l' avoit favorisé de ses graces, son visage étoit beau, ses paroles étoient plus douces que le miel, et son

p321

esprit étoit brillant et agréable ; en un mot, ce jeune-homme renfermoit en lui toutes les perfections, et son devoir l' engageoit aussi bien que ses camarades à rendre à Dakianos les hommages qui ne sont dus qu' à dieu.

Un jour que Dakianos étoit à table, Jemlikha tenoit un éventail, pour chasser les mouches qui le pouvoient incommoder ; il en vint une qui se posa avec tant d' acharnement sur le plat qu' il mangeoit qu' il fut obligé de l' abandonner. Jemlikha frappé de cet événement, trouva ridicule qu' un homme qui ne pouvoit chasser une mouche qui l' importunoit, prétendît à la divinité ; il me semble, continua-t-il, que l' on ne doit faire aucun cas d' un semblable dieu. Quelque tems après, Dakianos entra dans un de ses appartemens pour dormir quelques heures ; et Jemlikha étoit encore devant lui avec l' éventail. Dieu envoya la même mouche, et cette fois elle se plaça sur le visage du prince. Jemlikha voulut la chasser, dans la crainte qu' elle n' interrompît son sommeil ; mais ses soins

furent inutiles, elle éveilla Dakianos, et le mit dans la plus cruelle impatience. Jemlikha, déjà frappé de ses premières réflexions, dit en lui-même : cet homme assurément n' est pas plus dieu que je le suis moi-même. Il ne peut y avoir qu' un dieu, et c' est celui qui a créé le soleil qui m' éclaire. Depuis ce tems Jemlikha prit l' habitude de dire tous les soirs en se

p322

couchant, le vrai dieu est celui qui a créé le ciel, qui se soutient sur l' air sans piliers. Il est bien difficile de faire des réflexions sérieuses, et de n' en point faire part à ses amis. Jemlikha communiqua tous ses doutes à ses camarades. Un homme qui n' a pu se débarrasser d' une mouche, a-t-il beaucoup de pouvoir sur la nature, leur dit-il ? Alors il leur conta les aventures de la mouche. Mais si notre roi n' est pas dieu, lui dirent-ils, quel est celui qu' il faut adorer ? Jemlikha leur dit ce qu' il en pensoit. Ils en furent persuadés, et depuis ce jour ils passèrent toutes les nuits en prières avec lui. Les assemblées qu' ils faisoient en des lieux écartés, devinrent bientôt le sujet des conversations. Dakianos en fut instruit, et les fit venir en sa présence, pour leur dire : vous adorez un autre dieu que moi ? Ils se contentèrent de lui répondre : nous adorons le souverain maître du monde. Le roi qui prit cette réponse pour lui, les accabla de caresses, et leur donna la robe d' honneur. Ils se retirèrent comblés des faveurs de leur maître, et leur premier soin fut d' aller adorer et remercier le grand dieu de ses bienfaits. Jemlika leur dit ensuite : si l' on fait encore au roi un rapport pareil à celui qui nous a mis dans un si grand danger, nous ne devons espérer aucune grace de sa part. Je crois donc que le seul parti que nous ayons à prendre,

p323

c' est de quitter le pays, et d' en chercher un où nous puissions adorer dieu sans crainte. Mais comment prendre la fuite, lui répondirent ses compagnons ? Nous ne connoissons point d' autre pays que celui-ci. Mettons notre confiance en dieu, reprit Jemlika, et profitons des circonstances. Nous

ne suivons pas Dakianos quand il va faire ses grandes chasses pendant six jours, à la tête de son armée ; qui nous empêche de prendre ce tems pour notre départ ? Nous demanderons aux eunuques qui nous gardent, la permission de jouer au teheukian ; nous sortirons de la place, nous le jetterons fort loin de nous, et nous prendrons la fuite sur les bons chevaux que l' on nous donne ordinairement. Ils approuvèrent ce projet ; et ils attendirent avec beaucoup d' impatience le tems de pouvoir l' exécuter. Enfin Dakianos partit avec sa puissante armée, et recommanda à ses eunuques de bien garder les six jeunes esclaves.

Le lendemain du départ du roi, ils exécutèrent ce qu' ils avoient projeté. Les eunuques coururent après eux et voulurent les forcer de revenir au palais, mais ils leur répondirent : nous sommes ennuyés de votre roi ; il veut se faire passer pour le dieu de la terre, et nous n' adorons que celui qui a créé tout ce que nous voyons. Les jeunes

p324

esclaves avoient déjà le sabre à la main, et ils mirent les eunuques en un moment hors d' état de les poursuivre. Mes amis, leur dit alors Jemlika, nous sommes perdus, si nous ne faisons toute la diligence possible. Ils poussèrent donc leurs chevaux, et ce fut avec si peu de ménagement, que bientôt ils se rendirent. Ils furent alors obligés de continuer leur chemin à pied ; mais enfin, épuisés de fatigue, de faim et de soif, ils s' arrêtèrent sur le bord du chemin, et prièrent dieu avec confiance de les tirer de peine. Des génies fideles les entendirent, et touchés de leur situation, ils inspirèrent à Jemlikha de monter sur une montagne au pied de laquelle ils étoient. Ce ne fut pas sans peine qu' il y arriva ; mais enfin il apperçut une fontaine, dont l' eau claire et pure étoit l' eau de la vie, et un berger assis, qui chantoit pendant que son troupeau païssoit. Jemlikha appella ses compagnons ; le peu de paroles qu' il put leur faire entendre, augmenta leurs forces, et leur en donna suffisamment pour arriver sur la montagne. Le berger qui se nommoit Kefchtetiouch, leur donna quelques vivres, et ils burent de l' eau de cette charmante fontaine. Ces secours rétablirent leurs forces, et leur premier soin fut d' en rendre grâces à dieu. Alors Kefchtetiouch leur dit : comment avez-vous trouvé le chemin d' un lieu où je n' ai jamais vu personne ? Si je ne me trompe,

vous prenez la fuite : confiez-moi vos peines, je pourrai peut-être vous être de quelqu' utilité. Jemlikha lui raconta tout ce qui leur étoit arrivé. Ses discours portèrent la lumière de la foi dans le coeur de ce berger, dieu l' éclaira, et sur le champ il apprit et répéta leurs prières. Ensuite il leur dit : je ne veux plus vous quitter. éphèse est si près d' ici, que vous y courez toujours quelque danger ; ne doutez pas que Dakianos ne fasse tous ses efforts pour vous faire arrêter. Je connois assez près d' ici une caverne que l' on ne trouveroit peut-être pas en quarante ans de recherche ; je vais vous y conduire ; et sans attendre plus long-tems, ils se mirent en chemin. Le berger avoit un petit chien que l' on appeloit *Catnier* , qui les suivoit ; ils ne vouloient pas le mener avec eux, et ils firent tous leurs efforts pour l' éloigner. Ils lui jettèrent une pierre qui lui cassa une jambe ; mais il les suivit en boitant. Ils lui en jettèrent une seconde qui ne le rebuta point, quoiqu' elle lui eût cassé l' autre jambe de devant ; au contraire, en marchant sur les deux de derrière, il ne rallentit point sa marche. La troisième pierre lui en ayant encore cassé une, il ne fut plus en état de marcher. Mais dieu, pour faire éclater sa toute-puissance, donna le don de la parole à ce petit chien, qui leur dit : hélas ! Vous allez chercher dieu, et vous m' avez ôté toute espérance de

p326

pouvoir y aller comme vous ! Ne suis-je pas aussi une créature de dieu ? N' y a-t-il que vous qui soyez obligés de le connoître ? Ils furent étonnés d' une si grande merveille, et si touchés de l' état auquel ils l' avoient réduit, qu' ils le portèrent l' un après l' autre, en priant dieu de les protéger. Ils ne furent pas long-tems sans arriver dans la caverne où le berger les conduisoit. Ils se trouvèrent si fatigués en y arrivant, qu' ils se couchèrent et s' endormirent ; mais par une permission toute particulière de dieu, ils dormoient les yeux ouverts, de façon qu' on ne les auroit jamais soupçonnés de goûter un repos si parfait. La caverne étoit sombre, les ardeurs du soleil ne pouvoient jamais les incommoder ; un vent doux et léger les rafraîchissoit sans cesse ; une ouverture longue et étroite laissoit entrer les rayons du soleil à son lever, et la bonté de

dieu alla jusqu' à leur envoyer un ange qui les tournoit deux fois la semaine, tantôt d' un côté et tantôt d' un autre, pour empêcher la terre de les incommoder.

Cependant les eunuques qui avoient échappé à la fureur des sabres des jeunes esclaves, vinrent promptement rendre compte à Dakianos de ce qui s' étoit passé. Il fut au désespoir de leur fuite ; et dans le tems qu' il repassoit dans son esprit toutes les bontés qu' il avoit eues pour eux, et qu' il les accusoit de la plus grande ingratitude, le même génie

p327

infidèle qui lui avoit apparu plusieurs fois, se présenta devant lui, et lui dit : vos esclaves ne vous ont quitté que pour aller adorer un autre dieu, dans lequel ils ont mis toute leur confiance. Ce discours réveilla la colère de Dakianos ; il conjura le génie de lui apprendre au moins le lieu de leur retraite. Je puis seul vous y conduire, reprit le génie. Les hommes feroient en-vain des recherches pour le trouver, et je vous y conduirai à la tête de votre armée. Ils partirent aussi-tôt, et ne furent pas long-tems sans arriver devant la caverne. Le génie dit alors à Dakianos : c' est ici qu' ils se sont retirés. Dakianos qui n' étoit occupé que du desir de se venger, se présenta pour y entrer. Dans le moment il en sortit une vapeur épouvantable, qui fut suivie d' un vent furieux, et les ténèbres se répandirent dans cette partie du monde. L' armée recula de frayeur ; mais la colère redoublant le courage de Dakianos, il avança jusqu' à l' entrée de la caverne ; ce fut avec des peines incroyables, et, malgré tous ses efforts, il lui fut absolument impossible d' y entrer, tant l' air étoit impénétrable. Il aperçut Catnier qui dormoit la tête posée sur ses deux pattes. Il distingua parfaitement les six jeunes grecs et le berger qui goûtoient les charmes du sommeil ; mais il ne les en soupçonna pas, car ils avoient les yeux ouverts. Dakianos ne fut pas assez téméraire pour redoubler ses efforts ; une

p328

secrette horreur le retint ; la vue de cette

caverne, et tous les prodiges du ciel, répandirent la terreur dans son esprit ; enfin il vint rejoindre son armée, en disant qu' il avoit trouvé ses esclaves ; qu' ils s' étoient prosternés devant lui sans avoir le courage de lui parler ; qu' il les avoit laissés prisonniers dans la caverne, en attendant le parti qu' il prendroit sur leur punition. En effet, il consulta ses soixante visirs ; et leur demanda quelle vengeance éclatante il pouvoit tirer de ces jeunes esclaves ; aucun de leur avis ne put le satisfaire. Il eut donc recours à son génie, qui lui conseilla de commander à ses architectes qui marchaient toujours avec lui, d' élever une muraille très-épaisse qui fermât exactement l' entrée de la caverne, pour ôter toute espece de secours à ceux qui s' y trouvoient enfermés. Vous aurez soin pour votre gloire, ajouta-t-il, de faire écrire sur cette muraille, le tems, l' année et les raisons qui vous ont engagé à la construire ; c' est le moyen d' apprendre à la postérité que vous avez su vous venger avec grandeur. Dakianos approuva ce conseil, et fit élever une muraille aussi épaisse que celle d' Alexandrie ; mais il avoit eu la précaution de réserver un passage dont il connoissoit seul l' ouverture, dans l' espérance de pouvoir quelque jour s' emparer de ses esclaves, et dans la vue d' examiner les événemens de la caverne, dont il étoit continuellement occupé

p329

malgré lui. Il avoit ajouté à toutes ces précautions celle de poser une garde de vingt mille hommes, qui campoient devant la muraille. Toutes ses armées eurent ordre de relever chaque mois ce corps de troupes, auquel il étoit consigné de faire périr tous ceux qui voudroient approcher d' un lieu qui renfermoit ceux dont la révolte et la fuite étoient le premier malheur de sa vie, car jusqu' à ce moment tout lui avoit heureusement succédé. Les beautés qu' on lui amenoit de toutes les parties de la terre, les délassemens et les fêtes que son sérail lui donnoit tous les jours, les amusemens qu' il prenoit avec les jeunes gens de sa garde, ne pouvoient remplacer Jemlikha dans son coeur, ni lui faire oublier ses procédés et ceux de ses compagnons. Un desir de vengeance se joignoit à l' insulte qu' il croyoit en avoir reçue ; elle lui paroissoit d' autant plus grande, que rien encore ne lui avoit résisté. Pour un homme enivré de sa gloire, et dont il avoit été lui-même l' artisan, une

opposition aussi formelle à ses volontés, étoit une cruelle situation ; aussi rien ne pouvoit l' empêcher d' aller tous les jours à la caverne faire de nouveaux efforts pour y entrer, du moins pour repaître ses yeux des objets dont il méditoit la vengeance.

Le calme dont jouissoient ceux qu' il regardoit toujours comme ses esclaves, redoubloit ses fureurs. Les yeux qu' ils avoient ouverts, leur silence à tous

p330

les reproches et à toutes les injures dont il les accabloit, leurs attitudes même, tout étoit en eux la marque du plus grand mépris. Un jour qu' il joignit les imprécations contre le grand dieu, aux discours qu' il tenoit ordinairement, dieu permit que Catnier, sans se remuer, lui répondît : méchant, peux-tu blasphémer un dieu qui t' a laissé vivre, malgré les crimes que tu as commis ? Crois-tu qu' il ait oublié de venger la mort du savant égyptien que ton avarice a fait périr malgré tes sermens ? Dakianos, dont la colère étoit impuissante, sortit outré des reproches accablans qu' il recevoit du chien de ses esclaves. Quel sujet d' humiliation ! Mais loin de recourir à dieu et d' implorer sa clémence, son orgueil se révolta ; et par un sentiment naturel aux méchans, qui rendent ordinairement ceux qui leur sont soumis responsables des choses qui ont blessé leur vanité, il fit, à son retour, exécuter dans la place publique, plus de deux mille hommes qui refusoient de l' adorer. Ces exemples de sévérité répandirent le feu de la révolte qui s' alluma de tous côtés dans l' immensité de ses états ; et malgré les occupations que ces troubles lui donnoient pour en arrêter le cours, un mouvement intérieur auquel il ne pouvoit résister, le conduisoit toujours à la caverne. Qu' y vais-je chercher ? Disoit-il en lui-même. Les reproches et le mépris d' un des plus vils animaux, pendant que l' on m' adore de tous

p331

côtés, qu' un mot de ma bouche sacrée est révééré. Que suis-je cependant aux yeux d' un animal que dieu protege ? Un objet d' impuissance. Ah !

Dakianos, quelle honte ! Mais du moins j' ai su la cacher, malgré ce dieu qui veut me tourmenter, et ses efforts seront impuissans contre mon arrangement. Que je suis heureux d' avoir dérobé à mes sujets la connoissance d' un tel malheur ! Que j' ai eu d' esprit en faisant élever une muraille qui défende l' entrée de la caverne, et d' empêcher, par les troupes que j' ai disposées, tous les hommes de pouvoir y aborder ! Mais comment mes esclaves peuvent-ils y subsister depuis que je les y tiens enfermés ? Sans doute ils ont quelque communication dans la campagne, et cette communication m' est inconnue. Pour remédier à cet inconvénient, il faut que j' environne la montagne de mes troupes. Aussi-tôt il donna ordre à six cens mille hommes de former une enceinte des plus exactes, et de ne laisser approcher personne d' un lieu si odieux pour lui. Quand il eut pris ces nouvelles précautions, il revint à l' entrée de la caverne, et dit d' une voix haute et fière : c' est à-présent que vous serez obligés de vous remettre en ma puissance. Catnier lui répondit encore : nous ne te craignons point, dieu nous protege ; mais, crois-moi, retourne à éphèse, ta présence y devient nécessaire. Dakianos voyant qu' il ne lui répondoit plus, revint à la ville, et

p332

trouva que l' on avoit égorgé plusieurs eunuques de son sérail, violé et enlevé ses femmes. Dakianos, outré de cet affront, ne put s' empêcher de retourner à la caverne, et de dire à Catnier (parce qu' il étoit le seul qui lui répondoit) : si ton dieu pouvoit me rendre l' honneur qu' on m' a ravi, je verrois... Catnier lui répondit : dieu ne peut rendre l' honneur quand on l' a perdu. Va, retourne à éphèse, d' autres malheurs t' y attendent. Ces paroles émurent Dakianos. Il revint aussi-tôt sur ses pas, et trouva que le démon de la haine s' étoit emparé de ses trois fils, qu' ils avoient mis le sabre à la main, et que l' ange de la mort alloit les enlever, ce qu' il fit à ses yeux. Quelle douleur pour un père ! Quel chagrin pour un ambitieux, qui comptoit leur donner à chacun l' empire d' une des parties du monde ! Dans la douleur dont il étoit accablé, il ne put s' empêcher d' aller encore à la caverne. Méchans, leur dit-il, quels tourmens ne dois-je pas vous faire souffrir, quand vous serez entre mes mains ? Mais rendez-moi mes enfans, et je vous pardonne tout ce que vous m' avez fait. Catnier, prenant toujours la

parole, lui répondit : dieu ne rend point des enfans quand il les a bannis du monde pour punir leur père de ses crimes. Va, retourne à éphèse, tu mérites d'éprouver encore de nouveaux malheurs. C'en est trop aussi, s'écria Dakianos en se retirant ; et dans la rage et le

p333

désespoir de son coeur, il ordonna à toutes ses troupes et à tous les habitans d'éphèse d'apporter chacun une bûche ou un fagot. Ses ordres furent exécutés. Il fit placer cette énorme quantité de bois devant la caverne, dans l'espérance d'étouffer ceux qu'elle renfermoit ; mais le vent rabattit toutes les flammes de ce grand feu contre l'armée qui prit la fuite, et contre la ville. Aucune maison n'en fut cependant incommodée ; mais le feu s'attacha au palais de Dakianos, qui fut absolument réduit en cendres, et toutes les richesses qu'il avoit toujours amassées avec tant de soin, s'évanouirent à ses yeux, pendant que la caverne n'éprouva pas la moindre altération. Ce dernier prodige l'engagea à faire des prières aux sept dormans, et à Catnier lui-même, en les priant d'intercéder pour lui. Le petit chien lui répondit : c'est la crainte, et non la piété qui semble amollir la dureté de ton coeur. éloigne-toi, dieu connoît tes pensées, tu ne peux le tromper. Dakianos se retira confus de ce dernier reproche, mais encore plus outré de s'être humilié. Au milieu de tous les malheurs qui se succédoient pour accabler cet ennemi de dieu, la révolte qui s'étoit considérablement augmentée, exigeoit des exemples, et la situation du coeur de Dakianos l'engageoit à les rendre de la plus grande sévérité. Il fit pour cet effet élever au milieu de la

p334

place publique et sur les ruines de son palais, un trône de fer ; il ordonna à toute sa cour et à toutes ses troupes de s'habiller de rouge, et de porter des turbans noirs ; il eut soin de prendre le même ajustement, pour faire périr en un instant cinq ou six cens mille hommes qu'il vouloit sacrifier à la fois à la sureté de son trône, aux

mânes de ses enfans, à son honneur perdu, et qui plus est, aux remords qui déchiroient son coeur. Mais avant de faire cette cruelle exécution, il voulut encore aller visiter la caverne ; il espéra que ses armes, qui sont ordinairement la confiance des méchants, pourroient intimider ceux dont il n'avoit pu rien obtenir, ni par prières ni par menaces. En arrivant, il redoubla ses blasphêmes. Tremble, méchant, lui dit alors Catnier sans s'émouvoir plus qu'à son ordinaire, sans même lever la tête qu'il avoit appuyée sur ses pattes. Que je tremble ! Reprit Dakianos ; dieu ne peut me faire trembler : mais il peut te punir, poursuivit Catnier, tu touches à ton dernier instant. Dakianos n'écoutant plus alors que son ressentiment, prit son arc et ses fleches : nous verrons, dit-il, si je ne suis pas au moins redoutable. Alors il lui décocha une fleche de toute la force de son bras ; mais un pouvoir surnaturel

p335

la fit tomber aux pieds de celui qui la tiroit, et dans le même instant, il sortit de la caverne un serpent qui avoit plus de six-vingt pieds de longueur, et dont le regard terrible et enflammé le fit trembler. Dakianos voulut prendre la fuite, mais le serpent l'eut bientôt atteint ; il le prit par le milieu du corps, et lui fit traverser la ville pour rendre tous ses sujets témoins de ses craintes et de sa punition ; il le porta sur le trône de fer qu'il avoit préparé pour sa cruelle vengeance. Ce fut là que le dévorant peu-à-peu et par les extrémités, il donna, par les souffrances qu'il lui fit endurer, un exemple terrible de la punition que méritoient son ingratitude et son impiété. Le serpent revint ensuite dans la caverne, sans avoir fait le moindre mal à personne, et tous les habitans d'éphèse en rendirent grâces au tout-puissant.

Plusieurs rois succédèrent à Dakianos, et occupèrent son trône pendant cent-quarante ans, après lesquels il tomba entre les mains des anciens grecs, qui en jouirent encore l'espace de cent soixante-neuf ans.

Quand le tems du sommeil des sept dormans fut accompli, ce qui étoit écrit dans les livres de Dieu leur arriva ; un des sept se réveilla dans le moment où l'aurore commençoit à paroître. Il se leva sur son séant, en disant en lui-même : il me semble que j'ai dormi tout au moins pendant vingt-quatre

heures ; et peu-à-peu les autres se réveillèrent, frappés de la même idée.

Jemlikha, toujours plus vif que les autres, se leva promptement, et fut très-étonné de trouver à l'ouverture de la caverne une muraille construite de gros quartiers de pierre, qui la fermoit exactement. Il revint trouver ses camarades, et leur conta le sujet de sa surprise. Malgré cet inconvénient, ils convinrent qu'il falloit absolument envoyer quelqu'un à la ville pour acheter des vivres. Ils jettèrent les yeux sur le berger, et Jemlikha lui donna de l'argent, en lui disant : tu ne cours aucun risque en y paroissant. Le berger sortit pour leur rendre ce service. Dans ce moment, Catnier s'éveilla, parfaitement guéri de ses trois pattes, et vint le caresser. Le berger fit de vains efforts pour sortir de la caverne, car le passage que Dakianos s'étoit réservé étoit comblé ; mais en examinant avec soin, il remarqua les énormes quartiers de pierre dont la muraille étoit construite, il reconnut non sans

étonnement, qu'une partie des arbres étoit séchée, qu'une autre étoit tombée, que l'eau des fontaines étoit différemment placée ; en un mot, il fut si troublé des grands changemens qu'il apperçut, qu'il rentra dans la caverne pour faire part de son étonnement à ses camarades. Ils se levèrent aussi-tôt et sortirent pour en juger, mais chaque objet ne servit qu'à redoubler leur embarras. Jemlikha dit alors au berger : donne-moi tes habits, je vais moi-même à la ville chercher ce qui nous est nécessaire, et m'éclaircir sur ce que nous ne pouvons comprendre. Le berger lui donna ses habits et prit les siens. Jemlikha se fit avec beaucoup de peine un passage à travers les ruines de cette épaisse muraille, suivit le chemin de la ville, et remarqua sur la porte un étendart où l'on voyoit écrit : *il n'y a point d'autre dieu que le vrai Dieu* . Il fut très-étonné qu'une nuit eût produit un si grand changement. N'est-ce point disoit-il, une vision ? Veillé-je ? N'éprouverois-je pas l'illusion d'un songe ? Pendant qu'il faisoit ces embarrassantes réflexions, il vit sortir un homme du château ; il s'en approcha et lui demanda si cette ville ne se nommoit pas éphèse ; cet homme lui

répondit simplement qu' elle s' appelloit ainsi.
Comment nommez-vous celui qui la gouverne ? Reprit
aussi-tôt Jemlika. Elle appartient à Encouch, il
en est le roi, il y fait son séjour, lui repliqua
le même homme. Jemlikha toujours plus étonné
poursuivit

p338

ses questions : que signifient ces mots écrits sur
cet étendart ? Lui demanda-t-il. L' homme satisfit
sa curiosité, en lui disant qu' ils représentoient
les noms purs de dieu. Mais il me semble,
interrompit Jemlikha avec vivacité, que
Dakianos est le roi de cette ville, et qu' il s' y
fait adorer comme dieu. Je n' ai jamais entendu parler
d' aucun roi qui se nommât ainsi, reprit l' habitant
de la ville. Quel sommeil singulier éprouvai-je
à-présent, s' écria Jemlikha ? Réveillez-moi, je
vous conjure, lui dit-il. Cet homme, surpris à son
tour, ne put s' empêcher de lui dire : quoi ! Vous
me faites des questions sages et raisonnables,
vous avez compris mes réponses, et vous croyez que
vous dormez ? Jemlikha, honteux de l' opinion qu' il
donnoit de lui, le quitta, disant en lui-même :
grand dieu, m' avez-vous privé de la raison ! Dans ce
trouble d' idées il entra dans la ville, qu' il ne
reconnut en aucune façon ; les maisons, les temples,
les séraills lui parurent sous une forme nouvelle ;
enfin il s' arrêta à la porte d' un boulanger, il
choisit plusieurs pains et présenta son argent.
Le boulanger l' examina et regarda Jemlikha
avec beaucoup d' attention ; il en fut alarmé, et lui
dit : pourquoi me regardes-tu, donne-moi ton pain,
prends ton argent, et ne t' embarrasse pas d' autre
chose. Le boulanger lui répondit avec une vive
curiosité : où as-tu trouvé cet argent ? Que
t' importe ? Reprit Jemlikha. Je ne connois

p339

point cet argent, lui répliqua le boulanger, il n' est
point frappé au coin du roi qui regne aujourd' hui,
fais-moi part du trésor que tu es assez heureux sans
doute pour avoir trouvé, je te promets le secret.
Jemlikha prêt à s' impatienter, lui dit : cet argent
est marqué au coin de Dakianos, le maître absolu
de ce pays ; que puis-je te dire de plus ? Mais le
boulanger, toujours frappé de son idée, poursuivit

ainsi : tu viens de la campagne, crois-moi, ton métier de berger ne t' a pas rendu assez fin pour me tromper, ni pour m' en imposer. Dieu t' a fait la grace de te faire trouver un trésor, si tu ne consens à le partager avec moi, je vais te déclarer au roi, il saura te faire arrêter, on saisira tes richesses, et l' on te fera peut-être mourir pour n' avoir pas fait de déclaration.

Jemlikha, impatienté de tous les discours du boulanger, voulut prendre du pain, et s' éloigner. Le boulanger le retint ; la dispute s' échauffa, et le peuple s' assembla pour les écouter. Jemlikha disoit au boulanger : je ne suis sorti qu' hier de la ville, je reviens aujourd' hui, qui peut te faire imaginer que j' aie trouvé un trésor ? Rien n' est plus vrai, reprenoit le boulanger, et je veux en avoir ma part. Un homme qui appartenoit au roi, accourut au bruit, et dans l' incertitude de l' événement, il fut chercher la garde, qui saisit Jemlikha et le conduisit devant le roi. On lui exposa le sujet de

p340

la dispute, et le prince lui dit : où as-tu trouvé les vieilles monnoies dont on parle ? Sire, lui répondit Jemlikha, je les ai apportées hier de la ville, mais en une nuit éphèse a pris une forme si différente, que je ne la connois plus ; tous ceux que j' ai rencontrés, tous ceux que je vois, me sont inconnus ; cependant je suis né dans cette ville, et je ne puis exprimer le trouble de mon esprit. Le roi lui dit : tu parois avoir de l' esprit, ta physionomie est heureuse et n' a rien d' altéré, comment tes paroles peuvent-elles être si peu raisonnables ? Est-ce pour m' abuser que tu feins d' avoir perdu l' esprit ? Je veux absolument savoir où tu as caché le trésor que ta bonne fortune t' a fait rencontrer. La cinquième partie m' appartient de droit, et je consens à te laisser le reste. Sire, lui répondit Jemlikha, je n' ai point trouvé de trésor, mais je crois avoir perdu l' esprit. Jemlikha n' osoit parler trop clairement, il craignoit toujours que ce roi qu' il ne connoissoit pas, ne fût un visir de Dakianos qui le feroit conduire à ce prince qui pouvoit être absent.

Heureusement pour lui, Encouch avoit un visir dont l' esprit étoit pénétrant, et qui avoit une très-grande connoissance des préceptes de la loi et de l' histoire ; celle de Dakianos ne lui étoit pas inconnue, et l' on avoit par-conséquent quelque notion des sept dormans que l' on croyoit être dans

la caverne voisine. Les discours de Jemlikha lui donnèrent des soupçons, et pour les éclaircir, il dit tout bas au roi : je suis fort trompé ou ce jeune-homme étoit attaché à Dakianos ; Dieu l'éclaira, il quitta ce prince, et se retira dans une caverne avec cinq de ses compagnons, un berger et un petit chien ; ces sept personnes doivent sortir de cette caverne après avoir dormi trois cens neuf ans, leur réveil doit attacher le peuple à la prière, et tout me porte à croire que ce jeune-homme est celui que Dakianos aimoit avec tant de passion. Encouch avoit avec raison beaucoup de confiance en son visir, ainsi s'adressant à Jemlikha : conte-nous ton aventure sans aucun déguisement, lui dit-il, ou je vais te faire arrêter. Jemlikha qui sentoit le besoin que ses amis avoient de son retour, lui obéit, malgré la frayeur qu'il avoit de retrouver Dakianos, et finit son récit qui se trouva conforme à tout ce que le visir avoit lu dans l'histoire ; mais ce qui pouvoit encore plus convaincre le roi, c'est qu'il ajouta : votre majesté saura que j'ai une maison, un enfant et des parens dans la ville, ils rendront témoignage de tout ce que je viens de dire. Songe, lui dit alors le prudent visir, que ce que tu as raconté au roi est arrivé il y a trois cens neuf ans. Il faudroit donc nous donner une preuve, reprit le roi. Je ne réponds point, par respect, reprit Jemlikha, à la difficulté que l'on

p342

me fait ; mais pour vous persuader tout ce que je viens d'avancer, c'est que dans la maison qui m'appartient j'ai caché un trésor assez considérable, moi seul j'en ai connoissance. Le roi et toute sa suite se mirent aussi-tôt en marche pour se rendre à cette maison. Mais Jemlikha qui marchoit le premier pour les conduire, regardoit de tous côtés, et ne reconnoissoit ni son quartier ni sa maison. Il étoit dans cet embarras, quand dieu permit qu'un ange, sous la figure d'un jeune-homme, vînt à son secours, et lui dit : serviteur de dieu, vous me paraissez bien étonné. Comment voulez-vous que je ne sois pas surpris ? Lui répondit Jemlikha, cette ville est si changée en une nuit que je ne puis trouver ma maison, pas même le quartier où elle est située : suivez-moi, lui dit l'ange de dieu ; je vais vous y conduire. Jemlikha, toujours accompagné du roi, des beys et des visirs, suivit l'ange de dieu, qui s'arrêta quelque

tems après devant une porte, et disparut en lui disant : voilà votre maison. Jemlikha, par un effort de confiance, y entra, et ne vit qu' un vieillard qui lui étoit inconnu et qui étoit entouré de plusieurs jeunes-gens ; il les salua tous fort poliment, et dit au vieillard avec douceur : cette maison m' appartient, à ce que je crois ; pourquoi vous y trouvai-je et qu' y faites-vous ? Je crois que vous vous trompez, lui répondit

p343

le vieillard avec la même douceur ; cette maison est depuis long-tems dans notre famille ; mon grand-père l' a laissée à mon père qui n' est pas encore mort, et qui, dans la vérité, n' a plus qu' un souffle de vie. Les jeunes-gens voulurent répondre, et s' emportèrent contre Jemlikha. Mais le vieillard leur dit : ne vous fâchez point, mes enfans, l' emportement n' est jamais nécessaire. Il a peut-être quelque bonne raison à nous donner, écoutons-le. Ensuite il se tourna du côté de Jemlikha, et lui dit : comment cette maison peut-elle vous appartenir ? De quel droit le prétendez-vous ? Qui êtes-vous ? Ah ! Mon cher vieillard, reprit Jemlikha, comment pourrois-je vous persuader mon aventure ; aucun de ceux à qui je l' ai racontée n' a voulu y ajouter foi, je n' y puis rien comprendre moi-même ; jugez de la situation où je suis. Le vieillard, touché de sa douleur, lui dit : prenez courage, mon enfant, je m' intéresse à vous, mon coeur s' est ému en vous voyant. Jemlikha, rassuré par ce discours, raconta au vieillard tout ce qui lui étoit arrivé ; et celui-ci n' eut pas plutôt entendu son récit, qu' il alla chercher un portrait pour le comparer à Jemlikha. Quand il l' eut examiné quelque tems, il soupira, son trouble et son émotion redoublèrent ; il baisa plusieurs fois le portrait, et se jeta aux pieds de Jemlikha en frottant son visage tout ridé, et tenant sa barbe blanchie par les années ;

p344

il s' écria : ah ! Mon cher grand-père. Les torrens de larmes qui couloient de ses yeux l' empêchèrent d' en dire davantage. Le roi et ses visirs, que cette scène avoit rendus forts attentifs à la conversation, dirent alors au vieillard : quoi !

Vous le reconnoissez pour votre grand-père ? Oui, sire, lui répondit-il, c' est le père de mon père. Mais il ne put achever ces mots sans fondre encore en larmes. Ensuite il le prit par la main et le conduisit par toute la maison. Jemlikha dit en appercevant une poutre de cyprès : c' est moi qui ai fait placer cette poutre, on trouvera sous son extrémité une grande pierre de grenat, elle couvre dix vases pareils à ceux qui sont dans le trésor des rois ; ils sont remplis de pieces d' or marquées au coin de Dakianos, et chacune de ces pieces pese cent drachmes. Pendant que l' on travailloit à découvrir la poutre de cyprès, le vieillard s' approcha de Jemlikha avec le plus grand respect, et lui dit : mon père, qui est votre fils, est encore en vie ; mais il a si peu de force que j' ai été obligé de l' envelopper dans du coton, et de le mettre dans un panier que j' ai pendu à un clou. C' est lui qui m' a conté quelques-unes des choses que vous venez de me dire ; venez voir, continua-t-il, mon père et votre fils. Jemlikha le suivit dans une chambre voisine. Il décrocha un petit panier dont il tira un paquet de coton ; le paquet renfermoit un vieillard qui n' étoit pas plus gros qu' un

p345

enfant qui vient de naître ; on lui fit avaler un peu de lait ; il ouvrit les yeux et reconnut encore Jemlikha l' objet de son amour. Il ne put s' empêcher de verser un torrent de larmes, et Jemlikha ne put retenir les siennes. Quel étonnement pour tous ceux qui voyoient un jeune-homme dont le fils étoit dans cet excès de décrépitude, le fils de son fils, un vieillard accablé d' années, et les enfans de ce vieillard ressemblans pour la force et la vigueur à leur bisaïeul. Le peuple, à la vue de cette merveille, ne put s' empêcher d' admirer la grandeur et la puissance de dieu. On examina les annales, on vit que les trois cens neuf ans étoient accomplis le même jour. Quand la poutre de cyprès fut levée, on trouva tout ce que Jemlikha avoit annoncé ; il fit présent d' une partie de ce trésor au roi, et donna l' autre aux enfans de son fils. Le roi dit ensuite à Jemlikha : nous sommes à-présent convaincus de la vérité de ton histoire, allons trouver tes camarades dans la caverne, et leur porter des secours. Je n' ai point d' autres voeux à former, lui répondit Jemlikha. Le prince fit porter beaucoup de vivres avec lui, et partit accompagné

du peuple et de son armée pour se rendre à la caverne ; elle parut si affreuse que personne n' eut le courage d' y entrer. L' on assure cependant que le roi s' y détermina, qu' il vit les compagnons de

p346

Jemlikha, mais que ce fut au moment que lui-même en entrant, rendit l' esprit avec tous les autres, et le petit chien. Il les entendit même faire leurs actes d' adoration au souverain maître de l' univers, et mourir en les prononçant. Encouch fit apporter tout ce qu' il falloit pour leur rendre les derniers devoirs, et les fit enterrer dans la même caverne où ils avoient dormi si long-tems. Quand tout le monde en fut sorti, par une permission particulière de dieu, l' entrée de la caverne se ferma, sans que, depuis ce tems, il ait été possible à aucun homme d' y entrer.

Le roi voulut qu' on élevât, à quelques pas de-là, une colonne sur laquelle il fit graver l' histoire des sept dormans, afin de faire connoître la puissance de dieu, d' inspirer de l' horreur pour l' ingratitude, et de montrer par cet exemple quel est le pouvoir de la prière.

Le roi de Perse, dont les yeux avoient commencé à se fermer pendant le récit de Moradbak, revint à lui lorsqu' elle cessa de parler, comme ceux qu' un bruit égal endort, sont réveillés par le silence. Je suis assez content de ton histoire, dit à la fille de Fitéad, et je commence à espérer que ma maladie n' est pas incurable. J' ai écouté avec assez d' attention le commencement de l' histoire ; mais je ne me suis pas beaucoup intéressé à ton petit chien, et je me suis presque endormi avec Jemlika comme

p347

si j' eusse été dans sa caverne : ainsi je ne sais trop ce qui s' y est passé. Si votre majesté est curieuse de le savoir, je reprendrai mon récit à cet endroit. Non, dit le roi, j' en ai assez pour une première fois, il suffit que j' aie éprouvé quelque soulagement ; il est inutile de me rappeler de quelle façon, pourvu que mon médecin me donne des remedes qui produisent un bon effet, je ne m' embarrasse pas de savoir de quoi ils sont composés. Adieu, reviens demain à la même heure.

Moradbak sortit avec son père, qui étoit dans la plus grande admiration, et qui ne concevoit pas comment il avoit fait une fille si parfaite. Moradbak, avec la même simplicité, revint le lendemain. Le roi témoigna quelque plaisir en la voyant, elle s' assit et prit ainsi la parole.

HIST. DE LA NAISSANCE DE MAHOMET

p348

Il y avoit un israélite nommé Oucha, qui vécut plusieurs années dans la sainte ville de Jérusalem, sa patrie, long-tems après la mort du prophete Salomon. Il étoit docteur de la loi ; et son respect pour les livres de Moïse, étoit si grand, qu' il les méditoit sans cesse ; les prédictions qui annonçoient la venue de Mahomet et les louanges que Dieu lui donnoit lui-même, le saisirent d' admiration. Le desir de s' instruire lui fit entreprendre de très-grands voyages qui lui apprirent tous les secrets de la nature. Ainsi toujours occupé de la venue du saint prophete, il fut de plus-en-plus convaincu des bénédictions de dieu pour son grand ami, et pénétré

p349

de la grandeur de ce qu' il apprendroit aux hommes ; mais il se soumettoit à la nécessité de ne les point révéler.

Les mêmes connoissances lui avoient appris que Mahomet devoit naître à La Mecque, et cette raison l' engagea à fixer son séjour dans cette ville prédestinée par-dessus toutes celles qui ont existé, qui subsistent, et qui seront élevées.

Après avoir parcouru la ville avec le saint zele qui l' y avoit conduit, il découvrit un espace qui n' étoit qu' un grand jardin inculte ; il en baisa trois fois la terre, et donna à celui qui le possédoit tout ce qu' il en voulut avoir : l' argent est-il à considérer pour les choses saintes ? ... il bâtit une belle maison sur ce terrain et résolut d' y terminer ses jours.

Son mérite et la réputation de sage qu' il avoit si bien méritée lui firent bientôt trouver une femme qui le rendit heureux. Il en eut, dès la première

année, une fille qui fut nommée Zesbet, et qui, devenue l'objet de son amour et de ses attentions, se trouva dans la suite, quoique dans un âge très-peu avancé, en état de connoître et de pratiquer la vertu. Une aussi bonne éducation rendit son coeur préférable à sa beauté, quoiqu' elle eût tous les avantages de la figure. Son teint plus blanc que le plus bel albâtre oriental, ses yeux plus noirs que les plumes du corbeau, ses joues plus vermeilles que le pavot de Perse, formoient une des plus rares beautés.

p350

Oucha avoit souvent annoncé aux israélites de La Mecque la venue du grand prophete ; mais loin de les persuader, ils avoient voulu déchirer les feuillets sur lesquels ce grand événement étoit si clairement énoncé. Oucha avoit eu même beaucoup de peine à sauver de leur fureur les feuilles honorées de ces divins passages. Il les avoit gardées avec soin et renfermées comme son plus grand trésor, ne voulant point exposer les preuves convaincantes de la bonté de dieu et de la gloire du saint prophete à l' impiété des israélites.

Le sage Oucha, par ses profondes connoissances, possédoit des richesses immenses dont on ignoroit la source ; sa maison étoit abondante et nombreuse en esclaves ; il y recevoit les étrangers comme ses enfans ; et jamais il ne refusoit l' aumône. Il disoit souvent à sa fille qui le louoit de ses bonnes actions et le félicitoit d' avoir assez de bien pour les pouvoir exécuter : ma fille, ce n' est pas la valeur des dons qui rend la charité recommandable, les pauvres peuvent pratiquer les mêmes vertus que les riches ; la fumée du sandal et de l' aloës s' élève-t-elle plus haut que celle de la résine ? Oucha mourut enfin âgé de cent ans ; sa femme saisie de douleur ne lui survécut que fort peu de jours. La perte de personnes qui lui étoient aussi chères fut infiniment sensible à Zesbet, ce fut à ce premier chagrin que l' on attribua la retraite à laquelle elle

p351

se livra ; mais l' étonnement de tous ceux qui prétendoient à sa possession redoubla, quand après quelques mois on ne la vit point changer de conduite. L' étonnement fit ensuite place à

l'admiration, et l'admiration fit à son tour place à l'oubli ; car le monde abandonne aisément ceux qui le veulent véritablement éviter.

Zesbet n' étoit âgée que de quinze ans ; mais son esprit étoit absolument formé. Son père lui avoit recommandé, en lui disant les derniers adieux, de ne jamais vendre la maison qu' il lui laissoit, quelque chose qui lui pût arriver ; et cette recommandation étoit suffisante pour l' engager à l' habiter toute sa vie. Après s' être abandonnée quelque tems à la vivacité de sa douleur, la raison engagea Zesbet à donner quelque ordre à ses affaires. Elle ignoroit la source des trésors de son père ; tous les esclaves de sa maison n' en étoient pas mieux instruits. On ne connoissoit aucun des parens du célèbre Oucha, et Zesbet étoit, pour ainsi dire, seule dans l' univers. Elle employa plusieurs jours à parcourir toute la maison ; il n' y eut point d' endroit qui ne fût inutilement visité ; on avoit à-peine trouvé quelque argent pour les frais de sa sépulture. Dans cette situation, Zesbet ne balançoit point à donner la liberté aux esclaves de l' un et de l' autre sexe, et à ne réserver qu' une vieille pour la servir. Elle fit ensuite vendre tous les meubles qu' elle trouva dans la maison ;

p352

mais les meubles d' un sage ne sont pas ordinairement d' une grande ressource. Aussi Zesbet n' en retira-t-elle qu' une somme assez médiocre, avec laquelle elle résolut de vivre dans lieu le plus reculé de la maison, en attendant les bontés du ciel, auquel elle avoit mis sa confiance, suivant les paroles que son père lui avoit dites souvent : *le ciel récompense tôt ou tard ceux qui suivent les conseils de la sagesse, et qui n' abandonnent point la vertu* . Les préceptes et les exemples d' un père si sage étoient donc toujours présents à son esprit ; aussi, malgré son peu d' opulence, qui lui fournissoit à-peine le nécessaire, un pauvre qui frappoit à sa porte, ou qui se présentoit à elle en allant faire ses prières, un malade dont sa vieille esclave entendoit parler en allant chercher ce qui leur étoit nécessaire, étoient assurés d' être secourus.

Cependant l' argent diminua, et Zesbet n' étant plus en état de nourrir sa vieille esclave, se vit contrainte de lui donner la liberté. Cette séparation fut sensible de part et d' autre, mais elle étoit indispensable.

Cette beauté que tout le monde se seroit empressé à secourir, et dont tout le monde seroit devenu l' esclave, se trouva donc dans la solitude la plus complete, oubliée de tous les habitans de La Mecque, et de tous les jeunes-gens qui l' avoient vue dans la maison de son père. L' idée de ses trésors,

p353

les avoit sans doute autant attachés à elle, que sa beauté.
Il y avoit environ deux ans que le vertueux Oucha étoit allé jouir avec les anges blancs, du bonheur de voir le saint prophete, lorsque les ressources de Zesbet furent si épuisées, qu' un jour elle se trouva sans argent et sans aucune provision. Celui qui ne se confie pas en dieu, ne peut être heureux... Zesbet pratiqua cette grande vérité avec tant de succès, qu' elle dormit encore ce jour-là comme à son ordinaire, sans même avoir à son réveil le moindre desir de vendre la maison qu' elle habitoit. Le fonds en étoit cependant plus que suffisant pour la tirer de peine. Oucha lui avoit ordonné de la garder, c' en étoit assez pour l' engager à tout souffrir.
Au point du jour, elle se leva avec cette tranquillité que ne connoît point celui qui a quelque reproche à se faire, et vint encore visiter l' appartement que son père avoit habité. Ces lieux lui rappellèrent toute l' étendue de la perte qu' elle avoit faite, et toute l' horreur de sa situation présente, elle répandit quelques larmes. Mais enfin elle aperçut dans un arrière-cabinet un vieux morceau de courroie qui tenoit au plancher, et auquel elle n' avoit jamais fait attention. Par un mouvement de curiosité naturelle, ou par une espérance sourde, pour ainsi dire, qui regne toujours en nous, elle

p354

tira cette courroie, et leva par son moyen des planches qui lui découvrirent un trappe dans laquelle elle aperçut un coffre de cedre. Qui pourroit peindre sa joie ? Qui pourroit exprimer la peine qu' elle eut à en faire l' ouverture ? Cependant elle vint à-bout de le casser ; mais quelle douleur pour la pauvre Zesbet, en voyant qu' il en renfermoit un autre d' ébene ! Nouveaux travaux,

nouvelles inquiétudes sur ce qu' elle trouveroit dans celui-ci. Vingt fois elle fut obligée de se laisser tomber sur le plancher, de lassitude, de foiblesse et de besoin. Enfin elle parvint encore à en faire l' ouverture. Ce second coffre ne renfermoit que les feuilles détachées du corps de la bible, qu' Oucha avoit eu tant de peine à sauver de la fureur des impies. Tout autre que Zesbet, dans le cruel etat où elle étoit réduite, auroit désespéré de son sort, et n' auroit fait aucun cas de ces précieuses reliques qu' elle trouva cachetées avec du musc ; mais Oucha les ayant respectées, elle les lut avec dévotion, se soumettant aux ordres de son père, et s' abandonnant toujours à la providence. Enfin elle découvrit dans un coin de ce grand coffre un morceau de parchemin sur lequel elle apperçut plusieurs lignes écrites en différens caractères qui lui étoient presque tous inconnus ; mais il lui fut aisé de lire celles qui étoient au haut de la page, et qui disoient : prends courage, Zesbet, espère au saint prophete, et souviens-toi des conseils de ton

p355

père... cette légère consolation fut accompagnée d' une autre ; ce fut celle d' une petite piece d' or qu' elle découvrit dans le fond du coffre ; elle la prit, remit les choses dans l' état où elle les avoit trouvées, et alla chercher les vivres et les soulagemens qui lui étoient nécessaires. Ce ne fut pas sans donner plus de la moitié de la piece d' or aux pauvres qui s' adressèrent à elle ; aussi se trouva-t-elle bientôt réduite à son premier état de malheur et d' embarras. Cependant elle se persuada qu' elle n' avoit pas assez bien cherché dans le coffre d' ébene, et n' ayant point d' autre ressource, elle revint encore le visiter ; elle lut les feuilles de la bible ; elle jetta les yeux sur le parchemin qui lui avoit parlé d' elle-même. Elle fut bien étonnée d' y trouver des caractères qu' elle n' avoit pas apperçus la première fois, et d' y lire : ce que l' on donne à Dieu, il le rend au centuple... en effet, elle trouva cent pieces d' or qui lui aidèrent à vivre pendant quelque tems. Enfin le coffre ne lui en laissa jamais manquer ; de façon qu' il lui fut aisé de soulager les pauvres à son gré, et de reprendre sa vieille esclave, qui ne pouvoit vivre éloignée d' elle ; car l' attachement que la vertu inspire ne peut être comparé. Zesbet vécut ainsi dans la pratique des bonnes oeuvres et de la prière, sans imaginer de finir

autrement ses jours. Cependant, frappée d' avoir
découvert sur le parchemin des caractères qu' elle n' y

p356

avoit point apperçus la première fois, elle alloit souvent l' examiner avec une attention d' autant plus scrupuleuse, qu' elle le regardoit comme la seule regle de sa conduite.

Il y avoit environ trois ans que Zesbet vivoit à La Mecque comme si elle eût été dans le fond d' un désert, lorsqu' un jour, en examinant le parchemin, elle y lut distinctement : le bonheur de Zesbet approche, il faut qu' elle se marie...

Zesbet n' avoit jamais eu aucune envie de se marier, mais un ordre si précis, et qu' elle ne pouvoit attribuer qu' au seul Oucha, la déterminèrent, quoiqu' avec peine, à prendre ce parti. Comment faire cependant pour y parvenir ? L' affaire étoit embarrassante, elle ne connoissoit personne, on l' avoit oubliée dans le monde. à qui pouvoit-elle s' adresser ? Mais que ne peut le respect que l' on doit à son père, quand il est vivement imprimé dans le coeur ! Elle prit donc le parti d' aller trouver le roi qui étoit à La Mecque, il s' appelloit Nophailah. Ce prince connu par ses vertus étoit d' un facile accès. Elle sortit donc un matin, couverte de son voile ; et pour n' avoir pas l' air d' en imposer, elle eut soin de porter avec elle le parchemin auquel elle vouloit obéir, et sur lequel il y avoit encore quatre lignes, dont la lecture lui étoit impossible. Zesbet se présenta devant le roi, qui donnoit lui-même audience devant la porte de son palais, et lui dit : sire, je vous prie

p357

de me donner un mari. Cette singulière demande surprit et fit sourire le roi, qui lui fit signe avec douceur d' attendre la fin de l' audience. Quand elle fut achevée, ce roi qui avoit beaucoup d' esprit, mais qui laissoit ordinairement parler son visir, pour juger de ses réponses, lui dit de faire approcher Zesbet, car elle s' étoit toujours tenue à l' écart, et toujours voilée. Elle obéit, et Nophailah lui demanda pour quelle raison elle vouloit avoir un mari de sa main. Sire, lui dit-elle, je n' ai plus de parens ; un roi doit être le père de ses sujets, c' est donc à vous à me marier. Cela est juste, visir, ce me semble, lui dit le roi. Oui, sire, lui répondit-il, cela est conséquent ; mais permettez-moi de lui faire quelques questions. Zesbet y satisfit avec autant de justesse que d' esprit ; et quand elle déclara qu' elle étoit fille d' Oucha, le visir s' écria : ô branche d' un tronc sans pareil ! Quoi, vous êtes la belle

Zesbet ? Je croyois que vous aviez suivi votre vertueux père dans le sein des justes ; comment peut-on ne plus parler de vous ? Zesbet plus confiante qu' auparavant, leur fit le récit de ses aventures, et leur montra le parchemin qui lui donnoit ordre de se marier. Le roi l' examina, et les quatre dernières lignes lui furent aussi impossibles à déchiffrer qu' à son visir. Que ferons-nous ? Reprit Nophailah en se tournant de son côté. Je crois, lui répondit-il après y avoir un peu pensé, que ces dernières

p358

lignes doivent être lues par celui que le ciel lui destine pour époux ; sans cela, pourquoi seroient-elles d' un caractère différent ? Tu penses juste, reprit le roi, car je le pense comme toi ; mais comment le trouver, celui que le ciel lui destine ? Il faudroit, selon moi, reprit le visir, faire publier par toute la ville que vous voulez marier une fille aussi belle que sage à celui qui pourra lire des caractères qui vous sont inconnus. Zesbet viendra, continua-t-il, tous les matins à votre audience, elle présentera les caractères à ceux qui demanderont à les lire, et votre majesté jugera s' ils sont bien lus, ou par le sens qu' on leur donnera, ou par le caractère et les questions que vous pourrez faire à celui qui se sera présenté. Cela ne laisse pas d' avoir sa difficulté, reprit Nophailah ; mais nous n' avons point d' autre parti à prendre. Aussi-tôt il donna ses ordres, et la publication fut faite. Cependant, avant que de quitter Zesbet, il prit une inquiétude au roi. Visir, dit-il, il faudroit, ce me semble, juger un peu de sa beauté ; nous l' annonçons belle, je veux croire que tu l' as vue telle, mais que fais-tu si elle n' est point changée ? Le poète fameux des anciens persans ne dit-il pas qu' il ne faut qu' un rien pour détruire la beauté ? ... je reconnois toujours votre prudence et votre équité, lui répondit le visir en s' inclinant profondément. Zesbet, que le roi juge de tes appas, lui dit-il. Elle obéit, et ils

p359

la trouvèrent si belle, qu' ils ne parlèrent que de ses charmes, long-tems même après qu' ils l' eurent

congédiée.

Il y avoit déjà quelques jours que Zesbet presentoit inutilement ses caractères à l' audience du roi, lorsqu' il parut un jeune-homme très-beau et très-bien fait, qui lut sans peine la première ligne des quatre qui jusques-là étoient demeurées inconnues, et prononça d' une voix haute : Mahomet est l' ami de Dieu, il est plus élevé que les nues... mais il avoua qu' il ne pouvoit entendre les trois autres. Cet aveu persuada le roi et le visir que ce qu' il avoit lu étoit véritablement écrit.

Cependant, avant de rien déterminer, le roi voulut lui faire quelques questions ; il lui demanda de quel pays étoient les caractères qu' il venoit de lire.

Sire, lui répondit-il, ils sont d' une des plus anciennes langues que l' on parlât après la tour de Babel ; c' est une de celles que les sages emploient, et que j' ignorerois, si mon père, toujours occupé des sciences abstraites, ne me l' avoit apprise. Fort bien, dit le roi ; mais quel est ce Mahomet que tu viens de nommer ? Sire, lui répliqua-t-il, je crois que c' est un prophete que Dieu doit envoyer sur la terre ; il y a même, à ce que l' on dit, quelques livres composés par les sages qui en font mention. Nophailah demanda ensuite au fils du sage comment il se nommoit. Je m' appelle Abdal Motallab, reprit-il, et je suis de La Mecque.

p360

C' en est assez, poursuivit le roi ; Abdal Motallab, je te donne Zesbet, tu en as lu plus qu' aucun de ceux qui se sont présentés jusqu' ici ; rends Zesbet heureuse, et conduis-la chez elle, dit-il en les quittant.

Les nouveaux époux prirent le chemin de la maison de Zesbet. Quand ils y furent arrivés, elle lui rendit un fidele compte de toutes ses aventures ; mais ce qu' elle lui apprit dans le plus grand détail le frappa moins que le nom d' Oucha ; il étoit si célèbre parmi les sages, que son père lui en avoit fait mille fois l' éloge. Ses desirs alors se trouvèrent mêlés d' admiration en voyant la fille de ce grand homme ; mais en regardant un parchemin écrit avec tant d' art, que l' écriture n' étoit lue que selon les événemens, il aperçut au revers ces cruels mots écrits : le mari de Zesbet ne la peut approcher qu' il n' ait vu le saint prophete, elle lui sera fidelle pendant un an... ah ! Chère Zesbet, s' écria tendrement Abdal Motallab, pourquoi t' ai-je vue ? Je

vais chercher le prophete, je connois trop
l' importance des conseils des sages pour m' exposer plus
long-tems avec toi, et il sortit. Zesbet demeura
fort étonnée, cependant toujours résignée à la
volonté de dieu, ainsi qu' aux ordres de son père.
Mais voyant au bout de l' année qu' Abdal Motallab
n' étoit point de retour, elle alla trouver le roi, qui
la reçut encore avec la même bonté, et qui fit
publier la même ordonnance.

p361

Après plusieurs tentatives inutiles, un docteur de
la loi, de la ville de Médine, et nommé
Aboutalab, lut la ligne qui suivoit celle
d' Abdal Motallab, et qui disoit : Mahomet est le
dépositaire des loix de dieu, il enveloppera la
terre de sa parole ; ... mais il ne put aller plus
loin. Zesbet lui fut donnée par les mêmes raisons ;
elle eut la même confiance en lui, et lui parla comme
elle avoit fait à Abdal Motallab ; et quand il eut
examiné avec soin l' ordre de la séparation, il
partit avec le même regret. La fin de l' année ne le
vit point paroître, et Zesbet épousa de la même
façon Yarab, de Médine, parent d' un cadî de cette
ville, qui lut la troisième ligne ; elle disoit :
Mahomet, le sauveur des croyans, est une île
flottante qui offre son port à tous les naufrages...
il se soumit encore à l' ordre du départ ; mais
n' ayant pas été plus exact que les autres à
reparoître au bout de l' année, Zesbet épousa
Temimdari, qui lut la quatrième ligne ; elle
signifioit : Mahomet, l' envoyé de dieu, va
au-devant de celui dont le coeur le cherche...
les trois premiers maris de Zesbet étoient fils de
sages ; celui-ci n' avoit été qu' adopté par un des plus
savans, à la vérité, mais jamais il n' avoit été
initié dans les mystères ; il avoit pris le parti
des armes, et servoit dans les troupes de
Nophailah ; son devoir l' avoit éloigné de
La Mecque, sa patrie, quand les trois premiers
maris avoient lu les caractères, il n' avoit même

p362

jamais eu aucune connoissance de cet événement.
Zesbet, toujours soumise aux volontés de son père,
le conduisit chez elle, comme elle avoit fait les
autres ; mais elle ne le trouva pas aussi docile

pour la séparation. Je veux bien que ton père ait été un sage, lui dit-il avec vivacité ; je consens que Mahomet soit un jour envoyé de dieu ; comment cela peut-il m' engager à me séparer aujourd' hui de ma femme ? Crains une juste punition de ces discours impies, lui dit avec douceur l' aimable Zesbet. Mais un homme prévenu, un homme animé par les desirs fait-il aucune attention aux réflexions les plus sensées ? Peut-on même l' exiger ? Ainsi Temimdari résolu de n' être point aussi dupe que ses prédécesseurs, passa dans la cour pour quelque besoin, et feignant d' être frappé des menaces de Zesbet, il lui dit : ma femme, j' ai peur, parle-moi pour me rassurer. Sans rien imaginer de son côté, elle dit en plaisantant : *génies, emportez-le* ; depuis ce tems elle n' en entendit plus parler. Quelque surprenant que cet événement lui parût, comme elle étoit fort attachée à ses devoirs, elle lui garda une égale fidélité, et voulut attendre que l' année fût révolue avant de se déterminer au parti qu' elle prendroit ; car il n' y avoit plus de lignes à lire sur le parchemin. Elle passa donc encore cette année dans la pratique des vertus ; et n' ayant point apperçu de nouvelle écriture le jour que l' année fut

p363

expirée, elle se préparoit à sortir pour aller demander conseil au roi et à son visir ; car enfin les paroles étoient positives : *il faut qu' elle se marie* .

Elle étoit dans ces saintes dispositions, lorsqu' elle entendit un grand bruit dans sa cour ; elle y courut, et vit, avec le plus grand étonnement, ses quatre maris, dont la jeunesse et la beauté n' étoient point altérées, ils avoient seulement l' air un peu fatigués. Ils n' avoient heureusement aucune espece d' armes sur eux ; car se trouvant les uns et les autres dans la maison de leur femme, la jalousie les animoit d' une fureur que rien n' auroit été capable de calmer. Cependant, au défaut des armes, ils étoient au moment de s' attaquer, tout sages qu' ils étoient ; tant la sagesse a peu de droits sur les coeurs passionnés ! Mais Zesbet leur parlant avec cette douceur que la pratique des vertus et la vérité inspirent toujours, leur dit : écoutez-moi, il est vrai que je vous ai tous épousés ; vous savez quels sont les ordres qui m' ont donnée à vous, je ne vous ai rien caché, et l' on ne peut vous avoir été plus fidelle.

Après ce que j' ai souffert pour toi,

s' écrièrent-ils tous en même-tems, te trouver mariée, non pas à un, mais à trois autres ! Cela peut-il se soutenir ?

Vous auriez raison, leur dit encore Zesbet, si tout ce qui nous arrive étoit dans l' ordre naturel ;

p364

mais avez-vous jamais rien vu qui soit comparable à notre aventure ? J' ai suivi les ordres de mon père, je ne puis m' en repentir, je sais, comme vous, que j' aurois mal fait en tout autre cas ; mais enfin, avez-vous des nouvelles de Mahomet ? Oui, lui répondirent-ils tous à la fois ; l' avez-vous vu ? Reprit-elle. Tu pourras en juger, si tu veux savoir ce qui nous est arrivé, lui dirent-ils avec une égale vivacité. Zesbet consentit à les écouter ; le sort décida de l' ordre dans lequel ils feroient leur récit, après qu' elle les eut fait jurer de s' y soumettre, et de se donner l' un à l' autre une paisible audience.

Voyons, interrompit Hudjiadge, en se retournant, comment tout ceci va se démêler ; sire, reprit Moradbak, j' ai bien peur que votre majesté ne soit pas satisfaite ; les histoires de ces quatre maris ont un peu d' uniformité, elles sont remplies de choses mystiques, que tout bon musulman devrait pourtant savoir... qu' importe ? Lui répliqua le roi ; ces choses-là, toutes belles et toutes nécessaires qu' elles puissent être, endorment tout aussi bien qu' aucune autre. Conte toujours, tu sais que je ne veux que dormir ; mais, sire, poursuivit Moradbak, je voudrais que votre majesté eût la bonté de me dire quand elle les aura entendues, quelle est l' histoire des quatre maris, qui lui aura fait le plus de plaisir ? Je te le dirai sans peine, lui répondit Hudjiadge, c' est une des choses que je fais le plus volontiers

p365

que de juger ; tu peux commencer, je t' écoute. Zesbet se plaça donc au milieu de ses quatre maris, poursuivit Moradbak ; et le sort étant tombé sur Abdal Mottallab, il prit ainsi la parole.

HISTOIRE D'ABDAL MOTALLAB SAGE

Convaincu de tout ce que la belle Zesbet m'avoit dit, et persuadé que l'homme sage doit être absolument soumis à la providence, je partis. Celui qui croit en dieu, ne doit point regarder derrière lui... cependant je n'avois aucun pays déterminé pour le voyage que j'entreprendois. Mais dieu étant par-tout, et Mahomet, qui vive à jamais, reposant dans le sein de sa gloire, tous les chemins me parurent égaux. Je pensai seulement que dieu se manifestoit plus difficilement dans les villes, et qu'ainsi je devois les éviter et chercher les déserts. Je les parcourus long-tems avec des peines infinies, sans être rebuté par les fatigues, les ennuis et la mauvaise nourriture. Enfin, au bout d'un

p366

certain tems, je rencontrai un ange, je le saluai profondément ; je lui demandai des nouvelles de Mahomet. Il me répondit : il n'est pas tems encore d'en instruire les hommes ; qu'il te suffise seulement d'avoir trouvé grace devant dieu qui t'a permis d'arriver jusqu'ici, et prépare-toi à voir de grandes merveilles ; continue ton chemin. Avant de suivre ses conseils, je fus frappé de son attitude. Il avoit un bras étendu du côté de l'orient, et l'autre du côté de l'occident. Je le priai de m'apprendre qui il étoit ; voici ce qu'il me répondit : je m'appelle Nourkhail ; le jour et la nuit me sont confiés. Je tiens le jour, continua-t-il, dans la main droite, et la nuit dans la gauche ; je maintiens l'équilibre entr'eux, et je suis obligé de me servir de toute mon autorité pour le conserver : car si l'un ou l'autre l'emportoit, l'univers seroit ou consumé par les feux du soleil, ou périroit par le froid dans l'horreur des ténèbres. Je remarquai, pendant qu'il me faisoit ce récit, une table que cet ange avoit devant les yeux, sur laquelle étoient gravées deux lignes, l'une blanche et l'autre noire. Je lui demandai de quelle utilité elle lui pouvoit être, et il eut encore la bonté de me répondre : je regarde continuellement cette table, et ces deux lignes m'apprennent quand je dois augmenter ou diminuer le jour ou la nuit ; elles m'instruisent encore des différentes variations que je dois donner à l'un et à

p367

l' autre. Je le remerciai de ce qu' il m' avoit appris, et je le quittai. Je l' avois à-peine perdu de vue, que je rencontraï un autre ange qui étoit debout, ayant une main levée vers le ciel, et l' autre penchée sur l' eau. Il m' apprit qu' il se nommoit Semkail. Mais pourquoi, lui dis-je, êtes-vous dans cette attitude ? Je tiens, me répondit-il, les vents en respect, avec la main que vous voyez en l' air, et j' empêche sur-tout le vent Haidgé de sortir du ciel ; si je lui en laissois la liberté, il réduiroit tout l' univers en poudre ; avec la main que je tiens sur l' eau, j' empêche la mer de se déborder ; sans cette précaution, elle couvriroit toute la surface de la terre. En achevant ces mots, il me fit signe de continuer mon chemin. à force de marcher, j' arrivai à la montagne de Kaf, qui entoure le monde, et qui n' est composée que d' un seul morceau de saphir vert. J' y fis la rencontre d' un ange, qui me demanda ce que je voulois. Je lui répondis : je cherche le prophete Mahomet, j' ai quitté mon pays, j' ai parcouru la terre et les mers, sans pouvoir le trouver ; je ne sais plus où le chercher, et le souvenir de Zesbet rend ma recherche importune. L' ange me répondit : espère, et continue d' avoir la foi. Daignez m' apprendre au-moins qui vous êtes, repris-je avec douceur. Il me répondit avec autant de bonté que ceux que j' avois rencontrés jusqu' alors : le grand dieu m' a donné le commandement de cette importante

p368

montagne. à quoi peut vous servir, lui dis-je, cette épée flamboyante dont votre main est armée ? Lorsque dieu, dit-il, est irrité contre un peuple et qu' il veut lui faire sentir le poids de ses vengeances, je secoue les flammes de cette épée ; aussi-tôt la famine ou la peste ravagent ses contrées ; souvent même je cause les tremblemens de terre, dont tu as toujours ignoré la cause. Mais quand dieu veut récompenser les hommes, c' est alors que je quitte cette épée redoutable, et que l' on voit régner la paix et naître l' abondance ; la terre devient féconde et prévient les desirs de l' homme. Charmé d' entendre ces merveilles, j' eus la curiosité de lui demander ce qu' il y avoit derrière la montagne de Kaf. On y trouve, me dit-il, quarante autres mondes, tous différens de celui-ci ; chacun d' eux a quatre cens mille villes, et chaque ville quatre cens mille portes ; les habitans y sont exempts de tout ce que les hommes souffrent, le jour

y regne continuellement, ta terre est toute d' or,
et les extrémités de tous ces mondes sont fermées
par de grands rideaux ; les villes ne sont habitées
que par des anges qui chantent continuellement les
louanges de Dieu et celles de son prophete
Mahomet. Les bontés de l' ange me rendant plus hardi
à lui faire des questions, je voulus savoir ce
qu' il y avoit derrière les rideaux dont il m' avoit
parlé ; et il me répondit : tu me demandes ce que
nous ne pouvons

p369

comprendre, et nous gardons un respectueux silence
sur ce que nous en pouvons savoir. Tout ce
que je puis en révéler, c' est que le peuple de dieu
est rassemblé en cet endroit, et que la puissance
divine s' y manifeste plus qu' ailleurs. J' admirai
dieu avec lui ; mais avant de le quitter, je le priai
encore de me dire sur quoi la montagne de Kaf étoit
appuyée. Elle est placée, me répliqua-t-il, entre
les cornes d' un boeuf blanc nommé Kirnit ; sa tête
touche à l' orient, et sa queue à l' occident ; la
distance qui se trouve entre ses deux cornes peut
être comparée au chemin que l' on pourroit faire dans
le cours de cent mille ans. Mais curieux de
m' instruire, je lui demandai pour dernière question,
combien il y avoit de terres et de mers, et dans
quel lieu étoit l' enfer. Il y a sept terres, me
dit-il, et autant de mers ; l' enfer est également
sous les unes et sur les autres.

Je le quittai après cette réponse, et j' arrivai
jusqu' au voile qui termine le monde. Je vis le ciel
au-dessus de ce voile, et l' eau au-dessous. Je
remarquai qu' il y avoit une porte fermée au milieu
de ce même voile, et que la serrure étoit scellée
d' un cachet. Les deux anges qui la gardoient
consentirent à me laisser passer ; et marchant
toujours sur la mer, j' arrivai dans un lieu tel que
je n' en avois trouvé aucun dans le cours de mes
voyages. Le premier habitant que j' y rencontrai,
fut un jeune-homme beau comme la lune lorsqu' elle est
dans son

p370

plein ; je lui demandai qui il étoit. Il me
répondit sans s' arrêter : celui qui vient après moi
te le dira. Après avoir marché un jour et une nuit, je

trouvai celui dont le premier m'avoit parlé ;
il étoit beau comme la lune demi-pleine. Je lui fis la
même question, et toujours en marchant il me
répondit la même chose que le premier. Enfin, je
rencontrai le troisième qui ressembloit à la lune
dans son premier quartier. Je le conjurai de
s'arrêter, il le fit, et me demanda ce que je
desirois de lui. Je répondis que les deux qui le
précédoient m'avoient renvoyé à lui pour savoir
qui ils étoient ; et voici ce qu'il me dit : le
premier se nomme Israphil, et commande aux hommes ;
le second s'appelle Mikiaïl, et dispose des biens
et des saisons ; je m'appelle Gabriël, et je suis
serviteur du Dieu tout-puissant ; crois-moi,
continua-t-il, retourne sur tes pas, tu ne peux aller
plus avant. Je ne verrai donc point Mahomet,
répondis-je avec douleur, et je suis pour jamais
séparé de Zesbet ? Tu ignores ce que tu as vu ?
Me répondit-il, les desseins de Dieu sont
incompréhensibles ; tu trouveras, ajouta-t-il,
des consolations sur la terre. Je le priai de
m'indiquer le chemin que je devois prendre pour
m'abandonner encore à ma recherche ; il me le montra
en s'éloignant de moi. Après avoir marché
prodigieusement long-tems, je me trouvai dans une
prairie d'une étendue immense ; elle étoit
non-seulement

p371

remplie de safran et d'anémones, mais elle
étoit encore arrosée de ruisseaux bordés d'une
infinité de lions qui les défendoient. Mes yeux
s'attachèrent sur un vieillard assis sur un trône
placé au milieu de cette prairie ; il me fit signe
d'approcher, les lions auxquels je me présentai
s'humilièrent devant moi et me laissèrent passer.
Je me présentai devant le trône ; ce vieillard me
reçut avec bonté ; il voulut savoir mes aventures,
je les lui contai ; et il me dit : tu vois la gloire
dont je jouis par la bonté du grand Dieu ; je suis
le prince Daniel. Tu as été comblé des graces du
très-haut, continue de les mériter ; tu n'es pas loin
du terme, ne te décourage point. Mais, prince, lui
dis-je, qui daignez prendre autant d'intérêt à moi,
combien y a-t-il que je suis en chemin ? Les tems
se sont évanouis dans les pays célestes que j'ai
parcourus, et je crains bien que Zesbet ne soit plus
engagée à moi. Il y a quatre ans moins quelques jours
que tu es absent de La Mecque, me répondit le
vieillard. Quatre ans ! M'écriai-je avec
douleur. La mesure des tems, reprit-il avec douceur,

n' est pas facile à conserver, quand on est occupé des choses mystiques, et les sages qui doivent en faire un bon usage sont tranquilles quand ils sont employés pour acquérir des connoissances. Adieu, continua-t-il, espère, prends ce chemin, et console-toi par les grandes choses qui te sont réservées. Ces paroles

p372

étoient nécessaires à mon coeur pour m' aider à soutenir la crainte de trouver Zesbet infidelle ; Zesbet pour qui j' avois toujours conservé l' amour le plus tendre et le plus pur, et qui ne méritoit pas le sort cruel qu' il éprouve. Plein de ces idées, je marchai encore quelques jours, et j' aperçus un très-gros oiseau perché sur un arbre ; sa tête étoit d' or, ses yeux étoient de saphir, son bec de perles, son corps de rubis, et ses pieds de topaze ; il y avoit, sur le haut de cet arbre, une table bien servie, et sur-tout en poisson. Je m' en approchai, je montai sur l' arbre avec beaucoup de facilité, je saluai l' oiseau, et je lui dis : vous êtes le plus bel oiseau que j' aie jamais vu. Ensuite je lui demandai qui il étoit, il me répondit qu' il étoit un des oiseaux du paradis, que dieu l' avoit envoyé sur la terre avec cette table, pour tenir compagnie et manger avec Adam, lorsqu' il avoit été chassé du paradis : depuis qu' il est mort, continua-t-il, je suis demeuré ici par l' ordre de dieu, pour soulager les saints voyageurs et les prédestinés, je ferai mon séjour ici jusqu' au jour du jugement. Mais, lui dis-je, les mets qui sont sur cette table, ne se corrompent-ils point ? Comment les remplacez-vous quand ils sont gâtés ou qu' on les a mangés ? Ce qui sort du paradis peut-il être altéré, me répondit-il ? Je lui demandai la permission de me mettre à table, et l' ayant obtenue, je mangeai des mets qui me

p373

parurent délicieux. Ensuite je voulus savoir s' il étoit toujours seul. Il me répondit qu' Abouxlabas, un des plus grands prophetes de dieu, venoit quelquefois lui rendre visite. à-peine avoit-il cessé de parler, que je vis en effet paroître ce saint prophete ; il étoit vêtu de blanc, sa barbe étoit d' une grande longueur et d' une grande beauté, le plus beau gazon naissoit sous ses pas. Il s' approcha de nous, et voulut savoir de moi comment j' étois arrivé dans cet endroit ; il comprit par mon récit combien l' envie que j' avois de me retrouver à La Mecque, auprès de ma chère Zesbet, étoit balancée dans mon coeur par le desir de voir le saint prophete. Je fus au désespoir quand il m' apprit qu' il falloit marcher pendant cent cinquante ans pour me retrouver ici ; cependant il m' offrit de me conduire. Je ne puis y retourner, lui dis-je, sans avoir vu le prophete. Eh bien ! Continua-t-il, je vais examiner ce que je puis faire pour te

rendre service ? En effet, après avoir lu quelque tems dans un petit livre qu' il tira de son sein, il me dit : ô homme prédestiné, c' est à La Mecque que tu dois retourner, je puis t' y conduire en cent cinquante mois ; et moi, reprit l' oiseau, je te ferai faire le voyage en cent cinquante jours. Le prophete répliqua : et moi je m' engage à t' y faire arriver en moins de six jours. L' oiseau qui ne vouloit pas lui céder, dit qu' il m' y rendroit dans une heure. J' acceptai sa proposition ; il chargea le

p374

prophete Abouxlabas de faire en son absence les honneurs de la table, et me fit couvrir les yeux. Mais à-peine étois-je monté sur son dos, qu' il me dit d' ôter le bandeau qu' il m' avoit ordonné de prendre ; et c' est avec une extrême surprise que je me suis trouvé dans ma cour. Cette joie n' a pas été de longue durée, continua-t-il, en appercevant des hommes qui prétendent avoir autant de droit sur Zesbet que le ciel m' en avoit accordé. Faites-nous part de vos aventures, reprit Zesbet, en se tournant du côté d' Yarab, et il commença en ces termes.

HISTOIRE D'YARAB JUGE

Au désespoir de quitter la belle Zesbet, et ne pensant qu' aux moyens de rencontrer Mahomet, je partis, belle rose du paradis. Tout incertain que j' étois de la route que je devois tenir, je me confiois en la sagesse du célèbre Oucha, qui n' auroit pas recommandé une chose impossible, et je disois :

p375

on peut le voir puisqu' il impose cette condition au mariage de sa fille ; je ne fus pas long-tems sans rencontrer le désert. La chaleur, la fatigue, et la mauvaise nourriture, me firent beaucoup souffrir. Cependant, un jour je dormis jusqu' au lever du soleil, et je me remis en marche avec une nouvelle confiance. à-peine avois-je fait quelques pas, que j' aperçus un animal composé de tous les quadrupedes, qui s' approcha de moi, en me disant : homme de Médine, sois le bien arrivé, dieu m' a ordonné de venir ici pour te montrer le chemin.

Il sentoit le musc et l' ambre : je lui témoignai une reconnoissance mêlée d' étonnement. Tu veux savoir qui je suis, me dit-il ? Je convins de ma curiosité. Je m' appelle Dabetul, me dit-il, et je dois demeurer ici jusqu' au jour du jugement ; le grand dieu m' a créé pour consoler ceux qui sont égarés, je n' ai point d' autre occupation. En achevant ces mots, il me dit le chemin que je devois suivre, et il me quitta.

Je marchai quatre jours et quatre nuits sans autre nourriture que celle des racines que je trouvois avec beaucoup de peine. Enfin j' aperçus la retraite d' un solitaire, bâtie au plus haut d' un rocher qui dominoit sur la mer ; je redoublai mes pas pour y arriver. Quand je fus à la porte, je demandai du soulagement, et je vis paroître un vénérable vieillard. Il me demanda qui j' étois, d' où je venois,

p376

et ce que je faisois dans ce lieu désert, où jamais il n' avoit vu venir personne du côté de la terre. Je lui contai le motif et les raisons de mon voyage ; et voyant par mon récit l' envie que j' avois de voir le saint prophete, il me dit : dieu veuille que tu puisses réussir ; soixante ans de prières et de recueillement n' ont encore pu me faire obtenir une pareille faveur ; cependant dispose de tout ce qui peut dépendre de moi. Je lui demandai comment il pouvoit trouver des vivres dans le désert. Cette question, me répondit-il, me fait imaginer que tu as besoin de manger ; descends dans cette vallée, poursuivit-il, tu trouveras de quoi suffire à tes besoins et tu viendras ensuite me retrouver. Je descendis à l' endroit qu' il m' avoit indiqué, et j' y trouvai un jardin rempli de toutes les especes de meilleurs fruits ; il étoit coupé de plusieurs ruisseaux d' une eau vive et claire ; je mangeai de ces fruits, je bus de cette eau, et je revins trouver le vieillard, à qui je témoignai ma reconnoissance ; je lui demandai comment il trouvoit dans le désert les autres choses qui pouvoient lui être nécessaires ; il me répondit que les vaisseaux qui passaient quelquefois à la vue de la côte, lui fournissoient abondamment tous ses besoins. Nous aperçûmes à l' instant même un bâtiment, auquel le solitaire fit des signaux. Aussi-tôt le vaisseau mouilla, et la chaloupe vint à terre pour demander au vieillard ce qu' il avoit à leur

ordonner. Je desire que vous embarquiez ce jeune-homme, leur dit-il, en me montrant à eux ; ayez beaucoup d'égards pour lui, continua-t-il, car il est favorisé de dieu. Nous ferons toujours ce que vous ordonnerez, lui répondirent-ils. Nous fîmes ensuite nos adieux au solitaire, et nous nous embarquâmes. La nuit même, une tempête effroyable fit périr le bâtiment, et je fus le seul qui évitai la mort, à l' aide d' une planche dont je me saisis. Je luttai contre les flots pendant sept jours, et le huitième je fus assez heureux pour aborder dans une île. En me promenant sur le bord de la mer, je vis sortir du milieu des eaux un animal, qui fit un cri dont je fus si fort épouvanté que je montai sur l' arbre le plus épais pour me cacher. J' entendis trois fois pendant la nuit une voix qui fit autant de bruit qu' un tonnerre, en prononçant en arabe les louanges de dieu et celles de son prophete. Le jour parut, et je vis sortir un serpent monstrueux qui vint au pied de l' arbre où j' étois ; il leva la tête, me salua, et me demanda qui j' adorois. J' adore le grand dieu, lui dis-je. Il me parut que cette réponse l' adoucissoit. Ainsi, voulant satisfaire ma curiosité, je fus assez hardi pour lui demander quelles étoient les voix que j' avois entendues pendant la nuit. Tu as entendu, me dit-il, les princes de la mer, qui sortent ainsi toutes les nuits, et qui publient les louanges de dieu. Tu es bien heureux, ajouta-t-il, d' être

fidele, sans cela je t' aurois exterminé. En achevant ces mots, il se lança dans la mer et disparut. Je descendis de l' arbre qui m' avoit servi d' asyle, je cueillis des fruits, et je marchai jusqu' à la nuit. J' aperçus loin de moi une lumière dont je voulus approcher ; mais elle s' éloignoit autant que je faisais de chemin vers elle. Enfin, après des peines infinies, j' y arrivai, et je distinguai un palais si brillant que mes yeux n' en pouvoient soutenir l' éclat. Cependant à force de redoubler mes efforts, je me trouvai presqu' au moment d' y entrer, et dans le même instant, j' aperçus un dragon qui siffla, et qui voulut se jeter sur moi. Je n' eus d' autre ressource que celle de prononcer au plutôt le grand nom de dieu. Aussi-tôt il sortit une voix de ce superbe palais, qui me dit : ô homme de Médine,

apprends que ce palais est le paradis destiné pour les fideles ; nous y louons Dieu continuellement, et nous sommes ici depuis le tems du prophete Noé. Mérite par tes bonnes oeuvres de pouvoir un jour habiter parmi nous, et jouis du bonheur d' avoir pu seulement voir de ton vivant la porte du paradis. Je m' éloignai, quoiqu' à regret, d' un aussi beau lieu, où je devois trouver Mahomet plus que partout ailleurs, et je marchai quatre jours et quatre nuits sans faire aucune rencontre. Le cinquième jour je vis paroître un jeune-homme qui m' aborda avec bonté, et qui me demanda qui j' étois. Pendant que

p379

je lui racontois mon histoire, il me servit à manger, et il m' engagea à demeurer trois jours et trois nuits avec lui. J' y consentis, car sa compagnie me parut pleine de douceur et de miel. Le quatrième il me dit : si je te faisais revoir ton pays, que ferois-tu pour moi ? Il n' est rien que je ne sois capable de faire pour voir encore une fois la belle Zesbet, lui répondis-je ; mais auparavant je veux trouver le grand prophete. Nous verrons, dit-il en m' interrompant, si je ne pourrai te faire oublier ce projet ; en attendant, prends de la confiance en moi ; aussi-tôt il se secoua, et fut changé en aigle. Tiens-toi bien à mes pieds, me dit-il. Je lui obéis. Il ouvrit les aîles et s' envola. Il traversa des espaces fort considérables, et me posa sur une montagne. Il faut un peu se reposer, me dit-il en se secouant de nouveau, et reprenant sa première figure ; ensuite il me pria de l' attendre pendant quelques momens. Son absence me donna le tems de faire des réflexions. Je ne l' avois point vu prier Dieu pendant le séjour que j' avois fait avec lui : son changement et la façon dont il m' avoit parlé, me devinrent suspects, et pour me rassurer, je me rappelai une prière que j' avois apprise autrefois du sage qui m' avoit élevé, et qui prévenoit toutes les mauvaises volontés des génies infideles. Quand le jeune-homme revint à moi, je la prononçai à tout hasard. Il ne l' eut pas plutôt entendue, qu' il fit un

p380

cri épouvantable, et disparut. Je remerciai dieu

d' avoir évité le malheur où la compagnie des méchans fait nécessairement tomber. Je continuai mon chemin, et je ne fus pas long-tems sans appercevoir une caverne, qui s' embellissoit à mesure que j' en approchois, et qui me parut à la fin un grand château orné d' or et de pierres précieuses. La curiosité m' engagea d' en visiter les appartemens ; tout y respiroit les plaisirs et la volupté : tout ce que je rencontrai, esclaves et maîtres, tout étoit d' un abord agréable, tout étoit prévenant ; enfin je vis au milieu d' un grand salon un sofa sur lequel une belle fille étoit assise ; elle avoit autour d' elle cent esclaves, qui par-tout ailleurs auroient remporté le prix de la beauté ; mais qui ne paroissent pas plus devant leur maîtresse, que les étoiles devant la lune quand elle est dans son plein. Frappé de sa beauté, je m' arrêtai ; elle me fit signe d' approcher, ce que je fis avec beaucoup de respect ; elle m' ordonna de m' asseoir à ses côtés ; elle fit signe à ses esclaves de prendre des instrumens, et dans l' instant j' entendis une musique sur les modes *ochac et ozzul* , destinés pour les chants amoureux, qui charmèrent mon coeur ; aussi-tôt une belle esclave me présenta une coupe remplie d' un vin exquis. Enfin je me livrois insensiblement à tous les plaisirs, quand je me souvins de Zesbet et de tout ce que j' avois fait pour elle. Pénétré des graces que j' avois reçues

p381

du tout-puissant, je ne pus m' empêcher de le remercier de ses bontés. Et la belle fille m' ayant surpris dans cette action, me dit : tu ne seras jamais heureux sur la terre, et tu n' es point fait pour habiter parmi nous ; ainsi je te conseille de n' y pas faire un plus long séjour. Mais du moins, continua-t-elle, si tu veux m' obliger, tu me feras un récit exact de ce qui t' est arrivé. J' y consentis, et je m' aperçus que plusieurs endroits de mon récit l' avoient touchée. Je voulus en profiter pour la ramener au culte du véritable dieu. Elle convenoit de tout ce que je lui disois ; mais elle ne pouvoit se détacher des plaisirs. Je la suppliai de vouloir bien m' apprendre à son tour quelque chose de son histoire ; et voici ce qu' elle eut la complaisance de me dire.

Je suis la fille d' un grand roi de l' Inde ; depuis un an j' ai été enlevée de sa cour, et conduite ici par un génie, qui, selon toutes les apparences, est

celui qui fut transformé en aigle, et que tu as
contraint à prendre la fuite par ta prière. Ce génie
enlevait ordinairement toutes les filles qu' il
trouvoit à son gré, et les apportait ici. Je fus
d' abord affligée de m' y trouver, mais il m' aimait
plus que toutes celles qu' il avait rassemblées pour
ses plaisirs, et me fit leur souveraine ; ma vanité
fut flattée du triomphe de mes charmes. Il est
jeune, aimable et attentif ; je l' aimai donc
bientôt à mon tour, et je m' étourdis

p382

aisément sur le genre de vie que je menais, si fort
opposé aux impressions que l' on m' avait données
dans mon enfance. Cependant un mouvement intérieur
me reproche souvent tout ce qui se passe : mais qui
peut quitter les plaisirs ? Qui peut renoncer
à l' amour ? Que deviendrais-je si je suivais tes
conseils ? Que mettrois-je à la place des plaisirs ?
Crois-moi, quittons-nous, tu ne peux me donner que
des remords. Cependant pour reconnoître ton zèle
et la confiance que tu m' as témoignée, je veux te
rendre service. Tout ce que je puis faire, c' est de
te faire retourner au plutôt dans ta patrie. Je crains
que le génie ne te retrouve ici, et qu' il ne veuille
se venger de toi. Qui se confie en dieu, lui
répondis-je, ne craint rien. Cependant quelle
obligation ne vous aurois-je point, si vous me faisiez
voir le prophète ! C' est l' unique moyen qui puisse me
faire posséder Zesbet. Livre-toi à la providence, me
dit-elle, je ne puis faire autre chose pour ton
service ; et puisque tu n' as pas d' autre moyen, il
est à croire, après tout ce qui t' est arrivé, que c' est
celui que tu dois suivre. Je la remerciai de ses
bontés, et je me rendis à ses raisons. Quand tu seras
arrivé au lieu où l' on va te porter, reprit-elle, tu
donneras cet anneau, (en me donnant le sien) au
dragon qui va te conduire dans mon char ; c' est un
génie que je vais charger de cette commission. Je
saurai, par ce moyen qu' il t' aura conduit en sûreté.
Je la remerciai

p383

mille fois, et la belle fille ayant fait appeler
un dragon, qui étoit un génie subalterne, elle lui
donna des ordres très-précis pour ma satisfaction,
en lui disant cependant qu' elle s' en rapportoit à

ses lumières. Je suis monté ce matin dans le char, et le dragon s' est envolé avec une si grande rapidité, que sans pouvoir distinguer aucun objet, je me suis trouvé tout étourdi dans ma cour ; je n' ai pas même senti que le dragon m' ait pris l' anneau de la belle fille ; cependant je ne l' ai plus à mon doigt. Mais plus je sens vivement le bonheur de revoir Zesbet, plus je sens l' horreur de la situation où je suis, en trouvant son coeur partagé et sa foi donnée à mon préjudice.

C' est à vous, Temimdari, que le sort ordonne à présent de parler, lui dit Zesbet en voyant qu' Yarab ne parloit plus ; et Temimdari prit ainsi la parole.

p384

HISTOIRE DE TEMIMDARI SOLDAT

Il y a précisément aujourd' hui deux ans que je vous épousai, belle Zesbet. Vous devez être persuadée que je n' avois en ce moment aucune envie de voyager, et vous pouvez vous souvenir que, par un usage qui n' est que trop ordinaire à ceux qui suivent la profession des armes, je fis le courageux par vanité, en paroissant me révolter contre les prophéties du sage Oucha, sans m' embarrasser de la venue du grand prophete, qui soit à jamais loué, et que tous les cieux célèbrent. Mais les principes de l' éducation ne sortent jamais de nos coeurs. Je voulois me rassurer contre moi-même ; une voix sourde à laquelle je ne pouvois résister, me parloit intérieurement.

Je passai pour un moment dans cette même cour ; la pluie, le vent, les éclairs et le tonnerre me saisirent, je l' avoue, de la crainte de dieu, et me

p385

reprochèrent les discours que je venois de tenir. Ce fut donc avec peine, et même en prenant beaucoup sur moi, que je pris un air léger et brave, pour te dire : Zesbet, parle-moi pour me rassurer. Je fus surpris de t' entendre dire : génies, emportez-le. Ces paroles n' étoient pas achevées, que je vis la muraille s' écrouler ; elle me découvrit un grand feu au milieu duquel il y avoit un homme

dont le visage étoit noir et les yeux rouges et enflammés. Il étoit aussi grand que la plus haute tour, et suivi de plusieurs petits génies. Ce monstre me saisit et m'emporta dans une île habitée par des génies infidèles et qui ne croyoient point l'unité de Dieu. Je ne fis pas un long séjour avec eux, car il vint une armée de génies fidèles qui les attaqua. Celui qui m'avoit emporté fut tué dans le combat, et les vainqueurs m'emmenèrent avec ceux qu'ils firent esclaves. Ce fut alors que, chargé de chaînes et obligé de vivre avec des génies aussi mal-faisans, je regrettai mille fois les conseils du sage qui m'avoit adopté, mais plus encore ceux de la belle Zesbet, dont j'avois si mal profité. Je soutins avec assez de courage l'année pendant laquelle Zesbet me devoit être fidèle ; mais quand je la vis révolue, le désespoir s'empara de mon cœur, et je desirois tous les jours de voir la fin d'une vie aussi malheureuse. Enfin après dix-huit lunes d'un séjour si terrible, le roi des génies, dont nous étions esclaves, voulut

p386

faire la revue de ses prisonniers. Aussi-tôt qu'il m'aperçut, il me dit : tu es un homme ; que faisois-tu parmi les infidèles ? Je lui racontai de quelle façon j'avois été emporté, et comment l'on m'avoit fait esclave. Mais Zesbet étant toujours présente à mon esprit, et voulant du moins profiter de mes malheurs par rapport à elle, je lui demandai des nouvelles de Mahomet, et voici ce qu'il me répondit : il est très-difficile de le voir ; moi-même je ne l'ai jamais vu, ajouta-t-il, il repose dans le sein de dieu ; nous suivons la loi qu'il doit prêcher : voilà tout ce que je puis t'en apprendre. Je suis le plus malheureux des hommes, m'écriai-je avec une douleur dont il me parut touché ; si je ne vois le prophète, je dois renoncer à la plus parfaite des femmes. D'où es-tu ? Me dit-il. Seigneur, lui répondis-je, je suis de La Mecque. Sais-tu que ton pays est éloigné de soixante et dix ans de chemin ? à cette nouvelle je m'évanouis. Quand j'eus repris mes esprits, les larmes coulèrent de mes yeux en si grande abondance, que le roi me dit : ne t'afflige point, prens courage, Temimdari, je te ferai conduire cette nuit chez un sage qui pourra t'instruire mieux que moi du parti que tu dois prendre. Alors il me prit par la main, et me conduisit dans un jardin sur lequel donnoit la prison des principaux génies qu'il avoit fait esclaves. Le geolier en ouvrit la porte,

et fit sortir un de ceux que le roi lui avoit désignés ;

p387

il l' amena devant lui. Il étoit effroyable ; son visage étoit noir comme de la poix, sa voix rauque ressembloit au tonnerre. Il se prosterna devant le roi, qui lui dit : je te promets la liberté, si tu conduis cet homme chez le sage Touloukia. Combien demandes-tu de tems pour le conduire dans le lieu de sa retraite ? Le génie lui répondit : je la connois, j' y ai souvent été dans le dessein de le tenter ; je m' engage, poursuivit-il à l' y conduire en trois heures. Cette réponse me fit grand plaisir. Alors le roi me regardant avec bonté, me dit : Temimdari, j' aurois fort désiré de te garder avec moi ; mais tes regrets sont légitimes : va chercher les moyens de retrouver celle que tu as une si grande envie de revoir ; il ne me reste plus qu' à te recommander de prendre bien garde à toi. Ce génie est infidèle ; je vais t' apprendre une prière qui te le soumettra, et qui l' obligera à te conduire sans aucun danger. Songe que si tu es un seul moment sans la répéter, il te laissera tomber et prendra la fuite. J' appris aisément la prière ; elle n' étoit pas longue. Le roi me recommanda encore une fois au génie. Il me prit sur son col, et s' éleva dans les airs. Il passa des mers, des montagnes et des plaines, et moi je répétois toujours ma prière. Enfin il s' éleva si haut, que le monde ne me parut pas plus gros qu' une pomme ; mais aussi les étoiles étoient grandes à mes yeux comme des montagnes. Le

p388

génie voulut plus d' une fois me précipiter ; et la vertu de la prière me garantit toujours de sa mauvaise intention. Cependant la situation où j' étois me fatiguoit et m' affoiblissoit considérablement, quand je vis dans les airs une si grande quantité d' anges, qu' il n' y a que dieu qui puisse en savoir le nombre. Ils portoient tous une lance de feu dans la main, et chantoient les louanges de dieu. Leur vue me fit un si grand plaisir, que cessant de répéter ma prière, je commençai à chanter les louanges de dieu avec eux. Le génie s' appercevant que je ne prononçois plus les paroles qui contraignoient sa

mauvaise volonté, me secoua, et prit la fuite. Je tombai en roulant, tantôt la tête, tantôt les pieds les premiers, pendant sept jours, au bout desquels dieu fit élever un vent qui me soutint, et me laissa tomber doucement sur le bord de la mer. Il étoit nuit. Je voulus marcher ; mais je me sentis si fort étourdi, que je me couchai par terre. Je dormis jusqu' au lever du soleil ; à mon réveil je me trouvai en très-bonne santé ; et quand j' eus rendu graces à dieu, je suivis le bord de la mer, et je vis un chameau qui s' approcha de moi, en me disant : homme de La Mecque, sois le bien arrivé. Je le saluai avec surprise. Mais je fus encore plus étonné quand il ajouta : Dieu m' a ordonné de venir ici pour te faire passer la mer ; prépare-toi à voir des choses surprenantes. Ah ! Beau chameau, m' écriai-je,

p389

faites-moi voir Mahomet, et donnez-moi les moyens de revoir bientôt ma chère Zesbet. Je n' entre point dans les desseins de dieu, me répondit simplement le chameau, sois soumis comme moi à ses volontés. Ces paroles m' engagèrent à le regarder avec beaucoup d' attention ; son ventre étoit rouge et noir, et ses yeux étoient du plus beau jaune ; il répandoit une odeur admirable ; je ne pus m' empêcher de lui témoigner l' étonnement que sa vue me causoit ; il me parut très-peu sensible à mes éloges, et me plaça sur son dos. Quand il m' eut fait passer la mer avec une incroyable rapidité, il me dit adieu, et me quitta. Je marchai pendant quatre jours et quatre nuits, sans autre nourriture que celle des coquillages que la mer fournissoit en assez petite quantité. Enfin je rencontrai au bout de quelque tems une caverne qui avoit soixante et dix portes, j' en poussai doucement une ; je vis que l' espace qu' elle fermoit, étoit d' une prodigieuse étendue, qu' il étoit rempli d' un nombre infini de génies de différentes figures, et qui tous étoient enchaînés et retenus par les plus fortes chaînes. Il est à croire que, sans cette précaution, ils se seroient déchirés les uns et les autres, car ils blasphémoient et s' accabloient d' injures. Je m' approchai d' un vieillard dont la physionomie étoit audacieuse, il étoit couché sur le côté, et n' avoit qu' un oeil ; mais cet oeil étoit étincelant. Il me demanda d' où je venois, et

p390

de quel pays j' étois. En apprenant que La Mecque étoit ma patrie, il voulut savoir si Mahomet avoit paru, je lui dis que je l' ignorois. Tu mens, me dit-il : cependant il me fit approcher de lui, et me demanda si le monde étoit toujours vicieux. Je l' assurai qu' il étoit plus que jamais souillé de crimes. Aussi-tôt il fit un mouvement pour se lever, en disant : cela étant ainsi, mon heure est proche. Mais dans l' instant je vis paroître un ange qui tenoit une massue de feu, dont il lui donna plusieurs coups sur la tête, en prononçant ces mots : ô ! Maudit, ton heure n' est pas encore venue, j' ai long-tems encore à te faire souffrir. Je demandai avec beaucoup d' humilité à l' ange, quel étoit cet homme, et dans quel lieu j' étois. Il me répondit : cet homme est l' antechrist, et tu es à l' entrée de l' enfer. Mahomet que je cherche, ne peut être ici, dis-je en sortant ; où puis-je le trouver, lui demandai-je ? Dieu est grand, me répliqua-t-il, ne te décourage point, continue ton chemin. Je suivis son conseil, et j' arrivai dans un désert que je trouvai si aride, que je ne pus retenir mes larmes. Cependant à force de marcher, j' apperçus un château carré qui répandoit une grande lumière de chacune de ses faces ; l' espérance de le trouver habité me donna de nouvelles forces ; et je découvris en l' approchant que les pierres dont il étoit construit, étoient alternativement d' or et d' argent. Je vis ensuite ces mots écrits

p391

sur la porte : il n' y a qu' un dieu, Mahomet est son grand ami, Adam est la créature pure et sincère de dieu... ces paroles m' inspirèrent une grande confiance, et j' entrai sans balancer dans ce château, où je sentis une odeur divine de parfums qui m' étoient inconnus. Je vis ensuite un grand nombre de sofas couverts des plus riches tapis travaillés en or et en argent ; je levai un rideau également magnifique, contre lequel ces sofas étoient appuyés, et j' apperçus un très-grand nombre de beaux jeunes hommes qui avoient leurs sabres nuds et pendus à leur côté ; les uns étoient debout, les autres étoient assis ; mais le sang couloit avec abondance des blessures dont ils étoient percés. Je trouvai plus loin un autre rideau que je levai pareillement, et je vis couler un fleuve dont l' eau étoit plus douce que le miel, plus fraîche que la neige, et plus blanche que le lait. On voyoit sur les bords de ce fleuve plusieurs tables bien garnies, j' en profitai.

Je n' avois aucune envie de quitter un lieu si rempli de délices ; mais un grand lion vert, et qui avoit les louanges de dieu et celles de Mahomet écrites sur les deux flancs, voulut se jeter sur moi, et la peur qu' il me causa, me fit prendre la fuite, et sortir du château.

Après avoir fait quelques pas, j' aperçus un jeune-homme qui prioit dieu, et dont tous les habits étoient verts ; il avoit devant lui un grand écriteau

p392

de même couleur. Je n' osai par respect regarder ce qui étoit écrit ; j' approchai de lui, et je lui demandai le nom du château dont je sortois, et voici sa réponse : Mahomet, pour reconnoître la peine que tu prends à le chercher, a obtenu de dieu la permission de te faire voir une image du paradis qu' il destine à ceux qui périront pour défendre et pour soutenir sa foi ; remercie dieu, me dit-il, d' avoir obtenu une semblable faveur : je lui obéis. Prends cette grenade, ajouta-t-il ensuite, et mange-là. Je la pris, et jamais je n' ai trouvé de fruit si agréable. Nous étions auprès d' une fontaine, qui servit à me désaltérer, et l' eau m' en parut délicieuse. Il voulut savoir mon histoire ; je la lui racontai, et quand il m' eut appris qu' il étoit Enoch que dieu avoit enlevé, je redoublai mon respect et mon admiration, mais je ne pus m' empêcher de lui témoigner l' envie que j' avois de voir Mahomet. Tout ce que j' ai souffert, lui dis-je, pour satisfaire ce desir, loin de l' éteindre en moi, semble l' avoir redoublé ? Prends courage, homme protégé de dieu, me dit-il, tu seras bientôt où tu desires d' arriver, et tu reverras celle que ton coeur desire ; on trouve dieu, et l' on éprouve ses bontés lorsque l' on s' y attend le moins. Pendant que ce jeune-homme me parloit, je vis paroître une nuée noire au-dessus de nos têtes ; elle étoit soutenue par des anges. Le jeune-homme leva les yeux, salua les anges, et leur demanda dans

p393

quel pays ils alloient ; ils lui dirent qu' ils étoient envoyés pour ravager le pays des idolâtres. Enoch leur dit : suivez les ordres de dieu, et continuez votre chemin. Elle étoit suivie d' une

autre, dont la blancheur étoit extrême ; il salua encore les anges qui la soutenoient, et leur fit la même question. Les anges lui répondirent : nous allons porter la miséricorde dans le pays qui doit donner le jour au grand ami de dieu. Alors en me montrant à eux, regardez ce jeune-homme, leur dit-il, et portez-le où il doit arriver, vos intelligences sont assez subtiles pour savoir ce qui lui convient, et ce que vous en devez faire. Dans le même tems, les anges abaissèrent la nuée pour me prendre ; je fis de nouveaux remerciemens au prophete Enoch, et la nuée m' a rapporté dans la cour de ma maison presqu' en un instant ; mon impatience pour la revoir, et tout ce que j' ai souffert, ne méritoient pas tout ce que j' y ai trouvé. C' est à vous à présent, Aboutaleb, dit Zesbet, à nous conter tout ce que vous avez vu. Aussi-tôt il commença en ces termes.

p394

HISTOIRE ABOUTALEB DOCTEUR LOI

Frappé de tout ce que la belle Zesbet m' avoit appris, et curieux de m' instruire de tout ce que l' on pouvoit savoir de Mahomet qui devoit naître un jour pour le salut des hommes, je partis il y a aujourd' hui un an. Ce fut inutilement que je traversai une très-grande partie de l' Inde ; les sages que je consultai pendant plus de six mois, ne m' apprirent que ce que je savois déjà. Enfin je m' embarquai sur le grand océan, et n' ayant aucune route déterminée, le vaisseau qui se trouva le premier prêt à faire voile fut celui que je préférai. Après une navigation assez heureuse pendant quelques mois, il fit naufrage, et j' échappai seul à la fureur des flots, en me sauvant sur une planche qui me porta à la côte d' une île que je trouvai remplie de serpens. Je les considérois avec attention, quand j' apperçus au milieu d' eux un petit serpent jaune, d' une couleur admirable, et qu' un des gros portoit sur son dos. Mais ce qui m' étonna

p395

le plus, ce fut de voir tous les autres serpens
accourir du plus loin qu' ils l' apperçoivent, et venir
se ranger autour de lui, comme pour lui servir de
gardes. Il siffla, et tous les autres saisis de
crainte s' enfoncèrent dans la terre. J' admirois ces
merveilles, lorsque le petit serpent me demanda qui
j' étois ; je contentai sa curiosité, et je le priai
de satisfaire la mienne. Je me nomme Temliha, me
répondit-il, et mon autorité est si absolue sur tous
les serpens de cette île, que d' un seul mot je les
fais descendre dans les eaux qui sont sous la terre ;
telle est la volonté du grand Dieu : si je ne les
retenois ainsi dans le devoir, il y a long-tems
qu' ils auroient détruit les enfans d' Adam. Je
lui demandai des nouvelles de Mahomet, il me dit
qu' il devoit annoncer aux hommes la véritable
parole de Dieu, mais il ajouta qu' il ne
l' avoit point vu. Ensuite je le priai de
m' apprendre comment je pourrois sortir de
l' île qui lui étoit soumise. Aussi-tôt il appella
un de ses plus grands serpens, et lui ordonna de me
porter au plutôt, et sans me faire aucun mal, à la
côte de la terre ferme qui n' étoit pas éloignée.
Ses ordres furent exécutés ; et quand je fus à
terre, je voulus remercier le serpent ; mais, sans
m' écouter, il s' éloigna promptement de moi.
Je remerciai Dieu de toutes ses bontés ; et le
coeur toujours occupé des beautés de Zesbet, et
des moyens de voir le grand prophete pour la
posséder, je revins chez

p396

les assyriens, et je me rendis à Babylone pour y
voir un sage des plus renommés, appelé Uffan.
J' étois à-peine entré dans sa maison, qu' il me dit :
Aboutaleb, tu cherches inutilement le saint
prophete ; je sais cependant un moyen qui pourroit
te satisfaire, malgré le nombre des années qui
doivent encore s' écouler avant sa naissance ; je
ne crois pas que tu puisses jamais jouir de la
belle Zesbet, si tu n' acceptes le parti que je
vais te proposer. Je sais par mes livres que
tu connois l' île des serpens, celle où regne le
serpent Temliha. Si tu veux m' y
conduire, je trouverai les moyens de nous rendre l' un
et l' autre riches et célèbres dans le monde, et de
nous faire parvenir à une si grande vieillesse, que
nous verrons Mahomet pendant long-tems, et que
nous serons ses premiers disciples et les fideles
observateurs de sa loi. Je fus charmé des
propositions du sage Uffan, je les acceptai avec

empressement, et je lui promis de le conduire dans l' île du serpent jaune. Dès-lors nous ne fûmes plus occupés que des soins de notre départ. Ils ne furent pas longs ; Uffan prit un arc et des fleches ; il remplit deux petits vases d' argent, l' un de vin et l' autre de lait, et les mit dans une boîte de fer qu' il emporta. Nous arrivâmes sans obstacles à la terre ferme où le grand serpent m' avoit conduit par ordre de Temliha. Nous achetâmes une petite barque avec quelques provisions, et nous mettant l' un et l' autre à ramer, nous

p397

débarquâmes en peu de tems dans l' île où le serpent faisoit sa demeure.

Le premier soin d' Uffan fut de mettre à terre le petit coffre de fer et de l' ouvrir ; nous nous mîmes ensuite à l' écart, de façon que sans être vus nous pouvions examiner ce qui se passeroit. Le petit serpent, attiré par l' odeur des deux liqueurs, accourut avec empressement, et bientôt il les but avec avidité ; mais le vin l' ayant étourdi, il tomba dans le coffre. Le sommeil suivit de près son ivresse : aussi-tôt Uffan courut sans faire de bruit, ferma le coffre et l' emporta. Nous parcourûmes le reste de l' île, pour trouver une plante que le sage Uffan cherchoit avec empressement. Quand nous fûmes auprès de la plante, par la toute-puissance de Dieu elle tint ce discours au sage Uffan : coupe et pile quelques-unes de mes branches, elles te fourniront une huile si merveilleuse, qu' en s' en frottant la plante des pieds, on peut marcher sur les eaux sans aucun risque. C' est toi précisément que je cherche, lui répondit Uffan, et je te devrai le succès de mes desseins. Il fit aussi-tôt ce que la plante lui avoit conseillé ; il recueillit l' huile dans une bouteille qu' il avoit eu soin d' apporter ; et le petit serpent ne devant servir à Uffan que pour lui faire trouver cette merveilleuse plante, qui se nommoit *feéarz* , à ce qu' il m' apprit, il ouvrit le coffre et lui rendit la liberté. Aussi-tôt il s' éleva dans les airs, en disant :

p398

le grand dieu fait punir les téméraires ; ... et il

disparut. Tu ne dois avoir aucune inquiétude, me dit alors Uffan, nous avons l' article le plus essentiel pour obtenir ce que je t' ai promis ; allons sur le bord de la mer, continua-t-il. Nous y fûmes promptement rendus ; nous nous frottâmes la plante des pieds de l' huile merveilleuse de feéarz, et nous fûmes aisément convaincus du singulier effet de sa vertu, car nous marchâmes sur les eaux sans même avoir les pieds mouillés.

Après avoir fait un chemin assez considérable, nous aperçûmes un rocher qui n' étoit cependant pas des plus élevés, et dont le sommet étoit couvert d' un nuage blanc. Quand nous y fûmes arrivés, Uffan marcha droit à une caverne, dont la porte étoit fermée avec une serrure d' or : il tira une fleche contre cette porte, et elle s' ouvrit ; il entra et je le suivis. Nous vîmes paroître deux lions furieux, contre lesquels il tira deux fleches, et ils disparurent. Nous trouvâmes ensuite une autre porte fermée ; une fleche la fit encore ouvrir. Il parut alors deux dragons, qu' il fit disparoître comme les deux lions ; et rien ne nous empêcha plus d' arriver en face d' un trône magnifique. Il étoit peint de différentes couleurs, et couvert d' un riche tapis de soie brodé en or. On voyoit sur ce trône un homme d' une figure respectable, couché sur le dos ; il avoit au petit doigt de la main droite un anneau qui éclairoit

p399

toute la salle. On lisoit distinctement sur cet anneau : il n' y a qu' un seul dieu, et Salomon est son prophete... une lampe d' or étoit suspendue au-dessus de la tête de ce prince ; deux dragons étoient à sa tête, et deux autres à ses pieds. Uffan les fit encore disparoître par le moyen de ses fleches ; et se tournant de mon côté : c' est à-présent, me dit-il Aboutaleb, mon cher frère, que j' ai besoin de tes services ; si je viens à bout de mon entreprise, nous aurons tout ce que je t' ai promis, et tu rendras Zesbet heureuse. Je vais approcher de ce prince, continua-t-il, pour tirer l' anneau qu' il porte à son doigt ; mais je sais qu' un serpent doit s' élancer contre moi dans le moment même, et qu' il me fera mourir ; prends mon arc et ces trois fleches, dit-il, en me les présentant, et quand tu me verras mort, tire contre moi une de ces fleches, et je ressusciterai. Je lui promis de faire exactement ce qu' il me recommandoit. Cependant je le priai de me dire le nom de celui que nous voyions couché sur ce trône. C' est, me répondit-il, le

prophete Salomon ; son anneau est tout-puissant, c' est par son moyen qu' il s' est asservi les hommes, les génies et tous les animaux, et qu' il s' est rendu le maître de tout le monde, en acquérant la connoissance de tous les secrets de la nature ; et si je puis mettre cet anneau à mon doigt, je serai un second Salomon. En disant ces mots, il mit le pied sur le

p400

trône, et fit tous ses efforts pour s' emparer de l' anneau. Alors il sortit de dessous le trône un serpent, qui du seul poison de son haleine fit tomber Uffan et le fit mourir. Quand je le vis dans cet état, je lui tirai une fleche qui lui rendit aussi-tôt la vie. Uffan fit de nouveaux efforts ; ils n' eurent pas plus de succès que les premiers, l' haleine empoisonnée du serpent le fit mourir une seconde fois. Je me servis avec succès du même moyen. Si tu me ressuscites encore une fois, me dit Uffan, je n' ai plus rien à craindre, et je suis le plus heureux des hommes. Il voulut encore prendre l' anneau ; le serpent le fit encore mourir. Et dans le moment que j' allois tirer la troisième fleche, le ciel s' obscurcit, un tonnerre affreux se fit entendre, tout le rocher s' ébranla ; je tombai le visage contre terre. Et quand j' eus repris mes esprits, le serpent me regarda avec indignation, et me dit : es-tu donc un rebelle ? Qui t' engage à rendre service à ce sacrilège ? Si tu n' avois pas la protection du grand ami de dieu, je te ferois éprouver un sort pareil au sien. Je jettai promptement mon arc et ma troisième fleche ; cette soumission fit retirer le serpent ; l' air redevint calme, et je ne pensai qu' à m' éloigner de ce lieu terrible. Je me frottai les pieds de l' huile merveilleuse dont Uffan m' avoit heureusement remis la bouteille, et je marchai sur la mer ; j' en traversai six différentes, sans rien rencontrer. Ce ne fut

p401

qu' après être parvenu à la septième, que j' aperçus une île qui paroissoit d' or. Quand j' y fus entré, je la trouvai couverte de saffran, de palmiers et de grenadiers ; à l' aspect de ces fruits, je crus être arrivé dans le jardin d' éden. Je cueillis de ces fruits qui réparèrent mes forces épuisées ; mais je

fus très-effrayé quand, en jettant la vue sur l' île, j' aperçus des hommes d' une figure singulière, qui accouroient de tous côtés le sabre à la main, et qui me venoient attaquer ; je prononçai le nom de dieu, et ils s' arrêtèrent aussi-tôt, et mirent leur sabre dans leur fourreau, en prononçant eux-mêmes le nom de dieu. Qui cherches-tu dans cette île ? Me demandèrent-ils. Je cherche Mahomet, leur répondis-je. à ce nom sacré, ils redoublèrent d' attention pour moi, et me dirent qu' ils étoient des génies qui habitoient autrefois avec les anges du tout-puissant, mais qu' ils avoient été envoyés sur la terre, où ils devoient demeurer jusqu' au jour du jugement, pour détruire les idolâtres et ceux qui dans la suite ne croiroient pas la loi du saint prophete. Ils ajoutèrent qu' il ne m' étoit pas permis de demeurer avec eux, et que je devois m' éloigner au plutôt. Leur chef prit alors la parole, et me dit, que dieu ayant permis que je parûsse dans leur île, ils devoient tout employer pour avoir soin de moi, et qu' ainsi il alloit me donner les moyens d' en sortir. Je lui témoignai ma reconnoissance, et

p402

je le priai de me faire conduire le plutôt qu' il le pourroit dans les lieux où il croiroit que je pourrais saluer le saint prophete. Je ne puis, me dit-il, te rien répondre sur ce sujet ; je vais faire pour toi l' unique chose qui soit en mon pouvoir. Aussi-tôt il ordonna que l' on sellât un de leurs chevaux, et qu' on lui couvrît les yeux : car, sans cette précaution, il n' auroit pas été possible à aucun homme de le monter. Il me recommanda de mettre ma confiance en dieu, et m' assura que j' arriverois heureusement dans un port de la mer rouge, où je trouverois un vieillard et un jeune-homme auxquels je remettrois le cheval qu' ils me confioient. Ils te rendront, continua-t-il, les services qui pourront dépendre d' eux, et t' apprendront peut-être ce que tu cherches, et que j' ignore moi-même. Je partis après leur avoir donné toutes les marques de ma reconnoissance. Mon voyage fut très-heureux ; mais le cheval s' éleva si haut dans les airs, que je ne vis aucun objet ; il rabattit sur un port de mer, où je trouvai ceux que l' on m' avoit annoncés ; je leur remis le cheval. Le vieillard me demanda s' il y avoit long-tems que j' avois quitté l' île des génies. Je lui répondis que j' en étois parti sur le midi. Combien crois-tu avoir fait de lieues ? Reprit le vieillard. Cinq ou six, lui répondis-je. Tu as fait, me dit-il, plus de huit mille lieues. Je ne pouvois

me lasser d' admirer tous les prodiges qui
m' arrivoient

p403

successivement. Je convins avec le vieillard qu' il n' y avoit rien d' impossible à dieu ; mais toujours occupé de l' envie de voir Mahomet, il me parut que je l' attendrissois. On doit tout faire pour un aussi bon motif, me dit-il ; ensuite il ajouta : quoique notre cheval soit assez fatigué, et qu' il ne soit pas accoutumé à porter un aussi grand poids que le tien, le lieu où tu dois aller, selon les décrets de la providence, est si peu éloigné, que je vais lui ordonner de t' y conduire ; en effet, une cinquantaine de lieues qui peuvent nous en séparer, est une bagatelle ; de plus, le tems presse. Je lui témoignai ma reconnoissance par mes larmes ; je voulus embrasser ses genoux, il m' en empêcha, et le cheval étant arrivé, il lui dit un mot à l' oreille. Je le montai avec les mêmes précautions ; et dans un moment il m' a conduit ici, m' a jetté dans la cour, et je l' ai perdu de vue.

Si je n' ai point vu Mahomet, reprit alors Aboutaleb, vous devez au moins convenir, belle Zesbet, que ce ne n' est point ma faute, que je n' ai rien épargné pour y parvenir, et que les trois rivaux que mon malheur m' attire, et qui ont eu l' avantage de partir avant moi, ne sont pas plus heureux, quant au principal objet de leur voyage, et qu' ils n' ont pas éprouvé plus de bontés et de faveurs du tout-puissant que je confesse en avoir reçu. Alors Zesbet prenant la parole, leur dit : vous

p404

êtes témoins de ma soumission aux ordres de mon père, vous les voyez écrits de sa main, le prodige est convaincant, et la bonté de dieu pour vous se manifeste : je vous jure que je vous desire également tous les quatre ; cependant je ne puis épouser que celui qui aura vu Mahomet ; aucun de vous n' est donc mon mari.

Cette douceur et cette égalité de sentimens, loin de calmer les rivaux, ne servant qu' à leur donner la certitude d' être approuvés par l' objet de leurs voeux s' ils pouvoient écarter ceux qui mettoient obstacle à leur satisfaction, alloit encore augmenter leur animosité. Zesbet la remarquoit avec un trouble et un embarras qu' elle ne pouvoit dissimuler, quand un coup de tonnerre qui se fit entendre malgré la sérénité du ciel, attira toute leur attention. Alors ils virent paroître un vieillard auguste par la beauté de ses traits et par la grandeur de sa barbe, dont la blancheur se confondoit avec celle de ses vêtemens. Il étoit appuyé sur un sabre nud, dans

lequel il mettoit sa confiance ; un nuage blanc le portoit, il étoit suivi d' un rayon de la gloire de dieu, qui se perdoit dans l' immensité des cieux. à cet aspect ils se prosternèrent, n' osant envisager celui qui leur apparoissoit avec un si grand éclat. Levez-vous, leur dit-il. Ils obéirent, se tenant dans le plus profond respect, et il leur dit : Abdal Motallab, Yarab, Aboutaleb, Temimdari, vous

p405

avez trouvé grace devant le tout-puissant ; tout ce que vous avez vu par sa permission est une récompense de m' avoir cherché. Regardez-moi, je suis Mahomet, je suis le grand ami de dieu, celui qui, par sa permission, doit répandre la lumière sur la terre ; et jouissez d' un bonheur que nul autre que vous dans le monde ne peut connoître à-présent, et qui sera envié dans la suite de tous les siecles. Les promesses du sage Oucha vont être accomplies en ta personne, Zesbet ; tes vertus et tes beautés m' ont engagé à te préférer sur toutes les filles de La Mecque : tu te nommeras dorénavant *Amina* . Et se tournant ensuite du côté des maris : vous m' avez vu, leur dit-il, elle est à vous, vous êtes à elle, travaillez donc avec un saint zele à me faire voir le jour pour éclairer l' univers. Tous ceux qui suivront la loi que je dois prêcher pourront avoir quatre femmes ; Zesbet sera la seule qui aura légitimement quatre maris à la fois ; c' est le moins que puisse avoir celle dont je veux naître. En achevant ces mots, Mahomet disparut ; ils le suivirent des yeux autant qu' ils leur fut possible ; et ils le virent se perdre dans la gloire de dieu. Zesbet se livrant aux quatre maris que la providence lui avoit destinés, se soumit avec résignation aux ordres du ciel. Le sort décida des arrangemens particuliers ; ils vécurent dans la plus parfaite intelligence, au milieu de l' abondance que leur fournirent

p406

sans peine les trésors du célèbre Oucha, qui se découvrirent à leurs yeux ; et le grand prophete naquit.

Moradbak, après avoir fini son histoire, regarda fort attentivement si le roi n' étoit point endormi. Et le voyant éveillé, elle lui demanda quel jugement il portoit de ces grandes aventures et de ce grand miracle. Je crois, lui dit le roi, que cette histoire ne m' eût pas été moins salutaire que la première, si je ne m' étois pas avisé d' être attentif pour juger de la préférence ; mais j' ai la tête si remplie de génies et de prodiges, que je ne suis pas en état de prononcer. Au lieu de t' aviser de me faire juger de ces extravagantes histoires, ne devois-tu pas voir toi-même que j' ai toujours dormi, et que la fin m' a un peu réveillé ? N' importe, raconte-moi seulement des histoires, et ne t' embarrasse pas d' autre chose : en voilà cependant assez pour aujourd' hui, va te reposer, je t' attends demain. Elle obéit, et le lendemain elle commença en ces termes.

p407

HIST. DE NAOUR ROI DE CACHEMIRE

Naour roi de Cachemire, gouvernoit depuis l' âge de quinze ans cette heureuse contrée, avec justice, mais avec sévérité ; il vouloit que ses sujets fussent heureux, et qu' ils méritassent de l' être. L' oisiveté ne trouvoit jamais grace devant lui ; il faisoit acheter la diminution des impôts par un travail assidu, qui par-là devenoit pour ses sujets une double source de richesse. Il exigeoit la plus prompte obéissance, et ne commandoit rien sans raison ; et par une conséquence nécessaire, ceux auxquels il donnoit des preuves de sa générosité subissoient le plus rigoureux examen de leur mérite. Ses armes heureuses l' avoient rendu conquérant ; son caractère fier l' avoit toujours suivi dans ses conquêtes et dans sa politique ; ses voisins le redoutoient, et ses peuples l' admiroient en le craignant : c' est le sort de la vertu qu' accompagne trop d' austérité. C' est ainsi que Naour régnoit depuis

p408

vingt ans, et son pouvoir paroissoit si bien établi sur le courage, l' esprit et la justice, que jamais on

n' eût imaginé qu' il pût éprouver les revers de la fortune.

Ce roi n' avoit jamais connu les charmes de l' amour, il avoit toujours regardé cette passion comme une foiblesse de l' humanité : les beautés qu' il avoit eues sans nombre dans son harem, le lieu secret de ses plus doux plaisirs, ne lui avoit jamais fait imaginer que l' on pût être soumis à la volonté de celles que l' on soumettroit à la sienne, et devenir l' esclave de ses esclaves. Il étoit plus que jamais prévenu de cette erreur, lorsque l' intendant de son harem lui présenta l' incomparable Fatmé ; elle parut devant lui plus fière des avantages dont la nature l' avoit comblée, que Naour ne l' étoit de ceux du trône. La fermeté de l' esprit de ce prince qui jugeoit sévèrement de tous les objets, la dureté même de son coeur, qui n' étoit sensible qu' au mérite surnaturel ; tous ces sentimens nés en lui, augmentés par l' habitude et la vanité de les pratiquer, furent en un instant humiliés devant sa nouvelle esclave. Cependant elle ne témoignoit aucun orgueil qui pût révolter ; tout étoit graces et beautés dans sa personne ; sa fierté même étoit nécessaire à la majesté de sa taille, et à l' arrangement de ses traits.

Naour sentit sa défaite, il en fut piqué, il voulut se la dissimuler ; et, dans l' espérance de l' éviter,

p409

son premier soin fut de se priver d' un objet dangereux ; mais l' amour ne fut pas long-tems sans le ramener. Fatmé feignit de ne pas s' appercevoir des mouvemens qu' elle faisoit naître dans un coeur si fier ; elle s' en applaudit, son amour-propre en fut flatté, et elle ne se rendit aux desirs emportés de son maître, qu' après en avoir triomphé. Le roi de Cachemire étoit trop excusable de céder à une aussi parfaite beauté ; ses cheveux noirs le disputoient en longueur à ceux de la nuit la plus obscure, et son brillant visage disoit à la lune lorsqu' elle étoit à son quatorzieme jour : parois, ou je parois. Si un derviche qui passe la nuit dans le recueillement de la prière, avoit seulement vu en songe un objet qui pût lui être comparé, il en auroit perdu l' esprit. Ses dents étoient encore mieux rangées que le plus beau fil de perles ; la fossette de son menton étoit la prison des coeurs ; la délicieuse odeur que toute sa personne répandoit naturellement, surpassoit celle

du musc le plus estimé ; et le signe noir qu' elle avoit à-côté de l' oeil gauche, étoit une des plus grandes séductions que l' amour eût attachées à toute sa personne.

Naour, le fier Naour, devint en peu de tems si passionné pour la belle Fatmé, au milieu même de la plus vive jouissance, qu' il ne pouvoit vivre sans contempler ses beautés, et sans admirer ses beaux cheveux tressés. Il étoit étonné de tous les

p410

sentimens que la nouveauté rendoit encore plus agréables à son coeur ; il se livroit sans cesse à l' amour le plus tendre, et s' enivroit des attraits de sa belle esclave, qu' il voyoit tous les jours avec un nouveau plaisir. Le signe noir dont il étoit encore plus frappé que de tous ses autres agrémens, étoit un grain semé dans son coeur, qui y produisoit un amour infini. Ce prince, dans les transports de sa passion, composa cette tendre chanson que la Perse chante encore aujourd' hui :

ce seroit en vain que je ne voudrois pas la suivre,
ses beaux cheveux m' ont enchaîné, et m' entraînent malgré moi.

Naour, amoureux pour la première fois, ne connoissoit encore ni la défiance ni la jalousie ; son caractère ne lui avoit jusqu' alors laissé voir les femmes qu' avec une sorte de mépris, et son amour le livra d' abord à la confiance la plus tranquille.

Ce qui lui restoit même de fierté auprès de Fatmé ne lui laissoit pas douter de sa reconnoissance et de sa tendresse. Puisque j' aime enfin, disoit-il en lui-même, je suis aimé.

Quand la belle esclave fut bien assurée du pouvoir de ses charmes, et qu' elle crut avoir suffisamment assuré son crédit sur l' esprit de son maître, et subjugué son coeur ; quand elle n' eut plus d' inquiétude sur sa conquête, celle de son souverain ne lui parut pas suffisante ; elle en étoit assurée, il

p411

en falloit une autre pour son bonheur particulier.

Et peu flattée d' un amant dans lequel elle reconnoissoit toujours un maître, elle voulut blesser un coeur qui ne dût qu' à son mérite le don

qu' elle lui feroit du sien.

Dans ces tems où Cachemire avoit un roi particulier, les harems n' étoient pas gardés avec une grande sévérité ; il y avoit même plusieurs officiers destinés pour le service du prince, qui n' étoient point eunuques, et qui entroient dans l' intérieur du palais. Naour avoit un favori, nommé Aboucazir, qu' il menoit toujours avec lui ; il étoit grand, bien fait, et d' une beauté ravissante ; ses paroles étoient aussi douces que le miel, et son visage n' étoit couvert que d' un duvet si doux, qu' il ressembloit à la verdure qui croît sur les bords des fleuves de lait qui coulent dans le paradis.

C' étoit lui qui servoit toujours le roi quand il étoit dans l' appartement de Fatmé, et jamais aucun autre officier ne se tenoit à ses côtés quand il soupoit avec cette belle esclave. Ce fut sur Aboucazir qu' elle jeta les yeux : elle essaya mille fois ses regards pour dénouer le noeud de sa pensée. Quelquefois elle croyoit entrevoir des rayons d' espérance ; mais aussi-tôt elle ne voyoit plus dans toute sa personne que les apparences d' un respect qui la mettoit au désespoir. Ces tourmens de son coeur lui rendirent à la fin le repos inconnu, sa beauté même en fut altérée.

p412

Naour en ressentit les plus vives alarmes ; mais bientôt elle ne regretta plus la diminution de ses charmes, les regards tendres et compatissans qu' Aboucazir ne put s' empêcher de laisser tomber sur elle, ne tardèrent pas à la ranimer, comme une jeune fleur qu' un triste orage a courbée et flétrie, reprend son éclat et sa fraîcheur au premier rayon d' un soleil bienfaisant. Il est vrai que ces témoignages furent si sages et si modérés, que Fatmé n' en pouvoit tirer qu' une légère espérance ; elle s' y livra cependant avec transport.

Ces premières démarches accoutumèrent bientôt l' amante et l' amant à se servir de leurs yeux et de leurs paupières pour se faire des demandes et des réponses, en attendant l' heureuse occasion de pouvoir exprimer ces tendres reproches, ces douces questions et ces aimables assurances qui sont le charme de tous les amours, mais plus encore de l' amour naissant.

Le tems qui leur étoit le plus favorable étoit celui des soupers, parce qu' ils se voyoient de plus près et plus long-tems. Fatmé qui ne croyoit vivre que lorsqu' elle voyoit son amant, ne songea qu' à les rendre plus fréquens, et la proposition qu' elle en

fit au roi, dont il attribuoit la cause au desir de le
voir plus souvent, ne servit encore qu' à
l' enflammer davantage.
Un jour que le prince et la belle esclave étoient

p413

à table vis-à-vis l' un de l' autre, Fatmé laissoit
tomber ses regards, toutes les fois qu' elle le pouvoit
faire sans danger, sur Aboucazir. Il servoit son
maître, et plus libre dans ses regards,
puisqu' étant derrière lui il ne pouvoit en être
aperçu, il la dévoroit des yeux ; tandis que Naour
la regardoit elle-même avec tant de passion, qu' il
ne voyoit qu' elle dans la nature, et croyoit lire sur
ses joues vermeilles ce passage du divin alcoran :
la femme est le plus bel ouvrage du créateur. Les
regards n' étant pas suffisans pour rassurer et
nourrir le coeur de Fatmé ; cette belle des belles
qui vouloit prolonger le plaisir de voir son nouvel
amant, et celui d' en être vue, qui vouloit encore
trouver les moyens de lui faire connoître
l' étendue de son amour, et rendre le sien plus
hardi, proposa au roi de lui conter une histoire.
J' y consens, reprit-il, quand nous serons sortis de
table ; je jugerai avec transport des charmes de
ton esprit ; je suis sûr qu' ils égalent ceux que
toute ta personne offre à mes yeux. Si j' osois
représenter quelque chose à mon souverain seigneur,
reprit la belle fille, il me semble qu' une
histoire doit être plus agréable dans la situation
où nous sommes. Lorsqu' elle est moins intéressante,
on prend un fruit, on demande un cherbet, ou quelques
coupes de vin de Chiras ; il augmente la vivacité
de celui qui raconte, et dédommage celui qui écoute
des instans d' ennui, et

p414

je sens que cette ressource m' est absolument
nécessaire. Cette feinte modestie lui attira les
éloges qu' elle en attendoit, et ne donna que plus
d' envie de l' entendre ; les regards d' Aboucazir,
et les discours du roi lui témoignèrent combien ils
en seroient charmés. La gaieté vive et la grace
dont elle avoit accompagné cette proposition,
avoit disposé leurs esprits par ses plus fortes
illusions. Fatmé n' ayant plus rien qui l' empêchât
de parler, prit ainsi la parole.

HISTOIRE NAERDAN ET GUZULBEC

Hussendgiar, riche marchand de pierreries, habitoit Erzerum ; il étoit déjà dans un âge avancé, et de toutes ses esclaves et de ses femmes il n' avoit obtenu du ciel qu' une fille. Si elle ne pouvoit le satisfaire du côté des espérances de son commerce, elle le rendoit heureux par les graces dont la nature

p415

avoit orné sa figure, en même tems qu' elle avoit rendu son esprit susceptible de tous les talens. Elle n' avoit que six ans, lorsqu' Ali, surnommé Timur, qui avoit toujours été des amis d' Hussendgiar, vint à mourir, ne laissant aucune fortune à son fils unique, malgré la réputation qu' il avoit toujours eue d' être riche. En rendant les derniers soupirs entre les bras d' Hussendgiar, il lui recommanda ce fils, seul objet de ses regrets. Ce véritable ami s' en chargea avec plaisir ; ce fut d' abord sans autre vue que celle de satisfaire à l' amitié, qu' il donna tous ses soins à cet enfant ; mais Naerdan, c' est le nom du fils de Timur-Ali, les mérita bientôt lui-même. La douceur faisoit son caractère, et son intelligence étoit au-dessus de son âge ; la reconnoissance fut le premier sentiment de son coeur. Hussendgiar s' applaudissoit du legs que lui avoit fait son ami, et partageoit sa tendresse entre Naerdan et Guzulbec sa fille unique. Ils étoient élevés ensemble ; leur enfance qui les unissoit par des plaisirs communs, la liberté qu' ils avoient d' être toujours ensemble ; ou plutôt les charmes naissans de Guzulbec et le mérite de Naerdan, établirent dans leurs coeurs un goût que rien ne put détruire. Hussendgiar s' en aperçut ; mais loin d' apporter aucun obstacle à leurs sentimens, il paroissoit au contraire les approuver. Le ciel qui lui avoit refusé un successeur, lui en donnoit un dans le fils de son ami, qui s' en rendoit

p416

plus digne chaque jour, et Hussendgiar avoit le plaisir de faire un élève au gré de ses desirs. Quand Naerdan, qui se trouvoit de fort peu

d' années plus âgé que Guzulbec, eut atteint l' âge de douze ans, on ne lui permit plus de la voir, elle fut renfermée dans l' appartement des femmes, et Naerdan confié à ceux qui devoient lui donner une éducation convenable aux desseins qu' Hussendgiar avoit formé pour son établissement. Cette séparation lui fut infiniment sensible ; mais elle le fut pour le moins autant à Guzulbec, qui moins distraite que lui, ne s' occupa plus que d' un amour dont la privation de ce qu' elle aimoit, venoit de lui découvrir toute la violence. Il s' accrut long-tems dans la solitude, et n' osant écrire à son amant, elle n' avoit d' autre ressource, pour le faire lire dans son coeur, que les salams qu' elle lui envoyoit par un esclave qui en ignoroit le mystère. Le premier qu' elle lui fit tenir fut un petit paquet de gingembre : c' étoit faire de grandes avances, sans doute ; mais une passion aussi vive que la sienne ne consultoit plus la retenue ; elle trembloit dans l' attente de la réponse ; elle craignoit de n' être plus aimée. Quelle fut sa joie, lorsqu' on lui rapporta de la part de Naerdan un petit morceau de drap bleu ! Ce

p417

signe n' exprimoit pas, à la vérité, un sentiment aussi tendre qu' elle l' auroit désiré ; mais enfin elle n' étoit pas oubliée, on l' aimoit encore ; le charme de cette idée dura peu de tems. Il fit place à des regrets et à des desirs d' autant plus vifs, qu' elle ne doutoit point que Naerdan ne les partageât. En prononçant ces derniers mots, Fatmé les adressoit à Aboucazir, et les accompagnoit des regards les plus tendres. Il faut avouer, dit-elle, en interrompant elle-même son récit, et fixant, pour un instant, sur le roi de Cachemire, ses beau yeux qu' elle ramena insensiblement sur l' attentif Aboucazir ; il faut avouer, continua-t-elle, que la malheureuse Gulzulbec étoit à plaindre ; renfermée dans un sérail trop respecté par son amant, elle comptoit les instans de sa jeunesse et de sa beauté. Quels avantages, disoit-elle, quels trésors dissipés sans fruit ! De quel retour ma tendresse ne devoit-elle pas être payée ! Ah ! Combien le germe de notre amour, cultivé par mes soins, auroit poussé de rameaux qui se seroient courbés sous le poids des fruits les plus délicieux ! Mais, non ; celui que j' adore ne m' aime point, puisqu' un vain respect... je ne vous rapporterai point, seigneur, continua Fatmé, les soupçons qui succédoient aux plaintes de la triste

Guzulbec ; je vous ai promis son histoire, et je la reprends. Naerdan, parvenu à l' âge de quinze ans, sentit à tel point les avantages du commerce, et profita si

p418

parfaitement des leçons qu' il avoit reçues, que la reconnaissance qu' il avoit pour Hussendgiar, jointe à son intelligence naturelle, lui fit avoir un soin particulier de ses affaires ; ce bon maître les lui confia pendant le cours de plusieurs voyages qu' il fit aux Indes. Elles prospérèrent entre ses mains, et la vente des marchandises qu' il lui avoit laissées dans ses magasins d' Erzerum, produisit encore plus de profit à Hussendgiar, que ses voyages. Cependant Naerdan, par une délicatesse et une fidélité rares à trouver dans un coeur amoureux, avoit rompu le commerce qu' il avoit avec Guzulbec ; son amour ne s' éteignit pas ; mais il lui imposa silence, et il en sacrifia tous les dehors à la probité. Il n' osoit plus prétendre à épouser la fille de son maître, à qui le ciel, contre toute espérance, venoit enfin d' accorder un fils. Cette générosité, continua Fatmé, loin de diminuer les sentimens de Guzulbec, ne servit qu' à les entretenir. Hussendgiar, dans la joie que lui causoit la naissance imprévue de son fils, ne pouvoit tarir sur les louanges que Naerdan méritoit, et disoit publiquement que l' héritier dont la nature avoit satisfait ses desirs, étoit seul capable de déranger les projets qu' il avoit formés en sa faveur ; ajoutant que sa vertu, sa droiture et son intelligence l' auroient déterminé à lui donner sa fille et tous ses biens, mais qu' il espéroit faire la fortune d' un de ses amis, en lui donnant un pareil gendre.

p419

Ces éloges engagèrent Cara Mehemmet, beau-frère d' Hussendgiar à lui demander Naerdan pour sa fille ; il prétendoit même conclure le mariage aussi-tôt qu' il seroit de retour d' un voyage aux Indes, qui devoit au moins l' occuper pendant huit ou neuf mois. Comme il étoit jouailler de sa profession, Naerdan consentit à cette proposition, non par aucun desir de richesse et d' établissement, mais pour se guérir d' un amour

qu' il ne pouvoit plus regarder que comme une ingratitude.

Ces nouvelles parvinrent aux oreilles de Guzulbec ; elles couvrirent son coeur de surme, elle envoya inutilement à son amant une pomme, un morceau d' étoffe couleur d' aurore, une olive, et un charbon de bois. Ces tendres signes de l' excès de sa douleur et de sa jalousie ne firent point changer la cruelle résolution du trop vertueux Naerdan. Ici Fatmé s' interrompant encore, ne put se refuser une réflexion, dont le sens, qui

p420

n' avoit rien que de simple pour le roi de Cachemire, étoit un reproche pour Aboucazir. On peut, dit-elle, je le conçois, se sacrifier soi-même aux sentimens d' une juste reconnoissance ; mais la vertu nous permet-elle d' autres victimes ? On est charmé de trouver, dans le coeur de ce qu' on aime, les principes de la vertu, mais ils dégènèrent en barbarie, quand on les pousse trop loin. Eh ! Comment peut-on se résoudre à lui sacrifier ce que l' on aime ? Car enfin Naerdan ne pouvoit ignorer que Guzulbec ne survivroit pas à son malheur ; mais le juste ciel, le ciel moins sévère que lui, ne consentit pas à sa perte. Cette tendre amante au désespoir, ne sachant à qui s' adresser dans son infortune, confia ses peines à une vieille juive qui lui vendoit souvent des bijoux étrangers. La vieille parut sensible à son état, mais plus encore à la récompense qu' elle lui promit, si elle pouvoit empêcher le mariage. Prends tout ce qui est en mon pouvoir, lui dit tendrement Guzulbec ; que Naerdan ne soit point à une autre ; et je te jure par le saint prophete, que je ne possède rien qui ne soit à toi. Que n' ai-je tous les trésors de l' Inde, pour t' engager à me servir ! La juive la quitta, en lui promettant de la secourir, et l' assurant qu' elle auroit bientôt de ses nouvelles. Le jour qui suivit celui où la juive avoit fait à Guzulbec des promesses si consolantes, Hussendgiar

p421

rencontra dans les rues d' Erzerum Cara Mehemmet, qui n' en étoit parti que depuis quatre mois. Il lui témoigna la surprise que lui causoit

un si prompt retour. Cara Mehemmet, lui répondit, qu' il avoit trouvé un de ses correspondans à motié chemin du lieu où il vouloit aller, qu' il lui avoit remis les fonds qu' il avoit dans l' Inde, d' une façon très-avantageuse, et qu' il étoit résolu de ne plus s' exposer à de si grandes fatigues que son âge ne permettoit pas de soutenir, qu' il vouloit enfin goûter le repos que ses richesses lui permettoient de trouver dans sa patrie.

Hussendgiar le fit souvenir sur le champ de l' engagement qu' il avoit pris avec lui, pour le mariage de Naerdan et de sa fille. Cara Mehemmet lui dit, qu' il étoit prêt de le remplir ; mais qu' il vouloit que les noces se fissent dans une maison de campagne, dont il avoit fait l' acquisition. Hussendgiar consentit sans peine à cette proposition. Ils partirent sur le champ pour aller chercher Naerdan ; ils le trouvèrent occupé des affaires d' Hussendgiar. Et Cara Mehemmet lui dit : mon fils, si vous voulez me suivre, je vous ferai voir ma fille, elle n' est âgée que de quinze ans, et vous l' épouserez, si elle vous convient. Naerdan lui répondit avec politesse, mais cependant avec froideur, et les suivit avec une espece de joie, dans l' espérance de détruire par ce moyen une passion à laquelle il croyoit ne devoir plus s' abandonner.

p422

Cara Mehemmet les conduisit hors des portes de la ville. Hussendgiar en lui voyant prendre ce chemin, lui dit : à-propos, mon ami, que signifie donc cette maison que je ne vous connois pas ? Cara Mehemmet lui répondit : il faut jouir de ses richesses ; vous verrez de quelle façon ma nouvelle habitation est ornée ; depuis long-tems je me fais un plaisir de l' étonnement que vous allez avoir ; le mariage de ma fille avec Naerdan est le terme du mystère que j' ai fait jusqu' aujourd' hui d' une retraite délicieuse dont je vais jouir paisiblement, en laissant à Naerdan avec les avantages de mon commerce, tous les soins qu' il me donnoit. En achevant ces mots, ils arrivèrent devant une grande maison dont la porte étoit gardée par deux portiers. Naerdan fut étonné de voir un nombreux cortège de pages au pied de l' escalier. Ils étoient magnifiquement vêtus, leurs chemises étoient de soie, leurs culottes de satin, leurs jupons de taffetas des Indes, leurs caffetans de taffetas ondé, et leurs ceintures de pierres précieuses taillées aux Indes. Ces pages marchèrent devant eux avec beaucoup de respect, et les conduisirent dans

une salle d' audience superbement meublée.
Quand ils eurent pris leur place sur le sofa, on leur apporta du café et des confitures, et bientôt on leur servit un repas splendide et délicat. Les plats étoient d' argent et le linge étoit richement brodé. Après le dîné, Cara Mehemmet pria

p423

Hussendgiar de passer dans une autre chambre pour le laisser avec Naerdan auquel il avoit des affaires particulières à communiquer. Hussendgiar les laissa seuls. Cara Mehemmet ouvrit une armoire qui donnoit dans l' appartement de ses femmes, et il appella sa fille. Elle répondit sur le champ avec une voix aussi douce que celle d' un ange, et si agréable, qu' elle causa même une sorte d' émotion à Naerdan. Cette beauté ne fut pas long-tems sans paroître, et sans faire voir des charmes frappans ; car l' éclat de son teint surpassoit celui de la lune quand elle est dans son plein. En arrivant auprès de son père, elle se jeta à ses genoux, et les embrassa en disant : que souhaitez-vous, mon père, de votre esclave ? Je suis charmé, lui répondit Cara Mehemmet, de vous trouver dans les dispositions où je vous souhaitois ; je veux vous donner en mariage à Naerdan que vous voyez : y consentez-vous ? J' ai déjà dit à mon père, reprit cette jeune beauté, que son esclave fera tout ce qu' il lui ordonnera ; elle est prête non-seulement à épouser Naerdan qu' il lui présente, mais encore le dernier de ses serviteurs ; le plaisir d' obéir à mon souverain seigneur, ajouta-t-elle, sera toujours la plus grande satisfaction de mon ame. En achevant ces mots, elle se retira et sortit de la chambre. Eh bien, mon fils, dit alors Cara Mehemmet, que dites-vous de ma fille ? En êtes-vous content ? Quel est l' homme,

p424

lui répondit Naerdan, à qui une semblable beauté pourroit ne pas plaire ? Cara Mehemmet satisfait de cette réponse, envoya promptement chercher l' iman du quartier, et tirant ensuite une bourse dans laquelle il y avoit trois mille sequins : prenez cet argent, mon fils Naerdan, lui dit-il ; et quand je vous demanderai en présence de l' iman ce que vous

apportez en mariage à ma fille, vous me répondez, trois mille sequins ; et pour-lors vous me donnerez cette bourse pour son douaire. L' iman ne se fit point attendre ; il arriva suivi du maître d' école et du muczin. On servit aussi-tôt la table, et sur la fin de ce nouveau repas, Cara Mehemmet dit à l' iman : je donne ma fille à Naerdan que vous voyez, s' il a trois mille sequins pour assurer son douaire. Hussendgiar voulut aussi-tôt les donner, mais Naerdan présenta la bourse que son beau-père lui avoit donnée ; et cette affaire n' éprouvant aucune autre difficulté, fut bientôt terminée. Le contrat fut donc dressé, et la cérémonie de l' iman fut encore suivie d' un nouveau repas. Quand on fut à la fin, Naerdan s' approcha d' Hussendgiar, et lui dit : je ne dois pas coucher seul cette nuit ; ne seroit-il pas à-propos que j' allasse aux bains ? Cara Mehemmet voulut savoir ce que desiroit son gendre. Quand il l' eut appris, non-seulement il approuva son dessein, mais il l' assura que cette purification étoit nécessaire après la cérémonie

p425

de l' iman. Il appella des esclaves qui le conduisirent aux bains délicieux que l' on avoit préparés dans la maison même, et demeura toujours à table. Naerdan vint ensuite l' y retrouver, et son beau-père le fit entrer dans l' appartement des femmes, et coucher avec sa nouvelle épouse. Quand il eut éprouvé des plaisirs qu' il croyoit devoir bannir de son coeur le souvenir de Guzulbec, il sentit avec chagrin qu' il ne lui étoit pas moins attaché qu' auparavant. Ces idées l' occupèrent quelque tems ; mais enfin il fut obligé de s' abandonner au sommeil. Le jour ne le réveilla pas tant encore qu' un besoin très-pressant, qu' il ne pouvoit cependant satisfaire, n' osant se lever ni faire le moindre mouvement, dans la crainte d' éveiller sa charmante épouse dont la tête étoit appuyée sur son bras. Enfin ne pouvant plus se retenir, il retira son bras le plus doucement qu' il lui fut possible. Mais quelle fut sa surprise quand il vit cette belle tête, cette tête un des chef-d' oeuvres de la nature, se détacher de son corps, et tomber en bas du lit en roulant jusqu' à la porte ! à cet affreux spectacle, il oublia tous ses besoins, et demeura perclus de tous ses membres. Il étoit depuis quelque tems dans cette cruelle situation, lorsque Cara Mehemmet envoya savoir

comment les nouveaux mariés avoient passé la nuit.
On trouva la porte fermée ; le malheureux Naerdan
n' étoit pas en état de l' ouvrir, ni même d' entendre

p426

frapper, car il avoit perdu toute connoissance. On fut donc obligé de l' enfoncer ; la tête et le sang que l' on apperçut firent pousser de grands cris à tous les esclaves, et ces cris attirèrent Cara Mehemmet, qui fit aussi-tôt venir le cadî. On mit Naerdan en prison et on le chargea de fers, pour le livrer bientôt au supplice. Les mauvaises nouvelles qui courent avec tant de rapidité, instruisirent bientôt Guzulbec de ces tristes événemens ; elle eut le coeur percé en apprenant le danger que son amant couroit. La juive ne fut pas long-tems sans se présenter devant elle. Elle lui dit en l' abordant : eh bien, êtes-vous contente ? Vous ne devez plus craindre de rivale, et... ah cruelle ! Lui répondit tendrement Guzulbec ; rends-lui la vie, et n' expose point les jours de mon amant. Tu ne pourras échapper à ma juste vengeance, poursuivit-elle en la regardant avec des yeux animés par la fureur, que dans de pareilles situations les caractères les plus doux n' expriment pas d' une façon moins terrible que les plus emportés. La juive se retira promptement. Cependant Hussendgiar ne fut pas plutôt informé du malheur de Naerdan, car il ne pouvoit le croire coupable d' aucun crime, qu' il se rendit à la prison. Il accouroit pour le consoler et savoir quel service il pourroit lui rendre. Naerdan lui fit un récit fidele de son aventure sur laquelle Hussendgiar ne sut quel

p427

jugement il devoit porter ; et il sortit promptement pour chercher les moyens de travailler à sa justification, sans trop savoir comment il pourroit y réussir. Son premier soin fut d' aller trouver Cara Mehemmet dans sa nouvelle maison où le malheur étoit arrivé, pour s' informer de ce qu' on y disoit. Mais il fut bien surpris de ne pas trouver la moindre trace de ce magnifique bâtiment, et de voir à la place une vieille mesure, dans laquelle il apperçut un vénérable vieillard qui lui demanda ce qu' il cherchoit. Je cherche, lui répondit Hussendgiar, une grande maison qui, ce me semble, étoit encore hier ici. Il est vrai qu' il y en avoit une, reprit le vieillard, mais tu vois clairement qu' il n' y en a plus. Ton étonnement cessera, poursuivit-il après quelques momens de silence, quand tu sauras que je suis un génie, et que les sentimens de ta fille Guzulbec pour Naerdan m' ont touché. J' ai pris

la figure d' une vieille juive pour en être plus
éclairci ; j' ai pris encore celle de
Cara Mehemmet, qui ne doit arriver que ce soir
dans cette ville ; j' ai bâti la maison dans
laquelle tu as soupé hier, et dans laquelle on a
célébré les prétendues noces de Naerdan.
Va lui promettre ta fille, continua-t-il d' un ton
sévère ; un honnête homme dans ta famille vaut
mieux que tous les trésors. Naerdan aura soin de
ton fils ; sa vertu fera tout prospérer chez toi.
Si tu ne m' accordois pas une demande aussi juste,
je te

p428

ferois repentir mille fois par jour de tes refus.
Hussendgiar promit au génie tout ce qu' il exigeoit
de lui ; et l' esprit aérien lui dit : tu peux
aller trouver le cadî qui a fait mettre Naerdan en
prison ; obtiens de lui qu' il vienne ici, et quand
il aura visité les lieux, et qu' il les aura
trouvés si différens de ce qu' ils étoient ce
matin, il ne pourra douter que l' aventure de
Naerdan ne soit un enchantement ; et
pour-lors tu pourras aisément obtenir de lui la
liberté de celui qui est injustement prisonnier.
Hussendgiar obéit au vieillard. Tout se passa
comme il l' avoit prévu. L' arrivée du véritable
Cara Mehemmet, qui dans ce moment parut à
cheval à la tête de ses esclaves, confirma le cadî
dans la vérité du rapport qu' on lui faisoit ; il
rendit la parole qu' Hussendgiar avoit exigée de lui,
de donner sa fille à Naerdan. Ce tendre amant fut
rendu à la constante Guzulbec, et le ciel qui les
avoit protégés combla leur union de toutes les
félicités.

Vous voyez, seigneur, poursuivit alors Fatmé,
tout ce qu' inspire un amour bien vif pour se faire
entendre, et tout ce qu' il emploie pour réussir ;
souvent même il fait courir des risques à ce qu' il
aime par une timidité mal placée. Si Guzulbec et
Naerdan eussent parlé à Hussendgiar, peut-être
ils l' auroient touché ; Naerdan auroit pu enlever
Guzulbec : que sais-je ce qu' ils auroient pu
faire ? Tout, continuat-elle, hors de demeurer dans
l' inaction,

p429

et sans le génie, je ne sais ce qu' ils seroient devenus.

Divine Fatmé, lui répondit Naour, charmé du nouveau plaisir qu' il venoit d' éprouver, j' aime à penser comme toi ; cependant je ne puis blâmer Naerdan, sa modestie et sa retenue m' ont charmé ; mais je ne pense qu' au singulier plaisir de faire des découvertes agréables dans ce qu' on aime. Je compte ajoutat-il, que tu n' en demeureras pas à cette seule histoire, et qu' une autre fois... oui, sire, interrompit Fatmé, je suis trop heureuse de pouvoir vous amuser ; mais je vous prie de m' accorder une grace. Quelle est-elle ? Reprit Naour avec bonté ; et que desire la souveraine de mon coeur, et le plaisir de mes yeux ? Il m' a paru, seigneur, lui répondit-elle, qu' Aboucazir m' écoutoit avec une attention qui prouve qu' il aime ces sortes d' histoires. Quand on les aime on en sait, et je souhaiterois lui en entendre conter une. Fatmé vouloit donner au trop timide Aboucazir le moyen de lui répondre ; elle comptoit démêler ses sentimens pour elle dans quelques traits d' une histoire étrangère ; ne voulant pas perdre une ressource adroite dont elle lui avoit donné l' exemple, elle pressa le roi d' ordonner à son amant de la satisfaire. Je consens à ce que tu me proposes, reprit Naour. Aboucazir eut beau s' en défendre quelque tems, le roi lui dit en sortant : je t' ordonne demain, à la fin de notre souper, de

p430

conter une histoire ; je te pardonne d' avance, si tu ne nous amuses pas, tout le monde ne peut pas conter ; ne voudrois-tu pas t' en acquitter aussi bien que Fatmé ? Aboucazir lui témoigna par son profond respect qu' il lui obéiroit. Et le lendemain après avoir été mille fois rassuré par les tendres regards de Fatmé, il prit ainsi la parole.

HISTOIRE DU DERVICHE ABOUNADAR

Un derviche, vénérable par son âge, tomba malade chez une femme veuve depuis long-tems, et qui vivoit dans une grande pauvreté dans le faubourg de Balsora. Il fut si touché des soins et du zele avec lesquels il avoit été secouru, qu' au moment de son départ, il lui dit : j' ai remarqué que vous avez de quoi vivre pour vous seule, mais que vous n' avez point assez de bien pour le partager

avec votre fils unique, le petit Abdalla ; si vous voulez me le confier, je ferai mon possible pour reconnoître en lui les obligations que je vous

p431

ai de vos soins. La bonne femme reçut sa proposition avec joie ; et le derviche partit avec le jeune-homme, en l' avertissant qu' ils alloient faire un voyage de deux ans. En parcourant le monde, il le fit vivre dans l' opulence, lui donna d' excellentes instructions, le secourut dans une maladie mortelle dont il fut attaqué ; enfin il en eut autant de soin qu' il en auroit eu de son fils. Abdalla lui témoigna cent fois combien il étoit reconnoissant de ses bontés, mais le vieillard lui disoit toujours : mon fils, c' est par les actions que la reconnoissance se prouve ; nous verrons en tems et lieu.

Ils se trouvèrent un jour en continuant leur voyage dans un endroit écarté, et le derviche dit à Abdalla : mon fils, nous voici au terme de nos courses ; je vais employer mes prières pour obtenir du ciel que la terre s' ouvre, et fasse une ouverture qui te permette d' entrer dans un lieu où tu trouveras un des plus grands trésors que la terre renferme dans son sein. Auras-tu bien le courage de descendre dans ce souterrain ? Continua-t-il.

Abdalla lui jura qu' il pouvoit compter sur son obéissance et sur son zele. Alors le derviche alluma un petit feu dans lequel il jeta du parfum ; il lut et pria quelques momens, à la fin desquels la terre s' ouvrit, et le derviche lui dit : tu peux entrer, mon cher Abdalla, songe qu' il ne tient qu' à toi de me rendre un grand service, et que voilà peut-être la seule

p432

occasion de me témoigner que tu n' es point un ingrat : ne te laisses point éblouir par toutes les richesses que tu vas trouver ; ne pense qu' à te saisir d' un chandelier de fer à douze branches que tu trouveras auprès d' une porte, il m' est absolument nécessaire, viens aussi-tôt me l' apporter.

Abdalla promit tout, et descendit plein de confiance dans le souterrain. Mais oubliant ce qui lui avoit été si expressément recommandé, dans le tems qu' il remplissoit ses vêtemens de l' or et

des diamans dont le souterrain renfermoit des amas prodigieux, l' ouverture par laquelle il étoit entré, se ferma. Il eut cependant la présence d' esprit de saisir le chandelier de fer que le derviche lui avoit si fort recommandé ; et quoique la situation où il se trouvoit fût des plus terribles, il ne s' abandonna point au désespoir. Et ne pensant qu' aux moyens de sortir d' un lieu qui pouvoit devenir son tombeau, il comprit que le souterrain ne s' étoit refermé que parce qu' il n' avoit pas exactement suivi les ordres du derviche ; il se rappella les bontés et les soins dont il l' avoit accablé, se reprocha son ingratitude, et finit par s' humilier devant dieu. Enfin, après beaucoup de peines et d' inquiétudes, il fut assez heureux pour trouver un passage étroit qui le fit sortir de cette caverne obscure. Ce ne fut, à la vérité, qu' après l' avoir suivi un assez long espace de tems, qu' il aperçut une petite ouverture couverte de ronces et d' épines,

p433

par laquelle il revint à la lumière. Il regarda de tous côtés pour voir s' il n' appercevroit pas le derviche ; mais ses soins furent inutiles ; il vouloit lui remettre le chandelier qu' il avoit tant envie d' avoir, et formoit le dessein de le quitter, se trouvant assez riche de ce qu' il avoit pris dans le trésor, pour se passer de son secours. N' appercevant point le derviche, et ne reconnoissant aucun des lieux où il avoit passé, il marcha quelque tems au hazard, et fut très-étonné de se trouver devant la maison de sa mère, dont il se croyoit très-éloigné. Elle lui demanda d' abord des nouvelles du saint derviche. Abdalla lui conta naïvement ce qui lui étoit arrivé, et le danger qu' il avoit couru pour satisfaire une fantaisie très-déraisonnable qu' il avoit eue ; ensuite il lui montra les richesses dont il s' étoit chargé. Sa mère conclut en les voyant que le derviche n' avoit voulu que faire l' épreuve de son courage et de son obéissance, et qu' il falloit profiter du bonheur que la fortune lui avoit présenté, ajoutant que telle étoit sans doute l' intention du saint derviche. Pendant qu' ils contemploient ces trésors avec avidité, qu' ils en étoient éblouis, et qu' ils faisoient mille projets en conséquence, tout s' évanouit à leurs yeux. Ce fut alors qu' Abdalla se reprocha son ingratitude et sa désobéissance. Et voyant que le chandelier de fer avoit résisté à l' enchantement, ou plutôt à la

punition que

p434

mérite celui qui n' exécute pas ce qu' il a promis ;
il dit en se prosternant : ce qui m' arrive est
juste, j' ai perdu ce que je n' avois pas envie de
rendre, et le chandelier que je voulois remettre au
derviche m' est demeuré ; c' est une preuve qu' il lui
appartient, et que le reste étoit mal acquis. Les
premières fautes que l' on commet sont ordinairement
accompagnées de remords, mais ils ne sont
pas de durée. En achevant ces mots, il plaça le
chandelier au milieu de leur petite maison.
Quand la nuit fut venue, sans y faire aucune
réflexion, il mit dans ce chandelier la lumière qui
devoit les éclairer. Aussi-tôt ils virent paroître
un derviche, qui tourna pendant une heure, et
disparut après leur avoir jetté un aspre. Ce
chandelier avoit douze branches. Abdalla, qui fut
occupé tout le jour de ce qu' il avoit vu la veille,
voulut juger de ce qui pourroit arriver le
lendemain, s' il mettoit une lumière dans chacune.
Il le fit, et douze derviches parurent à
l' instant ; ils tournèrent également pendant une
heure, et leur jettèrent chacun un aspre en
disparoisant. Il répéta tous les jours cette même
cérémonie, et toujours elle eut le même
succès ; mais jamais il ne put réussir qu' une fois
dans les vingt-quatre heures. Cette somme modique
que leur donnoient les derviches étoit suffisante pour

p435

les faire subsister dans une certaine aisance, lui et
sa mère ; ils avoient été long-tems sans en desirer
davantage pour être heureux, mais elle n' étoit pas
assez considérable pour changer avantageusement
leur fortune. Ce n' est jamais sans danger que
l' imagination se repaît de l' idée des richesses.
La vue de ce qu' ils avoient cru posséder, les
projets qu' ils formoient sur l' emploi qu' ils en
feroient, toutes ces choses avoient laissé des
traces si profondes dans l' esprit d' Abdalla, que
rien ne pouvoit les effacer. Ainsi, voyant le
peu d' avantage qu' il retiroit du chandelier,
il prit le parti de le reporter au derviche, dans
l' espérance qu' il pourroit obtenir le trésor
qu' il avoit vu, ou du moins retrouver les
richesses qui s' étoient évanouies à ses yeux, en
lui rapportant une chose pour laquelle il avoit
témoigné un si grand desir. Il étoit assez heureux
pour avoir retenu son nom et celui de la ville qu' il
habitoit. Il partit donc au plutôt pour se rendre à
Magrebi, il fit ses adieux à sa mère, et se

mit en marche avec son chandelier, qu' il faisoit tourner tous les soirs, et qui lui fournissoit par ce moyen de quoi vivre sur sa route, sans avoir besoin de recourir à la compassion et aux aumônes des fideles. Quand il fut arrivé à Magrebi, son premier soin fut de demander à quel couvent ou dans quelle maison Abounadar étoit logé. Il étoit si connu que tout le monde lui enseigna sa demeure ; il s' y rendit aussi-tôt,

p436

et trouva cinquante portiers qui gardoient la porte de sa maison, ils avoient chacun un bâton, avec une pomme d' or à la main ; les cours de ce palais étoient remplies d' esclaves et de domestiques ; jamais enfin le séjour d' aucun prince n' avoit étalé tant de magnificence. Abdalla frappé d' étonnement et d' admiration, ne pouvoit se déterminer à passer plus avant. Certainement, disoit-il en lui-même, ou je me suis mal expliqué, ou ceux à qui je me suis adressé ont voulu se moquer de moi, voyant que j' étois étranger ; ce n' est point ici la demeure d' un derviche, c' est celle d' un roi.

Il étoit dans cet embarras, quand un homme vint à lui, et lui dit : Abdalla, sois le bien arrivé ; mon maître Abounadar t' attend depuis long-tems ; ensuite il le conduisit dans un pavillon agréable et magnifique, où le derviche étoit assis. Abdalla frappé des richesses qu' il voyoit de tous les côtés, voulut se prosterner à ses pieds ; mais Abounadar l' en empêcha, et l' interrompit quand il voulut se faire un mérite du chandelier qu' il lui présenta. Tu n' es qu' un ingrat, lui dit-il, crois-tu m' en imposer ? Je n' ignore aucune de tes pensées ; et si tu avois connu le mérite de ce chandelier, jamais tu ne me l' aurois apporté. Je vais te faire connoître sa véritable utilité. Aussi-tôt il mit une lumière dans chacune de ses branches, et quand les douze derviches eurent tourné quelque tems, Abounadar leur donna à chacun

p437

un coup de bâton, et dans le moment ils furent convertis en douze monceaux de sequins, de diamans et d' autres pierres précieuses. Voilà, lui dit-il, l' usage que l' on doit faire de cette

merveille. Au reste, je ne l' ai jamais désirée que pour la placer dans mon cabinet comme un talisman composé par un sage que je révère, et que je suis bien aise de montrer à ceux qui de tems-en-tems viennent me rendre visite. Et pour te prouver, ajouta-t-il que la curiosité est le seul motif de la recherche que j' en ai faite, voici les clefs de mes magasins, ouvre-les, et tu jugeras quelles sont mes richesses ; tu me diras si le plus insatiable des avarés ne s' en contenteroit pas. Abdalla lui obéit, et parcourut douze magasins d' une très-grande étendue, si remplis de toutes sortes de richesses, qu' il ne pouvoit distinguer celles qui méritoient le plus son admiration ; mais toutes méritoient et produisoient son desir. Cependant le regret d' avoir rendu le chandelier, et celui de n' en avoir pas connu l' usage, déchiroient le coeur d' Abdalla. Abounadar ne fit pas semblant de s' en appercevoir, au contraire, il le combla de caresses, le garda quelques jours dans sa maison, et voulut qu' on le traitât comme lui-même. Quand il fut à la veille du jour qu' il avoit fixé pour son départ, il dit : Abdalla, mon fils, je te crois corrigé par ce qui t' est arrivé, du vice affreux de l' ingratitude. Cependant je te dois une marque de reconnoissance

p438

pour avoir entrepris un si grand voyage dans la vue de m' apporter une chose que j' avois désirée ; tu peux partir, je ne te retiens plus ; tu trouveras demain à la porte de mon palais un de mes chevaux pour te porter ; je t' en fais présent, aussi bien que d' un esclave qui conduira jusques chez toi deux chameaux chargés d' or et de pierres précieuses que tu choisiras toi-même dans mes trésors. Abdalla lui dit tout ce qu' un coeur sensible à l' avarice peut exprimer quand on satisfait sa passion, et alla se coucher en attendant le lendemain, jour fixé pour son départ. Pendant la nuit, il fut toujours agité, sans pouvoir penser à autre chose qu' au chandelier et à ce qu' il produisoit. Je l' ai eu, disoit-il, si long-tems en ma puissance ! Jamais Abounadab n' en eût été possesseur sans moi. Quel risque n' ai-je point couru dans le souterrain ! Pourquoi possède-t-il aujourd' hui ce trésor des trésors ? Parce que j' ai eu la bonne-foi, ou plutôt la sottise de le lui rapporter ; il profite de mes peines et du danger que j' ai pu courir dans un si grand voyage. Et que

me donne-t-il en reconnaissance ? Deux méchants chameaux chargés d' or et de pierreries ; en un moment le chandelier m' en eût fourni mille fois davantage. C' est Abounadar qui est un ingrat, disoit-il. Quel tort lui ferois-je en prenant ce chandelier ? Aucun, assurément, car il est si riche, et moi, que possédé-je ? Ces idées

p439

le déterminèrent enfin à faire son possible pour s' emparer du chandelier. La chose ne lui fut pas difficile, Abounadar lui avoit confié les clefs de ses magasins. Il savoit où le chandelier étoit placé, il s' en saisit, le cacha au fond d' un des sacs qu' il remplissoit de pieces d' or et des autres richesses qu' on lui avoit permis d' emporter, et le fit charger avec tout le reste sur ses chameaux. Il n' eut plus d' autre empressement que de s' éloigner, et après avoir promptement dit adieu au généreux Abounadar, il lui remit ses clefs, et partit avec son cheval, son esclave et ses deux chameaux.

Quand il fut à quelques journées de Balsora, il vendit son esclave, ne voulant point avoir un témoin de son ancienne pauvreté ni de la source de ses richesses. Il en acheta un autre, et se rendit sans obstacle chez sa mère, qu' il voulut à-peine regarder, tant il étoit occupé de ses trésors. Son premier soin fut de mettre les charges de ses chameaux et le chandelier dans une chambre au fond de la maison ; et dans l' impatience où il étoit de repaître ses yeux d' une opulence réelle, il mit des lumières dans le chandelier, et les douze derviches parurent ; il leur donna à chacun un coup de bâton de toute sa force, dans la crainte de manquer aux loix du talisman. Mais il n' avoit pas remarqué qu' Abounadar tenoit, en les frappant, le bâton de la main gauche. Abdalla, par un mouvement naturel, se servit de

p440

sa droite ; et les derviches, au lieu de devenir des monceaux de richesses, tirèrent aussi-tôt de dessous leur robe chacun un bâton formidable, dont ils le frappèrent si long-tems et si fort, qu' ils le laissèrent presque mort, et disparurent en emportant les charges et les chameaux, l' esclave, le cheval

et le chandelier.

C' est ainsi, seigneur, qu' Abdalla fut puni par la pauvreté, et presque par la mort, d' une ambition aussi démesurée, peut-être pardonnable s' il ne l' avoit pas accompagnée d' une ingratitude aussi condamnable que téméraire, puisqu' il n' avoit pas la ressource de pouvoir dérober ses perfidies aux yeux trop éclairés de son bienfaiteur.

Naour parut content de son histoire, et dit à Aboucazir qu' elle lui avoit fait d' autant plus de plaisir, qu' elle étoit un exemple du juste châtement du plus noir de tous les vices, trop commun parmi les hommes, et que rien ne peut jamais rendre excusable.

Fatmé étoit trop intéressée à cette histoire pour n' en pas dire son avis. Elle s' étoit reconnue sous l' allégorie du trésor, dont la possession ne peut être que désirée ; elle ne doutoit pas qu' elle ne fût précieuse aux yeux d' Aboucazir ; mais dans la peinture qu' il avoit faite de l' ingratitude d' Abdalla, elle avoit trop apperçu pour son bonheur toute la timidité de son amant ; sa fidélité pour son maître n' étoit pas ce qui l' inquiétoit le plus, et les derniers mots qu' il

p441

avoit dits lui prouvoient qu' il étoit moins embarrassé de le trahir que de la tromper. Je conviens, seigneur, dit-elle, que l' histoire qu' on vient de nous raconter est aussi agréable que la morale en est juste ; mais je ne puis m' empêcher d' y voir qu' Aboucazir a voulu faire la critique de la mienne. J' ai blâmé dans Naerdan la timidité que lui inspiroit une reconnaissance mal entendue, qui pensa lui coûter son bonheur et celui de la personne qu' il aimoit ; Aboucazir auroit tort de croire que j' ai voulu faire une vertu de l' ingratitude ; je pense si différemment, que celle d' Abdalla ne me paroît pas assez punie, c' est un défaut dans son histoire ; l' intérêt, qui ne peut lui même être l' objet de la vertu, peut encore moins excuser du vice. Ce que l' amour engage quelquefois à faire doit être moins sévèrement condamné. Il rend les coupables trop à plaindre, et tout l' univers est intéressé à l' indulgence dans ce cas. Abdalla, continua-t-elle, pouvoit, en s' attachant au derviche, partager ses richesses et être heureux ; il y avoit de la folie à prétendre le tromper ; il faut laisser cet art et cette adresse aux amans à qui seuls ils sont permis ;

ils savent si bien les mettre en usage, qu' il n' est point de surveillans qu' ils n' abusent.
Aboucazir baissa les yeux pour éviter un regard que le roi surprit, et qui ne l' éclaira pas suffisamment ; cependant agité, et l' esprit occupé de réflexions

p442

qui lui étoient inconnues, il dit qu' il vouloit se retirer ; mais il fit promettre à Fatmé de lui conter une histoire qui lui prouvât ce qu' elle venoit d' avancer. Et le lendemain, à la fin de leur soupé, le roi s' étant facilement remis de l' impression légère qu' il avoit reçue, voici ce qu' elle lui conta.

HISTOIRE DU GRIFFON

Sultan Suleïman en montant sur le trône, déclara le griffon qui habitoit la montagne de Kaf, le roi de tous les oiseaux. Quoique cet animal intelligent eût dix-sept cens especes d' oiseaux qui lui fussent soumises, il demeura toujours au service de ce prince, et venoit tous les matins lui faire sa cour.

Le griffon étoit un jour présent à une dispute, ou plutôt à une conférence que les docteurs de la loi avoient en présence de Suleïman. Il y en

p443

eut un qui dit que l' on ne pouvoit aller contre les décrets de dieu. Le griffon étonné de cette proposition, l' interrompit, et dit à haute voix : je soutiens que je puis empêcher ce que dieu aura résolu. Les docteurs lui représentèrent inutilement la folie et l' impiété de ce qu' il avançoit ; et dieu qui l' avoit entendu, voulut voir quel étoit son projet, et quelles mesures le griffon pourroit prendre pour faire échouer ce qu' il auroit déterminé. Je veux, dit-il faire épouser la fille roi d' occident au fils du roi d' orient. Allez, dit-il à Gabriël, faites savoir mes intentions à Suleïman, nous verrons ce que le griffon pourra faire pour mettre obstacle à ce mariage. Suleïman fit part au griffon des volontés de dieu, et lui fit encore des remontrances pour lui

faire sentir le ridicule de son entreprise ; mais il persista toujours dans son opinion, et dit qu' il trouveroit les moyens d' empêcher ce mariage. Je veux bien t' avertir, continua l' empereur, que la reine d' occident vient dans le moment d' accoucher de la fille qu' on destine au fils de l' empereur d' orient. Le griffon prit aussi-tôt son vol, sans avoir trouvé que la chouette qui fût de son sentiment. Elle fut la seule de tous les oiseaux qui soutînt que le griffon réussiroit dans son projet. Il traversa les airs avec la plus grande rapidité, et bientôt il arriva en occident, et chercha quelque tems des yeux, pour reconnoître les lieux que cette petite princesse habitoit : enfin

p444

il l' aperçut dans son berceau environnée de ses nourrices. Il fondit du haut des airs sur cet endroit ; les femmes qui l' environnoient prirent la fuite, et il enleva la princesse sans autre obstacle, et la porta sur la montagne du Kaf ou étoit son nid. Ce griffon étoit femelle ; ainsi toutes les nuits il lui donnoit à tetter ; et son lait fut si bon, qu' elle se trouva bientôt en état d' être sevrée. Enfin elle jouit toujours d' une très-bonne santé, et devint aussi grande que belle ; le griffon même n' épargna rien pour lui donner une éducation convenable, soit en lui montrant à lire et à écrire, soit en s' entretenant avec elle sur les lectures qu' il lui ordonnoit de faire. La princesse qui la regardoit comme sa mère, lui obéissoit aveuglément, et s' occupoit tout le jour dans la solitude de son nid ; car le griffon continuoit d' aller tous les matins rendre à Suleïman les services que ce prince exigeoit de lui. Il est vrai qu' il revenoit tous les soirs donner à manger et s' entretenir avec sa chère petite fille. Elle parvint enfin à l' âge de pouvoir être mariée ; et ce fut dans ce tems-là que le fils du roi d' occident prit possession du trône que son père lui laissa par sa mort. Ce prince étoit si passionné pour la chasse, qu' il ne laissoit passer aucun jour sans prendre ce divertissement ; mais enfin s' ennuyant de chasser dans les mêmes endroits, et toujours les mêmes animaux, il dit à ses visirs : embarquons-nous pour aller

p445

chasser dans des lieux éloignés et qui nous seront nouveaux ; pendant notre absence, nous donnerons à ce pays le tems de se repeupler de gibier. Les vizirs lui répondirent : prince, c' est à vous à donner vos ordres, et à nous à les exécuter. Ils firent aussi-tôt préparer des petits bâtimens pour aborder plus aisément les terres.

Le jeune roi s' embarqua avec sa cour et ses vizirs, et mit à la voile. Comme il n' avoit point d' objet déterminé, tous les vents lui furent convenables. Après avoir chassé dans plusieurs îles où sa flotte mouilla, il s' éleva une si furieuse tempête, que tous ses vaisseaux furent brisés ou dispersés ; mais par la permission de dieu, le seul vaisseau que montoit le prince arriva au pied de la montagne de Kaf. Quelques-uns de ses officiers mirent pied à terre avec lui, et furent très-surpris de trouver le pays inhabité, et de n' appercevoir que des montagnes affreuses et escarpées. Cependant, malgré l' aridité de ce climat, ils se mirent à chasser. Le prince, sans y faire aucune attention, se sépara d' eux et se perdit. Il marcha quelque tems à l' aventure ; enfin il aperçut un arbre dont la grosseur l' étonna ; quatre cens hommes n' auroient pu l' embrasser, son élévation étoit proportionnée à la circonférence de sa tige, et ce fut avec un égal étonnement qu' il découvrit un nid sur cet arbre. Il étoit à plusieurs étages, et son étendue surpassoit celle des plus grands châteaux. Il étoit formé par des poutres et des madriers

p446

de bois de cedre, de sandal, et de tous ceux que leur bonne odeur a rendus célèbres. Le jeune prince examinoit avec la plus grande attention ces prodiges de l' art et de la nature, quand il aperçut par une espece d' embrasure ou d' intervalle que laissoient les bois qui formoient cet admirable nid, une jeune personne plus admirable encore. Elle ne fut pas long-tems sans l' appercevoir de son côté. Après s' être regardés quelques instans sans pouvoir proférer une parole, tant ils étoient également surpris et charmés. Dieu permit qu' ils entendissent leur langage. Le prince s' écria : ô soleil de beauté, que pouvez-vous faire dans une habitation si peu digne de vos charmes ? Hélas ! Dit-elle, je passe les journées seule, et la nuit avec ma mère. Elle est au service de Suleïman, ajouta-t-elle. Le prince alloit d' étonnement en

étonnement ; mais il fut au comble quand elle lui dit que sa mère avoit des aîles, et que la montagne sur laquelle ils étoient, se nommoit la montagne de Kaf, si célèbre dans le monde, et si peu fréquentée. Le prince lui apprit de son côté comment un heureux hasard l' avoit conduit auprès d' elle. La jeune princesse, pendant qu' il l' instruisoit de sa destinée, disoit en elle-même : ce jeune-homme est de mon espece, il me ressemble. Que je serois contente de vivre avec lui ! Ma mère n' est pas assez heureuse pour être faite comme nous, et sa figure n' est pas, à beaucoup près, si belle.

p447

Il est vrai, continua-t-elle, mais elle a des aîles. Ah ! Si j' en avois, que je serois bientôt à ses côtés pour ne m' en jamais séparer ! Après cette tendre réflexion, elle lui dit : ne pourriez-vous pas trouver le moyen de monter dans le nid ? Nous aurions moins de peine à nous entretenir. Hélas ! Je ne le puis, répliqua le prince. Si la chose étoit possible, aurois-je attendu que vous m' en eussiez fait la proposition ? Me serois-je laissé prévenir ? Dans le doute où je suis, reprit la princesse, si ma mère trouveroit bon que vous fussiez avec moi, je crois avoir trouvé un moyen pour vous voir à son insu. Vous voyez, seigneur, dit Fatmé en s' interrompant et en jettant un coup-d' oeil enflammé sur Aboucazir, pour l' engager à tout entreprendre ; vous voyez dit-elle, que le sentiment éclaire naturellement ceux que le monde a le moins formés. Le prince, continua Fatmé, demanda à la princesse quel moyen elle imaginoit. Il n' en est aucun, dit-il, que je ne mette en usage pour vous voir et vous adorer. Je suis charmée, lui dit-elle, de reconnoître en vous des sentimens si conformes aux miens. Videz le corps de ce chameau que vous voyez à quelques pas de vous, il vient de mourir ; le soleil l' aura bientôt séché : vous le garnirez de toutes les plantes odoriférantes dont vous êtes environné ; vous vous enfermerez ensuite dans son corps, de façon à ne pouvoir être apperçu, et je prierai ma mère

p448

de me l' apporter pour en examiner la structure,

elle ne me refusera pas ; et demain matin, son départ nous laissera toute la liberté que nous pouvons désirer. Tout se passa comme elle l'avoit projeté ; et le prince étant dans le nid, rien ne les empêcha de passer ensemble les momens les plus heureux. Quand la mère revenoit à son nid, ils l'apercevoient aisément de loin, et le prince rentroit aussi-tôt dans son chameau, pour n'en sortir qu'après son départ.

Cependant la princesse devint grosse, et quand elle fut prête d'accoucher, dieu ordonna encore à l'ange Gabriël d'en avertir Suleïman. Il fit aussi-tôt appeler le griffon, et lui demanda s'il avoit empêché le mariage du roi d'orient avec la fille du roi d'occident. Sans doute, lui répondit-il, la princesse est en mon pouvoir depuis long-tems : je défie personne de l'avoir approchée ; elle est dans mon nid sur la montagne de Kaf : c'est assez vous assurer qu'elle n'a jamais vu que moi. Va la chercher tout-à-l'heure, lui répondit le prince, je veux la voir et juger par moi-même si tu ne m'en imposes point. Le griffon y consentit avec joie ; et Suleïman, pour être sûr de n'être pas trompé, donna ordre à deux autres gros oiseaux de l'accompagner pour lui rendre compte de sa conduite.

Les oiseaux partirent, et Suleïman fit assembler un divan composé de presque toute sa cour et des

p449

docteurs de la loi, pour être témoins de tout ce qui alloit arriver. La jeune princesse entendit heureusement le bruit que les oiseaux faisoient en volant : elle en fut très-étonnée ; car jamais sa mère n'étoit revenue à une telle heure. Elle n'eut que le tems de faire retirer le prince qui s'entretenoit avec elle, et celui de le cacher promptement dans le chameau. Cependant sans rien témoigner de la frayeur qu'elle avoit éprouvée, elle ne put s'empêcher de marquer à sa mère l'étonnement que lui causoit son retour, et l'arrivée des deux oiseaux dont elle étoit accompagnée. Ma fille, Suleïman te demande, lui répondit le griffon, il faut partir à sa cour.

La princesse étonnée pour son amant qu'elle ne pouvoit abandonner, ne perdit point le jugement, et lui dit : comment avez-vous résolu, ma mère, de me conduire ? Je te porterai sur mon dos, lui répondit le griffon. Mais en traversant tant de mers et de montagnes, lui répliqua-t-elle, la tête me tournera, sans aucun doute, la vue de tous

les différens objets, et la rapidité dont vous volez, ne manqueront pas de me faire tomber ; ma mort est certaine, et je ne puis me résoudre à voyager de cette façon. Mettez-moi plutôt dans le corps de ce chameau, ajouta-t-elle, je m'y renfermerai, je ne verrai aucun objet ; par conséquent je ne courrai aucun risque. Le griffon applaudit à cette idée, et sut gré à sa fille de l'imagination et de l'esprit qu'elle

p450

témoignoit ; la princesse se plaça dans le chameau, où le prince attendoit avec une extrême inquiétude la fin d'une conversation si intéressante pour sa maîtresse et pour lui. Le griffon les emporta, et l'histoire assure que la princesse accoucha, dans le chemin, d'un garçon.

Quand les oiseaux furent arrivés devant Suleïman qui les attendoit au milieu de son divan, il dit au griffon d'ouvrir lui-même le chameau. Il le fit ; mais quel fut son étonnement en voyant le prince et la princesse qui tenoit son enfant dans ses bras ? Est-ce ainsi, lui dit Suleïman, que tu mets obstacle aux volontés de dieu ? La honte, la douleur et les ris immodérés de tout le divan, causèrent un tremblement affreux au griffon ; il prit son vol, et depuis ce tems il ne sort plus de la montagne de Kaf. Suleïman demanda où étoit la chouette qui avoit approuvé la résolution et l'entreprise du griffon. Mais elle avoit été assez sage pour prendre le parti de la retraite ; et depuis ce tems, elle n'habite que des lieux écartés, et ne paroît que la nuit.

Vous conviendrez, seigneur, poursuivit Fatmé, en s'adressant au roi, mais en regardant Aboucazir avec des yeux qui renfermoient en ce moment toute son ame, et qui lui disoient profite de ma leçon. Ce regard fut accompagné d'un souris si agréable, qu'il remplit l'air de miel et de sucre. Aboucazir de son côté lui rendit un coup-d'oeil si plein de feu, et qui exprimoit

p451

si vivement tous ses desirs, que Fatmé se troubla ; et ses yeux à moitié fermés par la tendresse et l'éblouissement, étoient cependant encore assez ouverts pour prononcer, se faire entendre, et

pénétrer son coeur : toutes ces choses si difficiles à rendre et si longues à écrire, sont des éclairs de l' amour.

Naour en sentit toute la force ; mais il sut calmer les mouvemens de sa jalousie ; et sans l' interrompre, tout convaincu qu' il étoit, il écouta tranquillement en apparence Fatmé qui disoit : vous conviendrez donc, seigneur, que rien n' est impossible à deux amans qui s' aiment ? Aboucazir qui s' aperçut du trouble qui paroissoit dans les yeux du roi, quelque peine qu' il se donnât pour se contraindre, voulut dire pour détourner ses idées : permettez-moi, seigneur, de ne pas approuver ici ce que Fatmé vient de raconter. Suis-moi, dit Naour, d' un air froid, et il sortit sans regarder Fatmé, cette Fatmé à laquelle il avoit toujours tant de choses à dire.

Les sentimens que l' on renferme davantage, n' en ont que plus de vivacité ; et il semble que les paroles les fassent exhiler et les diminuent. Naour pour n' avoir rien dit, n' en prit pas moins le parti de rompre tout commerce avec cette infidelle, et de se venger de sa perfidie. La contrainte qu' il s' imposa pour un moment, n' eut d' autre motif que la honte de paroître jaloux.

p452

Quand Naour fut retiré dans son appartement, il s' abandonna à tous les troubles et à toute l' horreur de la jalousie. La confiance déçue, la privation de ce qu' on aime encore malgré soi ; les partis violens qui se succedent continuellement ; cette agitation cruelle de tous les sens, qui rend incapable de toute autre idée que d' un objet que l' on aime, et que l' on haït tout-à-la-fois, les projets de vengeance et de pardon ; enfin, la foiblesse que l' on se reproche, tourmentoient le roi, qu' un instant avoit rendu malheureux, lui que l' on pouvoit regarder comme le plus heureux homme de la terre quelques momens auparavant. Cependant pour ne point agir avec précipitation, et faire usage de la prudence qui lui étoit si naturelle, il voulut consulter son visir sur le genre de punition qu' il feroit éprouver aux coupables. Son amour-propre humilié par les procédés de Fatmé, voulut au moins se soulager en faisant usage d' une patience qui lui paroissoit difficile à pratiquer.

Dès que le soleil eut planté son étendard blanc, et que la nuit, la reine des étoiles, se fut retirée, ce roi monta sur son trône, et sévère pour

lui-même comme il l' étoit pour les autres, il ne voulut point, malgré le trouble de son ame, manquer au devoir qu' il s' étoit imposé, et fit publier à son ordinaire que tous ses sujets pouvoient prétendre à sa justice. Il est vrai que tous ceux qui eurent recours

p453

à lui, s' ils n' éprouvèrent pas d' injustices, ressentirent, par la dureté de ses ordonnances, la colère qui l' animoit en ce moment contre l' humanité en général. Le jaloux se sépare de l' espece des hommes, et sur le tribunal qu' il s' élève il regarde tous les autres comme autant d' ennemis. La pratique des passions, quand l' ivresse en est dissipée, ne laisse plus dans l' ame que des impressions douces qui donnent de l' indulgence pour ceux qui sont plongés dans les erreurs dont on est guéri. Mais Naour étoit bien éloigné de ce calme heureux qui dispose à la philosophie, qui peut seule rendre l' homme maître de lui dans de telles circonstances, et l' engager à mépriser ceux qui l' ont offensé. Quand Naour eut rempli ce véritable devoir des rois, en exerçant la justice par lui-même, il demeura seul avec son visir, qu' il regardoit depuis long-tems comme son ami. La prudence lui conseilla plus d' une fois de ne rien déclarer à son ministre, et de ne s' en rapporter qu' à lui-même, du choix de sa vengeance. Mais ne pouvant plus renfermer sa colère, cherchant peut-être quelque soulagement dans l' aveu de sa peine, et sa jalousie lui causant d' autant plus de tourment, qu' il l' avoit contrainte, il fit à son visir une entière confiance de ce qui s' étoit passé, et finit par lui demander son avis. Le visir lui conseilla sans balancer de faire périr Aboucazir et Fatmé. N' étant plus embarrassés que sur la

p454

manière dont on satisferoit la vengeance qui fut résolue, ils convinrent enfin qu' on leur donneroit le lendemain un breuvage empoisonné. Naour, croyant faire un acte de justice, eut peine à différer jusques-là sa vengeance ; mais il falloit le tems de préparer ce funeste breuvage, il falloit trouver les moyens de le faire donner sans éclat ; et le roi qui vouloit sauver les apparences,

uniquement pour cacher sa honte et son déshonneur, fut obligé d' y consentir. Ils se promirent un secret mutuel pour conserver la réputation du prince ; quand les secrets de cette nature sont divulgués, ils augmentent le repentir que le crime seul doit causer.

Le visir en quittant Naour revint chez lui ; son premier soin fut d' aller voir sa fille unique, qu' il aimoit jusqu' à la folie ; la tristesse qu' il remarqua sur son visage l' affligea, et l' inquiétude s' empara vivement de son coeur. Il voulut savoir le sujet de son chagrin ; aussi-tôt elle lui apprit qu' elle sortoit du harem du roi, et que Fatmé l' avoit traitée avec un mépris dont malheureusement toutes les autres femmes avoient été témoins. Le visir, piqué pour sa fille, emporté par ces amitiés aveugles dont les effets sont souvent aussi dangereux que ceux des plus grandes inimitiés, oublia de quelle importance étoit le secret que son maître lui avoit confié, et lui dit : console-toi, ma fille, la rose de sa vie sera bientôt flétrie, et le nom de Fatmé doit être

p455

incessamment effacé du registre des vivans. La curiosité de sa fille n' étant que plus animée par un discours si vague, et qu' elle pouvoit si peu comprendre, l' engagea à faire plusieurs questions à son père, et à le conjurer de l' éclaircir et de l' instruire. Pouvoit-il douter, lui disoit-elle, d' un secret qu' il lui avoit confié, et d' un secret qui pouvoit intéresser l' honneur et la vie d' un père aussi chéri ? En un mot, elle fit si bien que le visir lui avoua non-seulement tout ce qui s' étoit passé, mais encore la vengeance que le roi avoit résolu d' en tirer. La fille du visir transportée de joie, car la vengeance est le sentiment le plus vif des femmes ordinaires, remercia mille fois son père, en lui promettant de toujours garder un secret d' une si grande conséquence, pour sa propre satisfaction. Son père la quitta, ne pensant qu' au plaisir de la laisser plus tranquille, et fut travailler aux affaires que son emploi lui donnoit. Il étoit à-peine sorti de chez elle, que Fatmé frappée elle-même du procédé que les idées de son amour lui avoient fait avoir avec la fille du visir, envoya un officier de l' intérieur du palais, pour lui faire des excuses sur ce qui s' étoit passé. Le compliment n' étoit pas achevé qu' elle l' interrompit, en lui disant : tout le monde conviendra que les mépris que j' ai

essuyés, ne se peuvent réparer, et qu' ils méritent
d' être punis ; cependant je n' en suis que
médiocrement occupée,

p456

puisque bientôt elle ne pourra se vanter d'en avoir aussi mal usé avec moi, et que sa mort doit me venger suffisamment. L'officier du palais parut charmé d'apprendre cette nouvelle, et lui dit : que votre discours m'est doux ! Mon cœur a tressailli de joie, de l'espérance que vous lui donnez. Quand serons-nous assez heureux pour voir le roi capable d'une résolution si ferme ? Mais il est trop prévenu en faveur de Fatmé, ajouta-t-il. Si vous aviez la force de garder un secret, reprit la fille du visir, je vous conteroais tout le détail d'une affaire, dont je ne suis pas encore revenue moi-même, tant elle m'a surprise. L'officier lui promit plus qu'elle n'exigeoit, et bientôt elle eut soulagé son cœur. Celui-ci ne fut pas plutôt instruit qu'il alla trouver Fatmé, et lui conta ce qu'il venoit d'apprendre ; son attachement pour elle, les obligations qu'il lui avoit, et l'amitié qu'il ressentoit depuis long-tems pour Aboucazir, l'engagèrent à ne perdre aucun instant pour l'avertir, et commettre cette espece d'infidélité.

Que le séjour des cours seroit différent, si la fausseté ou l'indiscrétion n'étoient employées que pour obliger ses amis !

Fatmé fut très-surprise en apprenant cette terrible nouvelle ; elle auroit juré comme tous les amans, qu'elle s'étoit contrainte, que le roi n'avoit pu s'appercevoir de rien. Mais la nouvelle étoit si positive, et si détaillée, que n'envisageant plus que le malheur

p457

qui la menaçoit, elle sut parler avec tant de force et de vivacité à l'officier du palais, qu'elle l'engagea à conduire Aboucazir dans son appartement. Il s'y rendit, déguisé en esclave ; la conversation fut longue et intéressante. De quoi ne vient point à bout l'amour, alarmé pour les jours de ce que l'on aime ? Ce même amour sembla faciliter leurs arrangemens ; ils firent si bien qu'ils ameutèrent les mécontents qui se trouvent dans toutes sortes de gouvernemens, même dans les plus justes. Aboucazir et Fatmé joignirent donc leurs amis aux mécontents ; et dans la même nuit, Naour et son visir, qui n'étoient point sur leurs gardes, furent impitoyablement massacrés.

C'est bien fait, dit Hudjiadge ; il avoit bien affaire aussi d'être prudent hors de propos, et d'aller demander conseil à un visir. Ceux qui sont si

avides de conseils inutiles, n' en demandent jamais quand ils en auroient besoin. Il est vrai, sire, répondit Moradbak ; mais si l' excès de la prudence est un défaut, les dangers d' une femme qui s' écarte de son devoir, sont encore plus considérables. Elles ne sont pas toutes comme toi, reprit Hudjiadge, avec un air de douceur qu' il n' avoit peut-être pas eu depuis vingt ans ; aussi nos pères ont-ils bien trouvé, continua-t-il, que l' on ne sauroit trop les captiver et les enfermer. C' en est assez pour aujourd' hui, continua-t-il, allez tous vous reposer, et soyez

p458

exacts à vous trouver ici demain à l' heure ordinaire. Nous y serons, sire, reprit Moradbak, et j' aurai l' honneur de vous conter une histoire mogole. Le pays n' y fait rien, lui dit-il encore. J' espère, poursuivit la belle fille de Fitéad, en se retirant avec modestie, qu' elle amusera votre majesté. La modestie de Moradbak n' étoit peut-être qu' une confiance d' auteur. Le lecteur en jugera mieux qu' elle, et même que le sultan.

Livros Grátis

(<http://www.livrosgratis.com.br>)

Milhares de Livros para Download:

[Baixar livros de Administração](#)

[Baixar livros de Agronomia](#)

[Baixar livros de Arquitetura](#)

[Baixar livros de Artes](#)

[Baixar livros de Astronomia](#)

[Baixar livros de Biologia Geral](#)

[Baixar livros de Ciência da Computação](#)

[Baixar livros de Ciência da Informação](#)

[Baixar livros de Ciência Política](#)

[Baixar livros de Ciências da Saúde](#)

[Baixar livros de Comunicação](#)

[Baixar livros do Conselho Nacional de Educação - CNE](#)

[Baixar livros de Defesa civil](#)

[Baixar livros de Direito](#)

[Baixar livros de Direitos humanos](#)

[Baixar livros de Economia](#)

[Baixar livros de Economia Doméstica](#)

[Baixar livros de Educação](#)

[Baixar livros de Educação - Trânsito](#)

[Baixar livros de Educação Física](#)

[Baixar livros de Engenharia Aeroespacial](#)

[Baixar livros de Farmácia](#)

[Baixar livros de Filosofia](#)

[Baixar livros de Física](#)

[Baixar livros de Geociências](#)

[Baixar livros de Geografia](#)

[Baixar livros de História](#)

[Baixar livros de Línguas](#)

[Baixar livros de Literatura](#)
[Baixar livros de Literatura de Cordel](#)
[Baixar livros de Literatura Infantil](#)
[Baixar livros de Matemática](#)
[Baixar livros de Medicina](#)
[Baixar livros de Medicina Veterinária](#)
[Baixar livros de Meio Ambiente](#)
[Baixar livros de Meteorologia](#)
[Baixar Monografias e TCC](#)
[Baixar livros Multidisciplinar](#)
[Baixar livros de Música](#)
[Baixar livros de Psicologia](#)
[Baixar livros de Química](#)
[Baixar livros de Saúde Coletiva](#)
[Baixar livros de Serviço Social](#)
[Baixar livros de Sociologia](#)
[Baixar livros de Teologia](#)
[Baixar livros de Trabalho](#)
[Baixar livros de Turismo](#)